Desbois
C40
v.2
SMRC

PQ
2189
.B7
S48
1844
v.2

SEVERINE.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DÉPÊE.

SEVERINE

PAR

Mme Camille Bodin.

2

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS
R. HUQUERIE 70 BORDEAUX

PARIS
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/severine02bast

—Vous le voyez, mon enfant, reprit le vieux Dominique, qui était demeuré assez longtemps abattu par les souvenirs que venait de réveiller le récit qu'il venait de faire, vous le voyez, je n'ai pas cru qu'en me vengeant et en conservant du ressentiment, je rendrais moins amers les chagrins qu'on m'a fait éprouver. Au contraire, j'ai pleuré avec indulgence ma pauvre égarée, j'ai prié et je prie pour elle, car elle a été

plus coupable qu'une autre ; Dieu l'avait douée de tant de moyens de plaire et d'être heureuse.

Pourquoi n'espéreriez-vous pas encore quelque tranquillité ? Vous m'avez appris à considérer M. Delmar comme un homme généreux ; il vous aimait profondément et il vous pardonnera. Ainsi la première démarche que vous avez à faire, c'est de retourner chez vous ; c'est là où il vous a laissée, c'est là où vous devez lui écrire qu'il vous retrouvera.

— Lui écrire ! s'écria Severine en tressaillant, et que lui dirais-je, bon Dieu ! Qu'abandonnée par mon séducteur je reviens à lui, malheureuse et flétrie, mais que je lui rapporte un cœur rempli de repentir et de remords ; que je veux vivre désormais avec lui comme une bonne et honnête femme.

Je ne le puis et je dois vous l'avouer, à vous, qui vous êtes montré si généreux pour une pauvre étrangère sans ressources et sans ap-

pui? Octave m'a fait bien du mal, et pourtant je l'aime encore, dirai-je plus, je me flatte qu'en se mariant il a seulement obéi à la nécessité; il m'aimait, Monsieur, il m'aimait, je n'en puis douter, ne me dites pas le contraire; je n'ai plus d'espérance d'avenir, mais ne me ravissez pas le passé.

— Dieu me garde de vous affliger plus que vous ne l'êtes, ma chère enfant, répondit Dominique en soupirant, et vous me paraîtriez peut-être plus coupable si vous n'étiez pas encore sous le charme fatal qui vous a perdue. Mais enfin, Octave est marié, que voulez-vous faire ici sans appui que celui d'un pauvre vieillard qui vous plaint et vous aime, mais qui peut vous manquer demain? Allons ma fille, vous n'avez montré que trop de résolution pour vous perdre, montrez-en un peu pour rentrer dans la bonne voie.

— Cependant, balbutia Severine, je pourrais

faire venir mes revenus de Grenoble et m'établir à Paris.....

— Pour laisser supposer que vous y voyez votre séducteur ! interrompit Dominique. Qui vous répond d'ailleurs que dans cette ville où tant de dangers environnent les femmes, une seconde faute n'en entraînerait pas une autre. Il en est encore temps, partez, partez, je vous en conjure!

—Mais, s'écria Severine, quand je voudrais suivre vos conseils, je n'en ai pas les moyens; il faut que j'aie le temps d'écrire, de faire venir des fonds.

— Pensez-vous, dit en souriant Dominique, que pareil au maître d'école de la fable, je me bornerais à vous donner des conseils; je vous prêterai l'argent nécessaire pour retourner chez vous, et quand vous serez arrivée vous me donnerez de vos nouvelles. Croyez-moi, c'est le plus sage parti que vous ayiez à pren-

dre ; bientôt vous aurez besoin des soins d'une personne de votre sexe, bientôt vous aurez une occupation bien chère ; celle de soigner votre enfant.

— Mon enfant, répondit bien bas Severine, n'est-il pas le sien ? Cependant je partirai, ajouta-t-elle en faisant effort, je partirai, reconnaissante de vos conseils, quoiqu'il m'en coûte de les suivre. Quant à faire aucune démarche auprès de M. Delmar, il me semble que je n'en aurai jamais le courage. Nous sommes séparés, et je vous l'avoue, la pensée de vivre seule et loin de lui me donne seule quelque tranquillité ; au moins je pourrai me livrer à des regrets que notre réunion rendrait plus coupables. Mais vous, mon cher, vous, mon excellent ami, pourquoi ne viendriez-vous pas me rejoindre, vous établir chez moi ? Vous n'avez plus personne qui vous retienne ici, et votre présence me serait bien utile ; vous m'apprendriez à vivre sage, résignée, si ce n'est heureuse.

— Pauvre femme, répondit Dominique, pauvre femme qui croyez ne plus trouver de bonheur sur la terre parce qu'il faut renoncer à l'amour. Vous n'avez guère plus de vingt ans, Severine, et vous vous laissez aller au découragement! sans vouloir songer au bien qui vous reste. N'avez-vous pas un enfant à soigner, à élever ; ne pouvez-vous soulager les malheureux? ah ! soyez-en certaine, chaque larme que vous tarirez dans les yeux des autres, en tarira une dans les vôtres. Dieu est juste et en sait plus que nous. Quand il n'accomplit pas les vœux insensés que nous formons, c'est souvent pour nous épargner des fautes qui deviendraient irréparables.

Quelques jours après cette conversation, grâce aux instances et aux soins du bon Dominique, Severine quitta Paris. Elle pleura en se séparant de l'excellent ami que le hasard lui avait donné ; elle pleura aussi en sortant de la ville où elle laissait Octave. Aussi longtemps qu'elle

put en découvrir les murailles, elle les chercha; il lui semblait qu'elle y laissait sa dernière espérance, que tant qu'elle était restée dans les mêmes lieux, elle pouvait avoir l'occasion de rencontrer Octave. Qui sait! il la cherchait peut-être. Hélas! la pauvre Severine était une de ces natures qui ne peuvent oublier; et à mesure qu'elle s'éloignait d'Octave, les torts qu'il avait eus avec elle perdaient toute leur gravité.

— Pourquoi, se disait Severine, pourquoi n'ai-je pas cherché à le revoir? il se serait justifié, j'en suis convaincue. L'insensée oubliait le mépris et l'insensibilité qu'il lui avait montrés.

Severine reprit la même route qu'elle avait parcourue trois mois auparavant. Le printemps, quoique peu avancé, était doux et charmant; la neige fondait sur les montagnes, et formait de petits ruisseaux qui arrosaient les prairies déjà vertes; la nature re-

commençait à sourire : les plaies que lui fait l'hiver se guérissent à chaque saison. Hélas ! pourquoi n'en est-il pas de même pour celles du cœur ! C'est qu'il est des cicatrices qui restent sensibles jusqu'au tombeau ; et si la pensée fut donnée à l'homme comme une preuve qu'il est l'ouvrage de Dieu, elle lui fut donnée aussi pour créer le ver rongeur de sa conscience. Severine ne pouvait échapper à celle qui brisait sa vie ; l'image d'Octave demeurait victorieuse du mépris qu'il aurait dû lui inspirer. Aussi avançait-elle dans la route qui la conduisait chez elle, avec le secret mécontentement d'avoir cédé aux conseils de Dominique, quelques raisonnables qu'ils fussent.

Comme elle ne connaissait qu'imparfaitement cette route, elle l'avait fort mal expliquée à l'excellent Dominique, qui n'avait parfaitement compris qu'une chose : c'est que madame Delmar tenait à prendre la voiture qui passait devant sa porte. Par conséquent,

sans le vouloir, il avait fait faire à Severine beaucoup trop de chemin. C'était de la fatigue de plus; et le troisième jour, Severine éprouva de cruelles douleurs en entrant à Manosque. Elle se rappela tout-à-coup que c'était dans cette ville que demeurait la mère de M. Delmar, cette belle-mère qu'elle n'avait jamais vue, parce qu'elle n'en avait jamais témoigné le désir; indifférence qui avait profondément affligé Henry, mais dont il ne s'était pas plaint, parce qu'il ne savait pas se plaindre du mal qu'on lui faisait à lui-même. Du reste, le souvenir de la mère de son mari fut rapide. En descendant de voiture, Severine sentit ses douleurs augmenter, douleurs dont il faut avoir senti l'indicible violence pour les comprendre. Le meilleur chirurgien de la ville fut appelé; il déclara qu'elle était au moment d'accoucher. Severine assura plusieurs fois que son terme n'était pas arrivé. Le chirurgien n'en persista pas moins dans son opi-

nion. Le conducteur de la diligence descendit la malle de madame Delmar, et ne resta pas une heure de plus à Manosque.

La malheureuse Severine se trouvait donc seule à ce moment si douloureux et si terrible pour une femme. Elle n'avait rien préparé ni pour elle, ni pour le pauvre être qu'elle allait mettre au jour ; elle s'était cru le temps. D'ailleurs elle avait si peu d'argent, quand elle était partie de Paris, qu'elle ne s'était occupée que des choses absolument indispensables ; et quand ses douleurs lui laissaient quelques minutes de trève, elle joignait ses mains avec terreur, et se disait :

— Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? Si ce pauvre enfant pour qui je souffre tant dans ce moment doit vivre, quel nom oserai-je lui donner ? Mais s'il doit mourir, que Dieu me prenne avec lui !

Au point du jour, Severine accoucha d'un

fils. Ses souffrances avaient été si longues, si terribles, que son organisation affaiblie ne lui donna la force de les supporter, qu'en lui envoyant une fièvre violente et terrible qui égara entièrement sa raison. Mais cette fièvre, qui tenait de la folie, ne lui enleva pas le souvenir d'Octave ; elle le nommait, elle l'appelait sans cesse. De temps en temps, il lui semblait voir une autre personne s'approcher de son lit. Elle tenait les bras en s'écriant : « Ne le tuez pas ! ne le tuez pas ce pauvre innocent, je le cacherai, je le cacherai bien, jamais vous n'en entendrez parler ! »

Puis vaincue par tant de souffrances, la pauvre Severine retombait vaincue sur son lit, et si pâle et si affaiblie, que le chirurgien déclara que, si de telles crises continuaient, il était impossible qu'elle y résistât. Un heureux hasard avait fait que Severine se trouvait dans la maison de braves gens ; l'hôtesse désira que la malle de la voyageuse fût ouverte en présence

du chirurgien : ni lettres, ni papiers ne donnaient aucuns renseignements.

— Si elle ne revient pas à la raison, dit l'hôtesse au chirurgien, si elle meurt enfin, que ferons-nous de ce pauvre enfant ? quoique bien chétif, il peut vivre. Vous voyez qu'il n'y a dans la bourse de la pauvre dame que quelques pièces de cinq francs, qu'elle vous doit encore, et bien au-delà, monsieur : quant à nous, nous sommes, Dieu merci, en état de supporter les dépenses auxquelles nous entraîne cette pauvre femme.

— Comme je n'exigerai pas plus que vous, ma chère dame, répondit le chirurgien, employons l'argent, qui se trouve dans la bourse de la pauvre mère, à payer une nourrice à son enfant ; faisons chacun ce que nous pourrons, arrivera ensuite ce que Dieu ordonnera. Elle est intéressante, cette jeune femme, et belle encore, quoique dans les bras de la mort.

Puis tout-à-coup le docteur frappa de sa canne sur le plancher et s'écria :

— N'y a-t-il pas écrit sur sa malle le nom de Delmar?

— Elle était inscrite sur la feuille du conducteur sous ce nom ; j'ai serré un petit souvenir trouvé dans sa poche, sur lequel est gravé le nom de Severine Delmar.

— Eh bien ! j'y pense, reprit le chirurgien, peut-être puis-je obtenir quelques renseignements auprès du colonel Delmar, qui est maintenant chez sa mère.

— C'est celui-là qui vous doit un beau cierge, dit la maîtresse de la maison. Il est arrivé il y a six semaines ici, à peu près mourant, et il est passé hier, devant notre porte, presqu'avec aussi bonne mine qu'il y a deux ans.

— Je suis fâché de ne pas avoir pensé plus

tôt au colonel, reprit le docteur, en se décidant à sortir.

Et, sans hésiter davantage, il prit le chemin de la maison du colonel.

Henri Delmar était assis dans son jardin, un livre à la main. Il était maigri et pâli, mais loin d'avoir perdu à ce changement, sa figure paraissait plus agréable et plus distinguée. Le sourire ne jouait plus continuellement sur ses lèvres, mais quand il y paraissait il semblait inspiré par une intelligence plus développée ; la maigreur de sa figure faisait paraître ses yeux infiniment plus grands, et le chagrin et la maladie, loin de lui avoir nui, avaient donné à la figure d'Henry quelque chose de calme et de distingué.

Le colonel accueillit le docteur avec beaucoup d'amitié, et lui répéta plusieurs fois :

— Je vais bien, très bien, grâce à vous.....

— Grâce à vos gardes, interrompit le doc-

teur, mademoiselle Mathilde, par exemple, à quelque moment que je sois arrivé, je l'ai toujours trouvée ou dans votre chambre ou s'occupant de vous.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans ce moment. Je viens vous demander si vous ne pouvez m'aider à découvrir une chose fort essentielle : avez-vous des parents qui portent le même nom que vous?

— Je ne m'en connais pas. Ah ! si, cependant; mon père avait une sœur aînée établie en Piémont; mais comme elle a quelque fortune, je ne lui écris pas souvent, dans la crainte qu'elle....

— Il ne s'agit pas d'une vieille femme, mais bien d'une jeune qui est fort jolie, fort intéressante.

Et il raconta comment Severine était arrivée par la diligence venant de Paris, comment

elle était accouchée, et dans quel danger imminent elle se trouvait.

— Danger si pressant, continua le docteur, que je ne réponds pas qu'elle passe cette nuit.

— Une jeune femme! murmura le colonel en se levant avec terreur.

— Une jeune femme qui se nomme Delmar, Severine Delmar, répéta le chirurgien.

— Allons près d'elle, s'écria le colonel ; évitons ma mère, ne rentrons pas dans la maison, passons par la petite porte du jardin.

Ce chemin abrégeait tellement la distance entre la maison de M. Delmar et l'auberge, qu'il fut rapidement franchi, et sans que le colonel et le docteur échangeassent une parole.

Arrivés à la porte de la chambre de Severine, Henry s'arrêta ; il était d'une si extrême pâleur

que le docteur lui conseilla de s'arrêter un instant avant d'entrer; Henry Delmar hésita un instant, mais reprenant du courage, il pénétra dans l'appartement.

Severine venait d'éprouver une crise, elle était dans un état d'abattement qui ressemblait à la mort. Les derniers rayons du soleil du soir donnaient sur son visage si pâle, que le docteur se hâta de saisir son pouls pour s'assurer s'il battait encore.

— C'est ma femme! dit Henry Delmar d'une voix creuse, c'est ma femme, docteur, il faut la sauver!

Ainsi le sort, le hasard, la Providence plutôt, ramenait Severine sous la protection de son époux. Peut-être Henry, après un instant de réflexion, après ce premier moment de surprise douloureuse passé, ressentit-il intérieurement comme quelque chose ressemblant aux regrets d'avoir laissé échapper cette exclamation :

— C'est ma femme ! — Mais il avait suivi

l'instinct de son cœur généreux ; il n'avait pu revoir, si près de la mort, celle qu'il avait tant aimée, sans laisser échapper le secret du lien qui l'unissait à elle ; et, quoique d'une voix moins émue, il répéta au docteur : Il faut la sauver! il le faut ; elle est si jeune encore ; sa santé était parfaite autrefois, et...

— Cette constitution, qui a dû être bonne en effet, a été bien ébranlée répondit le docteur. L'accouchement de madame Delmar a été d'autant plus laborieux qu'il est arrivé avant terme ; cependant, rassurez-vous, colonel, votre fils au moins vivra, et je ne désespère même pas de sauver la mère.

— Je ne la quitterai pas, dit le colonel avec abattement. Croyez-vous qu'elle reprenne connaissance?

— Elle est trop faible dans ce moment ; si je croyais que ma présence lui fût utile je ne la quitterais pas moi-même ; mais,

il n'y a rien à faire que d'introduire de quart-d'heure en quart-d'heure, entre ses lèvres, quelques cuillerées de cette potion calmante, et priez Dieu, mon cher colonel, qu'il éteigne cette fièvre ardente qui la fait comme morte dans ce moment, et qui, dans un quart-d'heure peut-être, peut prendre un aspect plus terrible encore, car alors, elle se débattra dans vos bras; puis elle prononcera un nom que je n'ai pas encore bien pu entendre, le vôtre sans doute.

— Je la veillerai, je ne l'abandonnerai pas, répondit le colonel. Et, ajouta-t-il mentalement, si elle meurt, je prononcerai son pardon et je jurerai sur sa tombe de ne pas abandonner son enfant.

Monsieur Delmar passa une de ces nuits terribles qui rendraient incapables d'en supporter une seconde. Il entendit Severine appeler vingt fois Octave; il l'entendit dévoiler dans

des phrases incohérentes et brisées, toute l'ardeur d'un amour qu'elle conservait pour un ingrat, toute la douleur d'un cœur blessé par la perfidie. Il entendit son propre nom prononcé avec terreur, avec répugnance, cependant il ne cessa point de prodiguer ses soins à l'ingrate qui l'avait déshonoré.

Enfin, soit l'effet de la potion, soit que la nature fût plus forte que le mal, vers le matin, Severine s'endormit d'un sommeil tranquille, et quand le docteur arriva, il assura que s'il ne survenait pas de nouveaux accidents, si la malade n'éprouvait aucune impression trop forte, elle serait sauvée.

— C'est pour qu'aucun malheur de ce genre n'arrive, dit bien bas le colonel, que je ne reparaîtrai pas ici de quelques jours. La surprise, l'émotion...

— L'émotion, je le conçois, interrompit le

docteur, mais la surprise? Madame Delmar venait certainement vous trouver, prise à l'improviste, elle n'a pu vous faire.....

— Sans doute, sans doute, elle venait chez ma mère, mais elle ignorait que je fusse en France, je lui avais caché ma blessure et les suites...

— Cependant, madame Delmar venait de Paris, continua le docteur avec cette insistance maladroite, commune aux habitants des petites villes.

— Madame Delmar s'était rendue à Paris pour tâcher de terminer une affaire de famille, il est à croire qu'elle a éprouvé quelque mécompte, quelque mauvais procédé, voilà pourquoi elle.....

— C'est très bien, c'est très bien, mon cher colonel, je comprends, dit le docteur qui avait

généralement plus de penchant pour parler que pour écouter les autres. Je ferai ce que vous voudrez, je ne dirai rien à votre femme que quand vous y consentirez vous-même. Quant à madame votre mère...

— Je ne lui parlerai de ma femme qu'à l'époque ou celle-ci sera complètement rétablie, interrompit le colonel avec un peu de fatigue. Ma mère se tourmente si facilement.

— Vous avez raison. Mais! allez vous reposer, car vous êtes bien pâle.

Le colonel jeta un dernier regard sur le visage encore mourant de Severine, et allait sortir quand le docteur lui dit très bas :

— A propos, n'oubliez pas de m'indiquer exactement les noms sous lesquels il faut inscrire l'enfant, j'ai fait ma déclaration à l'instant de la naissance, en assurant que je reviendrais dire les noms, que jusque-là il fal-

lait laisser en blanc, j'avais une bonne raison à donner dans l'état de la mère, et...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura le colonel, est-ce que l'on ne pourrait pas attendre.

— Mais, non, ce sont des formalités indispensables, et tenez, nous passons devant la mairie en retournant chez vous : qui nous empêche d'y entrer?

Le colonel releva la tête avec indignation, puis il se dit à lui-même :

—Je l'ai reconnue pour ma femme, dois-je la déshonorer, dois-je me déshonorer moi-même? Et, sans hésiter davantage, il ajouta : Allons.

— Nous prendrons l'enfant en passant, dit le docteur.

Quelque fut la force du caractère et la générosité du colonel, il n'eut pas le courage de donner un baiser à celui à qui il venait de

donner un nom ; et, se hâtant de rentrer chez lui, il eut à peine la force de donner quelques explications à sa mère.

Il l'avait fait prévenir qu'il passait la nuit près d'un ami malade, et quand le docteur venait chaque jour, elle supposait qu'il apportait des nouvelles de l'ami de son fils.

— Madame Delmar est bien rétablie, dit un jour le docteur au colonel. Et j'ai fini par comprendre qu'en effet elle ne vous savait pas ici ; car elle ne m'en a point parlé, non plus que de madame votre mère.

— Ainsi vous croyez que je puis la voir sans lui causer une émotion dangereuse ? demanda le colonel.

— Bien au contraire, je suis persuadé que votre visite lui fera grand bien.

— Eh bien ! j'irai ce soir, reprit Henry avec résolution.

Et il écrivit à Severine ces quelques lignes pour lui annoncer sa visite :

« Vous êtes dans la ville qu'habite ma « mère, vous l'avez sans doute oublié. J'y suis « venu pour me soigner d'une blessure grave. « Je sais tout ; mais ne craignez rien de celui « qui fut l'ami, le compagnon d'armes de votre « père. Son souvenir me guidera toujours dans « la conduite que je devrai tenir envers vous, « et, pour votre honneur et pour le mien, il « faut que je vous voie ce soir. »

Si Severine eût pu fuir au bout du monde, quand elle reçut ce billet, elle l'eût fait ; mais elle n'avait ni la force, ni la volonté de commettre cette nouvelle imprudence : elle attendit donc, et quand Henry entra dans sa chambre, son trouble était si grand, qu'elle retomba sur son fauteuil, en cachant sa tête dans ses mains.

— Le docteur m'a dit que vous étiez tout

à fait remise, dit Henry avec assez de fermeté. Je vous conjure de ne pas vous émouvoir, de ne pas vous exposer à retomber malade.

Severine continua de garder le silence et de cacher sa figure; Henry sentit qu'il ne devait pas prolonger une position si pénible, qu'il fallait tout de suite fixer ses rapports avec sa femme. Il poursuivit d'un ton froid :

— Je pense que nous devons nous parler sans détour. Mais pour que je sache le parti qui peut vous convenir le mieux, il faut que vous m'appreniez comment vous avez eu l'imprudence de venir dans cette ville, dans cette ville où demeure ma mère.

Severine garda encore un instant le silence, enfin elle balbutia qu'elle retournait chez elle; qu'une circonstance l'avait forcée de s'arrêter.

— Et sans doute, dit Henry avec beaucoup d'amertume, sans doute vous avez acquis à

Paris la certitude que nous n'aviez plus de bonheur à attendre de la part de celui qui vous a perdue.

— Je n'attends plus de bonheur de personne, dit Severine avec abattement. J'ai mérité votre mépris, Monsieur, je m'y soumets sans murmurer.....

—Je vous plains plus que je ne vous méprise, interrompit M. Delmar; vous n'avez pu m'aimer, c'est peut être ma faute. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Je n'ai jamais parlé de vous à ma mère qu'en termes honorables, elle ignore tout ce qui s'est passé; qu'elle l'ignore toujours. Il est impossible que venue dans cette ville vous ne la voyiez pas; elle vous estime, elle vous aime d'après ce que je lui ai dit de vous, elle vous recevra bien, soyez tranquille.

— Oh! c'est impossible! s'écria Sev er ine

c'est impossible ! vous n'ignorez pas que je ne suis pas seule ici, que...

— Je sais que vous avez un fils, et qu'il porte le nom de Balthazard Delmar.

Severine laissa tomber sa tête sur l'épaule de Henry et pleura amèrement.

— Ne nous troublons pas, reprit-il en la repoussant doucement, et veuillez m'écouter avec calme; ce que j'ai à vous dire vous rassurera, je le crois. Vous m'avez toujours méconnu, Severine, vous m'avez jugé et traité comme un bon et brave militaire, incapable de comprendre tout ce qu'il faut de délicatesse et de tact pour toucher le cœur d'une femme; peut-être aviez-vous raison. Mon éducation s'est faite à l'armée; je savais aimer, mais je ne savais pas le dire, et je m'abusai longtemps sur l'indifférence ou plutôt sur la répulsion que je vous inspirais. Quand je m'en aperçus, je méloignai; je ne me sen-

tais plus la force de supporter l'humeur fâcheuse de votre père; je craignais même, je vous l'avoue, de me laisser aller envers vous à des reproches. Mais aussitôt que je me fus éloigné de vous, je me repentis d'avoir eu le courage de m'en séparer : je me dis que j'avais pris votre timidité pour de l'indifférence, que vous étiez si jeune, par rapport à moi, que je vous avais effrayée ou mal comprise. Hélas! j'avais tant besoin de me tromper! Je revins, persuadé que j'allais vous retrouver tendre et bonne pour moi. Vous savez quel accueil vous me fîtes, vous savez de quelles douleurs vous m'abreuvâtes; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que je fis jurer à votre amant de vous épouser après ma mort, et que je lui promis de ne pas la lui faire attendre longtemps, car je partais avec l'intention de me faire tuer ou, je vous l'avoue, de m'ôter moi-même la vie. Mon dégoût de l'existence, l'âge avancé de ma mère, qui pouvait me laisser seul d'un mo-

ment à l'autre, me faisaient considérer la mort avec une sorte de joie; et quand je vous quittai, croyant ne plus vous revoir, je me dis : Je me tuerai.

Cependant, parfois je cherchais à me distraire, j'acceptais toutes les parties de plaisir, toutes les réunions d'officiers qui se présentaient; à force de m'étourdir on aurait pu croire que j'étais gai comme par le passé. Mais il était rare qu'en sortant d'une orgie, je ne pleurasse toute la nuit. Oh! j'étais bien faible et bien malheureux, et je ne croyais jamais pouvoir supporter le sort que vous m'aviez fait.

Je m'embarquai pour l'Afrique sur un assez mauvais bâtiment. Le premier jour, le temps fut très beau. En me promenant sur la dunette, je trouvai sur un banc, un livre, un roman. La personne à qui il appartenait me dit, en m'engageant à le lire, que c'était l'œuvre

du plus beau talent qui illustra la France. Je n'étais sans doute pas apte à le juger, mais il me semblait qu'à mesure que je lisais un voile tombait de mes yeux; j'étais fier d'avoir eu la même pensée que Jacques, que ce mari trompé et généreux, comme moi mourant pour rendre à sa femme la liberté d'être heureuse. Alors, Severine, je m'approchai du bord du bâtiment; tout dormait, excepté l'officier de quart placé à l'autre bout. Le ciel et les flots étaient noirs; la mer était houleuse, et le bâtiment dansait avec une telle violence, le vent le poussait avec une telle rapidité que j'étais certain que si je me jetais à la mer on ne pourrait me retrouver. J'avançai un pied pour me laisser glisser sans agiter les vagues; j'étais décidé, et, je vous l'avoue, je croyais exécuter une action sublime; j'osais, moi soldat, disposer de ma vie; j'osais, moi qui crois en Dieu, commettre une action qui l'offense. Je quittais mon poste parce que je ne

savais pas supporter la douleur qu'il m'imposait.

Tout-à-coup le vent s'éleva avec un redoublement de fureur, le bâtiment trembla et tourna sur sa quille ; les vagues sautaient sur le pont et baignaient les voitures qui y étaient attachées ; plusieurs chevaux se révoltèrent, le tumulte devint effrayant. Il n'y avait peut-être pas un danger bien réel dans tout ce que je vous raconte-là, et certes, des marins avaient vu des orages plus effrayants ; mais pour des passagers parmi lesquels on comptait beaucoup de femmes, c'était une nuit vraiment horrible. Je regardais avec sang-froid, le ciel irrité, la mer écumante, je désirais trouver la mort au milieu de cette colère de la nature, quand tout-à-coup un cri déchirant se fit entendre à quelques pas de moi. A la lueur d'un pâle crépuscule, car on ne pouvait conserver aucune lumière sur le bâtiment, j'aperçus une

femme étendue sur le plancher et une autre à genoux près d'elle.

« — Ma mère ! ma mère ! s'écriait celle-ci ; oh ! répondez-moi, êtes-vous donc morte que vous ne pouvez parler ? »

Je soulevai la femme étendue sur le pont ; elle avait la tête ouverte par un coup qu'elle s'était donné. Je parvins avec beaucoup de difficulté à me procurer un peu d'eau, je pansai la malade, je la rassurai, ainsi que sa fille ; mais je dois abréger des détails qui vous intéressent peu. Au point du jour le mauvais temps s'appaisa ; ces dames, plus tranquilles, purent m'apprendre qu'elles allaient rejoindre, l'une son père, l'autre son mari. Celui-là était un officier d'un grade peu élevé. Quand j'arrivai à Alger, j'appris qu'il venait d'être tué dans une escarmouche. La mère, dont la santé était très mauvaise, ne put résister à ce malheur ; elle mourut en laissant sans ressources et sans

appui une fille de dix-sept ans. Elle ne connaissait que moi sur cette terre étrangère où elle laissait sa fille, elle me la recommanda comme elle eût fait à un frère; je jurai de ne point l'abandonner, j'ai tenu mon serment, je le tiendrai toujours. Forcé de m'éloigner d'Alger, je plaçai Mathilde dans une maison respectable. Avant de partir, je lui avais laissé une lettre pour ma mère, et une somme d'argent pour aller la trouver. J'étais tranquille, j'étais sûr que ma mère la recevrait comme si c'était ma sœur; j'étais tranquille aussi sur la manière dont Mathilde se conduirait; c'est une personne d'un caractère élevé, sérieux.

Que vous dirai-je de plus; je revins à Alger, ayant vainement essayé de me faire tuer, je n'avais réussi qu'à attraper une blessure pour laquelle, sans la fermeté de Mathilde, on m'eût enlevé une jambe... Je voulus revenir mourir en France, après avoir remis Mathilde entre les bras de ma mère. Le docteur m'a sauvé la

vie, mais je suis désormais incapable de servir mon pays; je ne quitterai plus ma mère, j'embellirai autant qu'il sera en ma puissance ses derniers jours. Mais avec ce devoir, il en est un autre que je tiens aussi à remplir. Severine, je ne peux pas vous rendre le bonheur, vous l'avez détruit vous-même; mais je ferai tout ce qui est en ma puissance pour assurer votre tranquillité, voyez donc quel parti vous voulez prendre. Je crois que, dans ce moment, ce qu'il est indispensable de faire, c'est de venir chez ma mère; personne n'ignore dans cette ville que madame Delmar, la femme du colonel Delmar, est accouchée dans cette auberge. J'ai fait répandre le bruit que je ne vous voyais point, de crainte de vous causer de l'émotion; mais maintenant il faut prendre un parti, ou tout ce que j'aurai fait pour sauver notre honneur à tous deux, serait inutile. Je vous le répète, ma mère ne sait rien, ne soupçonne rien : il faut prolonger son erreur.

— Ah! s'écria Severine, vous avez donc eu la générosité de ne pas vous plaindre.

— J'aurais rendu ma mère trop malheureuse, s'écria le colonel; son aveugle tendresse pour moi l'aurait fait vous regarder comme un monstre. Ne pas aimer son fils! elle ne l'eût pas cru possible. Mais ne parlons plus de moi, je n'ai plus besoin, je crois, de vous rassurer davantage sur les relations qui sont désormais établies entre nous; maintenant, si vous le voulez, partons.

Il est des choses qu'il faut faire à l'instant où on les a décidées.

En sortant, le colonel dit qu'il emmenait sa femme, parce qu'elle était assez bien, et qu'il viendrait lui-même, le lendemain, témoigner sa reconnaissance pour les soins qu'on avait rendus à madame Delmar.

Depuis que Severine avait revu son mari, elle éprouvait en l'écoutant un respect mêlé de

surprise ; ce n'était plus le Henry d'autrefois, toujours prêt à répondre par une plaisanterie à un raisonnement sérieux, le chagrin avait imprimé son passage sur le front du colonel, et y avait marqué en même temps cette sorte d'élévation et d'intelligence qu'il semble que lui seul puisse donner. La mélancolie eût paru jadis presque déplacée sur le visage d'Henry, elle y ajoutait maintenant un intérêt très remarquable. Il avait perdu ses couleurs ; il avait perdu aussi une grande partie de son embonpoint ; sa taille haute et très bien prise y avait gagné, et quoiqu'il boîtât un peu, qu'il eût quatre ans de plus qu'à l'époque où il avait épousé Severine ; quoiqu'enfin il eût cruellement souffert, il paraissait beaucoup plus jeune qu'à cette époque.

La mauvaise habitude qu'avait Henry de rire haut, et souvent sans motifs, avait entièrement disparu ; enfin, son moral n'avait pas subi un

changement moins remarquable que son physique. La douleur l'avait fait réfléchir ; elle lui avait fait comprendre une foule de sensations qui lui étaient jusqu'alors inconnues ; il avait cru longtemps qu'il ne cesserait jamais d'avoir de l'amour pour Severine, cet amour était éteint, mais Henry ne devait pas moins rester le plus généreux des hommes.

Quand Severine eut passé son bras sous celui de son mari, elle sentit que ce bras restait immobile et ferme ; elle sentit que ce bras n'éprouvait plus aucune émotion. Une femme ne se trompe jamais sur le sentiment qu'elle inspire. Severine comprit que, dès ce moment, elle n'était réellement plus qu'une étrangère pour M. Delmar.

Ils marchèrent tous deux sans échanger une

parole ; la nuit était venue, et la soirée était si belle et si douce, il y avait déjà dans l'air une si douce senteur de printemps, que Severine se serait trouvée presque contente de respirer l'air, si elle n'eût pas éprouvé une insurmontable frayeur.

Henry se dirigea vers une petite habitation, dont la cour était seulement entourée d'une haie vive ; derrière on pouvait distinguer une étendue assez considérable de bois. La maison semblait petite, il n'y avait qu'un rez-de-chaussée et un premier ; une lumière assez vive éclairait une pièce de ce rez-de-chaussée.

Au moment où M. Delmar ouvrait une barrière de bois qui conduisait dans la cour, Severine, ne se souvenant plus de leur étrange position, dit avec la câlinerie et l'ancienne intimité d'autrefois :

— Oh ! Henry, Henry, que j'ai peur !

— Ne craignez rien, répondit le colonel froidement ; je suis incapable de vous conduire où vous ne seriez pas bien reçue ; ma mère, au contraire, se montrera bien heureuse de vous voir. Ne troublez point sa joie, laissez-lui croire que tout est bien entre nous.

A bas, Mux ! dit le colonel en repoussant un gros chien de Terre-Neuve, à bas, Monsieur !

Le chien obéit et se mit à suivre son maître au travers d'une petite normandie qui conduisait jusqu'au perron de la maison ; un beau pied de jasmin d'Espagne s'épanouissait autour de la pierre rustique de ce perron, et dans le temps de la floraison, le couvrait de ses clochettes d'or. Cette maison, entourée d'arbres, semblait d'une rusticité et d'une simplicité charmantes.

Le colonel ouvrit un modeste vestibule qui donnait d'un autre côté, par une porte vitrée, sur un jardin qui paraissait assez grand. Ce ves-

tibule n'était alors éclairé que par la lune, et le colonel ayant poussé une seconde porte, Severine se trouva dans un petit salon éclairé par une lampe posée sur une table.

— Ah ! te voilà, s'écria une vieille dame qui tricotait assise auprès d'une table, tu as été bien longtemps, je commençais à être inquiète.

— Ma mère, répondit Henry, c'est qu'il m'est arrivé, c'est que j'avais à vous causer une joie. Je vous amène madame Delmar, je vous amène ma femme.

Il y eut un grand effort dans la voix du colonel en prononçant ces mots.

— Ta femme ! Severine ! s'écria madame Delmar ; comment elle est ici ! Ma chère fille, mais venez donc m'embrasser.

Severine fit un mouvement pour s'incliner sur les mains de sa belle-mère, mais celle-ci l'attira dans ses bras et l'embrassa plusieurs

fois. Puis, elle se recula un peu pour mieux la regarder et s'écria :

— Tu me l'avais bien dit, Henry, que ta femme était jolie, mais je croyais un peu que c'était parce que tu étais amoureux, que tu en faisais un si charmant portrait.

Les jambes de Severine pouvaient à peine la soutenir; elle n'osait lever les yeux; jamais elle ne s'était sentie si humiliée. Sa belle-mère la poussa doucement sur un fauteuil à côté d'elle et lui dit :

— Vous êtes bien pâle, mon enfant, remettez-vous; vous êtes chez vous et vous devez vous sentir à votre aise. Severine fit effort et tâcha de reprendre quelque contenance. Elle leva les yeux et regarda autour d'elle. Henry Delmar était tourné contre la fenêtre, et semblait regarder attentivement ce qui se passait dans le jardin. De l'autre côté du fauteuil de sa belle-mère, était assise une jeune personne

qui tenait la tête tellement baissée sur son ouvrage, qu'on ne pouvait distinguer que son front pâle, couronné de magnifiques cheveux blonds.

— Ma chère Mathilde, dit madame Delmar la mère, vous qui êtes mon bras droit et qui savez aussi bien que moi commander dans la maison. Veuillez, je vous prie, prendre la peine de donner l'ordre à Marion de tout préparer pour l'arrivée de ma belle-fille. La chambre d'Henry ayant un grand cabinet de toilette, peut je crois...

— Ma mère, interrompit le colonel en se retournant vivement, madame Delmar est fort souffrante encore, vous ne savez pas qu'elle relève de maladie, de couches..... je crois donc qu'elle sera plus à son aise dans la chambre de mon père qui est plus grande et près de la vôtre.

Mathilde était restée debout, semblant attendre l'ordre qu'elle devait aller donner. Se-

verine put alors remarquer la beauté de sa taille qui était au-dessus de la moyenne ; sa figure se trouvait dans l'ombre, Severine ne pouvait voir ses traits, mais elle fut frappée de la dignité et de la grâce de son maintien. Mathilde sortit quand madame Delmar la mère, dit :

— Eh bien ! qu'on prépare la chambre de mon pauvre défunt, personne ne l'a habitée et vous serez près de moi, mon enfant. Mais racontez-moi donc pourquoi vous êtes arrivée sans nous prévenir, comment...

Le colonel se hâta de prendre la parole et dit comment en venant les rejoindre, Severine avait été prise de douleurs pour accoucher ; comment le docteur était venu l'avertir et comment il n'avait point voulu que sa mère fut instruite, tant que la position de Severine donnait quelqu'inquiétudes.

— Et l'enfant, le petit enfant, où est-il donc, est-ce que vous ne l'avez pas apporté ?

— Il vit, il est en nourrice, vous le verrez, ma mère, répondit le colonel. Et il se mit à marcher dans la chambre avec une expression de fatigue désespérée.

Henry aussi a bien souffert, reprit la bonne mère, à tel point qu'on a manqué lui couper la cuisse. Mathilde l'a empêché quand ils étaient en Afrique. Ah ! si vous saviez combien Mathilde est bonne, attentive, raisonnable. Je ne suis guère allante, maintenant, je n'ai pas beaucoup de force et je voulais cependant toujours rester auprès d'Henry : c'était deux infirmes que je lui donnais l'embarras de soigner, mais je ne sais pas comment elle faisait, elle ne paraissait jamais fatiguée. Je suis sûre que pendant plus d'un mois, elle ne s'est pas déshabillée trois fois; aussi nous l'aimons, Henry et moi, comme si c'était notre enfant, et il me semble que Mathilde est l'ange de la maison.

Cet éloge était une critique si amère de la

propre conduite de Severine, qu'elle baissa les yeux avec une douleur mêlée d'amertume. Henry ne disait rien, mais quand Mathilde rentra, il se dérangea, pour lui laisser reprendre sa place, avec une expression de respect si tendre, que Severine comprit combien Mathilde lui était chère. La mère d'Henry prit alors la main de Mathilde et celle de Severine, et dit avec un bienveillant sourire :

— Vous deviendrez bonnes amies, n'est-ce pas, vous vous aimerez comme deux sœurs, nous allons être une heureuse famille.

Severine serra avec timidité la main de la jeune fille, mais Mathilde, comme si elle eût éprouvé un mouvement de répulsion auquel elle ne pût commander, rejeta son corps en arrière afin d'éviter l'embrassement de Severine. Henry avait repris sa place près de la fenêtre.

Le souper de famille se passa d'une manière

convenable, mais assez triste. La mère du colonel semblait embarrassée avec sa belle-fille, car Severine ne faisait aucun effort pour vaincre sa propre timidité. Quant à Henry, on ne retrouvait plus rien dans son visage qui rappelât la gaîté ; la jeune Mathilde ne mangeait rien ; il ne se prononçait que quelques paroles peu animées.

— Ah! çà, Mathilde, qu'avez-vous donc? s'écria la vieille dame, c'est vous qui ordinairement nous mettez en train ; car vous saurez ma chère belle-fille, que Mathilde est gaie comme un pinçon. Vous ne savez pas que nous passons des soirées charmantes à écouter les récits que nous fait Henry ; il nous raconte des histoires qui sont bien effrayantes sur l'Afrique. Moi, je m'endors quelquefois, mais Mathilde, elle l'écouterait, je crois, toute la nuit. Puis, vous découvrirez comme elle est savante ; quand elle lit haut, c'est un plaisir de l'entendre. Elle apprend l'anglais à Henry qui lui

enseigne l'allemand; ils vont ensemble lire dans le jardin. Puis elle nous joue de jolis airs et de belles marches sur la harpe. Il y en a une surtout, tu sais Henry, c'est je crois la mort d'un brave. On entend d'abord la trompette qui le fait courir à l'ennemi, puis le coup de canon qui le frappe, puis la marche funèbre. Oh! c'est bien triste et bien beau, et après souper...

— Je pense, ma mère, interrompit le colonel, que madame Delmar a besoin de se reposer, elle n'est pas encore bien remise, il lui faut beaucoup de ménagements.

D'après cette réflexion, Severine fut conduite à la chambre qui lui avait été préparée. Sa belle-mère lui souhaita un affectueux bonsoir; son mari posa à peine ses lèvres sur son front.

Restée seule, Severine s'assit près du lit antique où était mort le père d'Henry. D'in-

nombrables réflexions se croisaient dans sa tête affaiblie et fatiguée. Ce qu'elle éprouvait était plus pénible que ce qu'elle avait jamais ressenti : c'était une humiliation, un embarras qui lui semblaient insupportables. Elle ne se sentait plus libre ; elle ne se voyait pourtant pas chez elle : elle se sentait protégée, mais elle ne pouvait se dissimuler qu'Henry remplissait seulement un devoir d'honnête homme, et qu'il n'avait cédé à aucun souvenir de tendresse. Elle ne reconnaissait plus Henry, jadis si faible devant ses désirs ; Henry qui l'avait tant aimée, ne l'aimait plus. Il y eût une profonde amertume dans cette découverte ; Severine pleura cet amour qu'elle avait dédaigné et qui lui échappait, elle pleura comme nous pleurons, nous autres pauvres femmes, quand on blesse notre vanité.

Puis, la pensée de Severine tomba naturellement sur Mathilde. Cette jeune personne possédait beaucoup de talents; elle en faisait un noble

et charmant usage en essayant de distraire une femme infirme et âgée. C'était elle qui avait inspiré à Henry le goût de la lecture et de l'occupation; c'est à elle qu'il devait d'avoir acquis cette distinction de manières qui était remarquable; c'est à elle qu'il devait de s'exprimer avec facilité et en termes qui lui étaient étrangers autrefois.

— Ah! s'avoua Severine, au lieu de le dédaigner, de le repousser comme j'ai fait jadis, elle a pris la peine de faire ressortir ses bonnes qualités, de les faire naître même: aussi Henry l'estime, il la respecte, il l'aime; et moi, comme il doit me mépriser!....

Et la malheureuse Severine trouva dans sa conscience et dans son cœur, la punition la plus terrible qui put lui être infligée, le remords s'établissait dans son âme avec l'humiliation et une sorte d'envie: une pensée coupable vint s'y joindre.

— Ah ! se dit-elle, pourquoi Octave m'a-t-il trahie, abandonnée ? je ne serais pas venue ici.

Et l'image de son amant se joignant à l'horreur de sa position, elle passa une partie de la nuit dans les larmes.

Quand elle se réveilla, il était déjà assez tard.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit-elle en s'habillant promptement, quelle vie vais-je mener dans cette maison ?

Il est difficile d'expliquer comme de comprendre le cœur des femmes. Certes, avant d'avoir retrouvé Henry Delmar, ce que Severine désirait le plus au monde, c'était d'éviter sa présence, et pour le malheur du reste de sa vie, elle aimait toujours Octave; elle ne voulait pas le croire coupable, et son aveugle fascination ne pouvait ni se comprendre, ni s'excuser. Et cependant, quoique M. Delmar se montrât le plus généreux des hommes, Seve-

rine éprouvait un sentiment d'amertume très prononcé de n'être plus que l'objet de son indulgence et de sa générosité. Si elle eût vu qu'elle était encore aimée, elle n'eût pas courbé la tête sous ce pardon, parce qu'elle eût senti qu'il n'y a pas besoin d'effort pour pardonner à ce qu'on aime; mais il faut être bien noble, posséder bien de l'empire sur soi-même pour montrer des égards, de la considération à un être que l'on méprise.

Severine sentait tout cela, et sa vie était un véritable supplice; sa santé se rétablissait lentement, et sa pensée la tuait. Elle ne savait que faire de ses longues journées; étrangère dans une maison où elle aurait dû être maîtresse, elle n'osait se livrer à aucune occupation; c'était en cachette, et dans sa chambre, qu'elle travaillait au trousseau du pauvre enfant, qui était venu, sans qu'on l'attendît sitôt. Que de larmes elle versait en secret et dont il

fallait cacher les traces ! ses relations avec Mathilde, loin de prendre plus d'intimité, devenaient tous les jours plus froides. Aucune sympathie ne se développait entre elles; elles n'essayaient pas de se rapprocher, comme si elles étaient sûres d'avance qu'elles ne pouvaient se convenir ni s'aimer.

Cependant, madame Delmar ne pouvait se plaindre qu'on manquât d'égards envers elle. Tout ce qu'il y avait de mieux, de plus commode, de plus agréable dans la modeste maison était pour elle. Si on se doutait de quelque préférence, si on soupçonnait un désir, on allait au-devant; il était impossible de pousser plus loin les égards et les attentions. Et c'était Mathilde qui y veillait ; c'était Mathilde qui semblait suivre la volonté de tous pour que Severine n'eût rien à désirer. Mais tant de politesse ne servait-elle pas à lui apprendre qu'elle était entièrement étrangère dans la maison de son mari; si on lui eût laissé le droit d'y com-

mander, elle n'aurait pas été l'objet de tant de prévenances.

Severine se sentait d'autant plus blessée, que c'était une étrangère que chacun aimait et respectait, qui empiétait sur ses droits ; ses droits qu'elle avait méprisés et qu'elle avait mérités de perdre. Mais ce n'était pas une raison pour qu'elle pardonnât à celle qui les lui enlevait.

Severine prit la maison de sa belle-mère en horreur; sitôt qu'elle pouvait s'en échapper, elle courait près de son enfant. Quand le temps était doux, elle l'emportait dans le fond du jardin de la nourrice ; elle se cachait avec lui sous une petite grotte que réchauffait le soleil, et là, tenant ses petites mains dans les siennes, elle le regardait avec un sentiment d'amour et de pitié que le cœur d'une mère peut seul comprendre. Né avant terme, le pauvre innocent n'avait reçu que la moitié d'une vie.

A chaque heure on s'étonnait qu'il l'eût passée ; mais comme si Dieu voulait que chaque être eût sa part sur la terre, il avait doublé cette intelligence qui menaçait de s'éteindre à chaque minute. A deux mois, le petit Balthazard possédait réellement la connaissance d'un enfant de six ; non-seulement il reconnaissait sa mère, mais il savait lui témoigner qu'il l'aimait. A l'heure où elle avait l'habitude d'arriver, ses bras débiles se tendaient vers la porte, et quand elle entrait, un sourire illuminait son pâle petit visage. Quand sa mère était là, quelque souffrance qu'il éprouvât, il se plaignait doucement ; ses yeux qui étaient d'une grandeur extraordinaire, et qui le paraissaient davantage encore à cause de sa maigreur, ses yeux, savaient déjà exprimer sa pensée, et semblaient, pour ainsi dire, s'identifier avec les regards de sa mère. Il tressaillait comme elle quand il pouvait croire qu'on venait les troubler dans le petit coin où ils étaient cachés, et

chose qu'on aura peine à croire et à expliquer, c'est que, lorsqu'on l'apportait chez le colonel, il ne voulait pas souffrir qu'un autre que sa mère le touchât ; on eût dit que là, il se trouvait étranger comme elle. Severine avait tous les jours plus de peine à quitter son enfant ; elle retournait lentement à la maison, et quand venait le moment de prendre sa place à table, elle éprouvait un sentiment de répugnance qu'elle avait bien de la peine à vaincre. Elle prenait peu de part à la conversation, qu'elle ne comprenait pas toujours. Ces trois personnes qui étaient avec elle semblaient si contentes d'être ensemble ; il était si facile de s'apercevoir qu'ils n'avaient besoin que d'eux-mêmes pour être heureux. Severine ne se fut-elle pas trouvée dans l'étrange position où elle était, qu'elle se fut encore sentie très embarrassée. Sa belle-mère, après son premier accueil, qui avait été très bienveillant, ne se montrait pas à son aise ; elle prenait la tristesse de

Severine pour de l'ennui ; elle le lui disait souvent; elle faisait même son possible pour la faire causer, pour l'animer un peu. Mais l'effort que nous faisons en faveur des autres ne leur échappe pas, tout ce qui est naturel et amical coule de source, et la mère du colonel ne parvenait pas à cacher des efforts qui lui coûtaient. Elle ne se trouvait à son aise que quand sa belle-fille n'était pas là, et puis son instinct de mère lui révélait que tout ne se passait pas entre ses enfants, comme cela devait être ; la vie intime et solitaire n'a de douceur que quand on n'a pas une seule pensée à se cacher. Severine n'y pouvant plus tenir, se décida à chercher une explication avec son mari.

La saison était magnifique, il ne pouvait y avoir aucun inconvénient à faire voyager un enfant, quelque délicat qu'il fût, surtout pour faire une route aussi courte. Un matin, madame Delmar la mère étant sortie avec Mathilde pour faire quelques emplettes dans la

ville, Severine pensa qu'elle pouvait obtenir un instant d'entretien avec le colonel sans être interrompue, et au moment où il allait quitter la salle, Severine lui dit timidement :

— Je voudrais que vous me fissiez le plaisir de m'écouter quelques minutes.

Henry Delmar posa son grand chapeau de paille à côté de lui, et s'assit en gardant la canne dont il se servait ordinairement depuis sa blessure, et avec laquelle il se mit à tracer des lignes sur le parquet. Il s'était assis à une assez grande distance de Severine, aussi lui dit-elle :

— Êtes-vous sûr, Monsieur, que l'on ne puisse nous entendre ?

— Mes domestiques sont de braves gens qui ne cherchent point à savoir les affaires de leurs maîtres, répondit M. Delmar ; je présume que c'est d'eux seuls que vous voulez parler.

— Eh bien ! Monsieur, reprit Severine, je viens vous demander de retourner dans ma solitude, de retourner chez moi, ma présence y est nécessaire, elle n'est ici ni utile, ni agréable à personne.

— J'espère cependant que personne ne vous a manqué.

— Je ne me plains point, Henry, reprit Severine avec une grande douceur; j'ai mérité mon sort, et je ne devais point m'attendre à tant de générosité. Cependant, je puis vous l'attester, si j'avais été en état de m'opposer à ce que vous avez fait, je ne l'aurais pas souffert, car je ne puis me dissimuler que les torts que j'ai eus sont de nature à ne pouvoir être ni pardonnés, ni oubliés. Je souffre enfin de la contrainte visible que vous vous imposez ; vous étiez heureux ici avant mon arrivée.

— J'étais heureux ! s'écria le colonel. Ah ! croyez-vous donc, Madame, que les blessures

du cœur se ferment comme celles du corps? Oui, Madame, j'ai été heureux; mais c'était alors que j'avais un caractère franc, ouvert, parce que je ne savais pas ce que c'était que la perfidie et le soupçon. J'étais heureux quand, me reposant sur la pureté d'une jeune femme élevée dans la retraite, j'aurais plutôt soupçonné mon propre honneur que le sien. Maintenant je ne vis plus que pour remplir mes devoirs d'honnête homme et soigner ma mère. Je ne veux pas qu'une seule mauvaise action entache les années qui me restent à vivre; et pour qu'il en soit ainsi, je ne consulte jamais ni mon goût, ni mon intérêt. Ce qui est bien, ce que la délicatesse et l'honneur exigent, doit être fait, advienne ensuite que pourra. Voilà, Madame, le secret de ma conduite envers vous.

— Votre langage, votre manière de vous exprimer a bien changé, dit Severine à voix basse.

— Ah ! s'écria le colonel avec un peu de dédain, il n'est pas aussi difficile qu'on le pense d'acquérir de la facilité à s'exprimer. Il fut un temps où je ne disais que ma pensée, je laissais couler mes phrases comme elles arrivaient à mon esprit. Vous me trouviez trop naïf alors, et vous me l'avez prouvé, Madame ; mais ce n'est point de moi qu'il s'agit, revenons à votre désir de retourner à la Rosalita. Je ne puis quitter ma mère dans ce moment, je ne puis vous suivre comme il serait peut-être convenable de le faire. Partez donc, Madame, si la vie que vous menez ici ne vous convient pas ; ma mère croira facilement que des affaires vous rappellent chez vous. Vous êtes libre, me permettez-vous seulement de vous donner un conseil ? c'est de ne point recevoir ostensiblement l'homme qui vous a perdue...

— Ah ! Monsieur, s'écria Severine en pleu-

rant, ne croyez-vous donc pas qu'on puisse se repentir?

— Vous ne vous repentez point, parce que vous aimez encore cet homme, reprit le colonel; vous cherchez son image sur le front de votre fils, et vous la retrouvez, car elle y existe. Eh! qui sait si, dans votre désir de vous éloigner, il n'y a pas....

— Ah! je reste, Monsieur; je reste, et dussé-je souffrir tous les supplices, je reste plutôt que de m'exposer à votre mépris.

— Non, Madame, répondit le colonel froidement, vous partirez; je vous l'avoue même, votre présenee me fait mal, le souvenir du passé, la comparaison que je suis forcé de faire....

— Avec mademoiselle Mathilde, interrompit Severine avec amertume.

— Mathilde est un ange, reprit le colonel,

ne prononcez pas son nom. Quand voulez-vous partir?

— A l'instant même, s'il est possible.

— Eh bien ! qu'il en soit ainsi, je dirai à ma mère qu'il est venu un exprès en son absence....

— Et qu'importe, Monsieur, votre mère pensera-t-elle à me regretter quand Mathilde sera là pour la consoler !

— Écoutez, reprit le colonel en se rapprochant de Severine, écoutez-moi : vous avez été l'objet de mon premier, de mon unique amour; jamais je ne ressentirai pour personne ce que j'ai ressenti pour vous; mais j'ai pour Mathilde un respect, une vénération auxquels je sacrifierais tout, vous-même.... Si j'avais le malheur de perdre ma mère et que vous voulussiez vous réunir à nous, je vous traiterais comme deux sœurs.

— Dont vous admireriez l'une en méprisant l'autre, s'écria Severine en pleurant.

— Est-ce ma faute ? deviez-vous oublier que vous étiez la compagne d'un brave homme, qui aurait dû, sans sa faiblesse pour vous, laver son injure dans le sang d'un infâme. J'aurais donné ma vie, je crois même que je me serais déshonoré pour que vous fussiez heureuse. Dieu n'a pas voulu de cette vie que vous avez rendue si triste. Je suis résigné maintenant, et j'attends la mort sans la désirer ni la craindre.

Severine était retournée chez elle; elle y était établie depuis cinq mois, seule avec son fils. De jour en jour, elle attendait le bon Dominique, à qui elle avait écrit pour qu'il vint la joindre; elle espérait que la bonté, que la sérénité du caractère de ce vieillard l'aideraient à reconquérir le calme qui la fuyait constamment. Sans doute elle se sentait plus libre, moins humiliée chez elle; mais le souvenir du mépris qu'Henry ne lui avait point caché

la révoltait. Et telle est d'ailleurs la bizarrerie du cœur des femmes, que dans le fond elle ne pouvait pardonner à Henry d'aimer Mathilde, et de l'avoir comparée à elle d'une manière aussi humiliante.

Mais ce n'était pas encore la plaie la plus saignante du cœur de Severine; elle aimait toujours Octave, Octave qui l'avait trahie, abandonnée. Et ce qu'il y avait de plus malheureux, c'est que son amour avait pris quelque chose d'irascible, d'emporté, qui la rendait cent fois plus à plaindre. Ah! qu'on ne blâme pas trop amèrement cette pauvre égarée! Pour la plupart des femmes, à côté d'une passion malheureuse, et comme pour en affaiblir la violence, s'élève quelqu'autre sentiment, des devoirs chers et agréables, des distractions dont on se plaint, mais auxquelles on se soumet. Mais Severine était seule, tristement seule; elle ne pouvait détacher sa pensée des courts moments de bonheur

qu'elle avait connus dans sa vie. Elle retrouvait l'image d'Octave dans le passé qui lui avait donné un coupable bonheur. Si elle avait retrouvé Henry ce qu'il était jadis, peut-être se serait-elle rattachée à lui comme à un ange de miséricorde; mais à côté de lui, elle avait rencontré une autre femme qu'il lui comparait sans cesse, et un instinct très vrai révélait à Severine qu'Henry se serait montré moins sévère, si Mathilde n'eût pas été aimée. Qu'avait Severine pour mettre à la place de cet amour qui l'avait perdue? Rien. Son fils était une pauvre petite fleur flétrie avant de naître; il vivait, voilà tout, et cette vie lui rappelait encore Octave.

Un sentiment affreux se mêla à la douleur de Severine, ce fut de la haine pour Mathilde. Elle se rappela une à une chacune des humiliations qu'elle croyait avoir souffertes; elle se dit qu'Henry n'aurait pas dû permettre que cette jeune fille s'emparât

des droits d'une maîtresse de maison ; elle en vint même à se demander pourquoi elle lui avait cédé la place. Enfin, dans ses mauvais jours, Severine en arrivait parfois à se dire : Pourquoi suis-je partie? pourquoi ne retournerais-je pas dans la maison de mon mari? j'aurais du moins le plaisir de contrarier Mathilde.

Hélas! tels que les anges déchus, la femme tombée regarde presque toujours avec dépit et douleur celle qui est restée ferme et debout. Quelle est celle qui ne regrette la blanche auréole qu'elle a souillée; que ne donnerait-elle pas pour revenir sur le passé. Non, la vertu n'est point un vain mot, le repos, le calme qu'elle nous donne prouve que rien ne remplace la félicité que nous lui devons.

Ainsi, Severine était plus malheureuse qu'elle n'avait jamais été, il lui prenait des moments de désespoir quand elle regardait

son enfant. Qui le protégerait, mon Dieu ! si je venais à mourir, se disait-elle. Alors comme elle était toujours prête à chercher et à trouver des prétextes pour se rapprocher d'Octave, ne devait-il pas au moins, se disait-elle encore, lui donner des conseils pour l'avenir de son enfant ; il était impossible qu'il les lui refusât, et puisqu'elle n'avait même pas l'espoir de reconquérir l'estime d'Henry, pourquoi donc ne se rapprocherait-elle pas du seul être qui devait l'aimer?

C'était à former de si extravagants projets que la pauvre femme passait sa vie. Elle était vraiment digne de pitié et que trop disposée à commettre de nouvelles fautes, pour changer une vie qui lui était insupportable.

Cependant, Severine attendait avec quelque plaisir son ami Dominique, sans s'avouer néanmoins que c'était un confident qu'elle espérait trouver en lui. Son intérieur était si triste, si

monotone, qu'elle souriait à la moindre chose qui lui donnait l'espoir de le changer. La pauvre vieille Nicolle conservait toujours le même dévouement, mais elle n'avait plus les mêmes forces. Elle ne comprenait pas entièrement la position de sa jeune chère maîtresse; elle se disait bien que tout n'était pas comme cela devait être, mais l'air sombre de Severine l'eût empêché de faire la moindre question, quand même elle l'eût osé. Elle se bornait à regarder souvent avec tristesse et pitié, le blême et chétif enfant que Severine tenait presque toujours dans ses bras. Rien n'était donc si négligé que cette maison si bien soignée jadis, et qui était si remarquable alors par son élégante propreté.

Excepté le salon et la chambre de son père, que Severine habitait, le reste de la maison demeurait fermé. Le jardin était toujours rempli de fleurs, mais personne, excepté le jardinier, ne relevait leurs tiges affaissées par le vent ou par l'orage ; personne ne les cueillait.

Severine avait défendu qu'on en plaçât dans son appartement. On n'entendait ni rire, ni parler; la mère promenait silencieusement son enfant et cet enfant même ne criait pas, il se plaignait doucement. Pauvre Severine! combien son imagination si dévorante la faisait souffrir au milieu de cette stagnante solitude. Cependant un jour elle se sentit un peu ranimée, quand on est jeune, quelques malheurs dont on soit accablé, il est de ses moments où on ressent une sorte de joie de vivre. Severine venait de recevoir une lettre de Dominique, il lui marquait qu'il acceptait sa proposition, et qu'il ne lui demandait pas plus de quinze jours pour terminer tous ses préparatifs; il ajoutait qu'il ne lui écrirait plus et qu'il arriverait un beau soir.

Eh bien! ce beau soir était venu, un doux soleil d'automne réchauffait la terre et rendait la promenade du jardin fort agréable; le fils de Severine, beaucoup mieux depuis

une semaine, avait presque des roses sur les joues. On sonna à la grille.

— Oh! c'est mon bon Dominique, s'écria Severine.

Elle courut elle-même à la grille, un étranger attendait qu'on lui ouvrît; il demandait madame Delmar en annonçant qu'il avait une lettre pour elle.

— Elle vient de la diligence de Paris? s'écria Severine.

— Non, Madame, elle vient de Manosque; c'est M. le colonel Delmar qui m'envoie. Sa bonne et respectable mère est morte hier.

Severine appela le jardinier, lui dit d'avoir soin du messager, et resta dans le jardin pour lire la lettre.

Elle ne contenait que peu de lignes effacées par des larmes. Le colonel annonçait que sa

mère était morte sans souffrir et sans avoir retrouvé sa connaissance.

« Je sais, ajoutait-il, que vous ferez ce que « vous croirez convenable de faire, mais je ne « veux point vous imposer la moindre gêne. « Les préjugés ne me permettent point de « garder Mathilde; mais si vous éprouvez « la moindre contrariété à revenir chez moi, « ou à nous recevoir chez vous, je la pla- « cerai dans une maison religieuse et je res- « terai seul. Ne faites taire aucune de vos « répugnances, ne dérangez aucun de vos « projets. »

Severine n'éprouva pas une douleur bien vive à la nouvelle de la mort d'une femme qu'elle connaissait à peine, et dont l'âge était si avancé; mais elle ressentit une tristesse réelle à la pensée du chagrin d'un fils aussi tendre que l'était Henry. Elle ne pût s'empêcher aussi de penser que cette mort al-

lait déranger sa vie, et, quoique peu d'instants auparavant sa solitude lui parût bien pénible, elle se demanda si elle devait échanger sa sombre tranquillité, contre la contrainte que lui imposerait la présence d'Henry, et surtout celle de Mathilde, qu'elle ne pouvait s'empêcher de haïr.

— Si je me réunis à eux, pensa Severine, je n'oserai caresser mon fils, Henry me reprochera encore sa funeste ressemblance ; et quel dédommagement aurais-je pour les sacrifices que je m'imposerais ? Cependant commentpuis-je faire pour refuser? Henry qui s'est montré si généreux envers moi ! D'ailleurs, n'est-il pas mon mari, et n'aurait-il pas le droit d'exiger ce qu'il demande comme un service?

On sonna une seconde fois à la grille.

— Oh ! de cette fois, s'écria-t-elle, c'est Dominique, ce ne peut être que lui. C'est Dieu

qui l'envoie, il me conseillera, il me guidera.

Et elle courut rapidement comme on court au-devant du malheur.

Le facteur lui remit une lettre cachetée de noir. Un homme d'affaires écrivait à madame Delmar que M. Dominique était mort au bout de trois jours de maladie, qu'il n'avait eu que le temps de donner l'adresse de madame Delmar, à qui il envoyait dans une grande belle cage, dont tous les frais étaient payés, ses oiseaux qui lui étaient si chers. L'homme d'affaires ajoutait que M. Dominique avait constitué une rente annuelle de deux cents francs en faveur de la personne qui aurait soin de ses oiseaux. Du reste, Dominique avait fini comme il avait vécu, calme et résigné ; il n'avait pas plus lutté avec la mort qu'il n'avait lutté avec la vie; et, dans tout le cours de sa longue existence, il n'avait jamais fait volontairement couler une larme.

Severine se sentit beaucoup plus affectée de cette mort que de celle qu'elle avait appris un moment auparavant. Dominique la savait coupable, et il s'était néanmoins montré pour elle le meilleur et le plus indulgent des hommes; il l'avait soignée comme son enfant. Elle espérait, sans se l'avouer, qu'il serait encore un confident indulgent, qu'elle parlerait d'Octave avec lui. Mais tout était fini maintenant, c'était son dernier ami qu'elle venait de perdre.

— Qui donc maintenant m'aimera, me consolera? pensa cette pauvre abandonnée. Je dépends désormais de la volonté de M. Delmar, et cette volonté est soumise à celle d'une autre femme. Non, non, je ne me réunirai point à eux. Mais comment ferai-je, mon Dieu! qui me guidera, qui me donnera un bon conseil? Mon Dieu! si je pouvais voir Octave!

Ainsi c'était la pensée dominante qui revenait toujours à l'âme de Severine. Tout lui servait de prétexte de l'appeler à elle. Il y avait des moments où elle était prête à faire quelque démarche imprudente pour voir, ou du moins pour entendre parler d'Octave.

Elle passa une nuit sans sommeil. Au point du jour, elle écrivit à Henry la tête à moitié perdue, elle l'engageait à venir chez elle avec Mathilde. Elle se servit d'expressions convenables pour l'y décider; puis quand elle eut vu partir le messager qui emportait cette lettre sur laquelle il n'y avait plus à revenir, elle fut répandre des larmes de désespoir et de rage près du berceau de son fils. Puis, il lui fallut annoncer à la vieille Nicolle les hôtes qu'elle attendait.

Nicolle n'avait jamais aimé M. Delmar, parce qu'elle s'était toujours imaginée qu'il rendait sa jeune maîtresse malheureuse. Ni-

colle très vieillie, et que tout dérangeait, déclara qu'elle ne pouvait plus rien faire, et que pourtant elle ne s'arrangerait pas avec d'autres domestiques, s'il en venait à la Rosalita. Il fallut ainsi que la malheureuse Severine s'occupât des préparatifs nécessaires, pour établir Mathilde d'une manière convenable.

Elle se décida à céder à M. Delmar l'appartement de son père, à reprendre son ancienne chambre, et à donner à Mathilde celle qu'avait jadis occupée Octave. C'était un immense sacrifice à faire ; elle n'avait jamais osé rentrer dans cette chambre, depuis que le colonel l'y avait surprise avec M. Servani. Elle y pénétra les genoux tremblants et le cœur serré.

Tous les objets qui avaient servi à Octave étaient à la même place. Severine se laissa tomber sur le grand fauteuil où elle avait vu tant de fois Octave se reposer ; elle appuya sa

tête sur la table où elle l'avait vu si souvent écrire, et elle versa des larmes si amères, que Dieu eût eu sans doute pitié d'elle, s'il y en avait eu une seule versée pour le repentir. Les longues années qui restaient à Severine avec l'atroce nécessité d'associer son sort à celui d'Henry, ne l'avaient jamais tant effrayée.

— Non ! non, se dit-elle enfin, je ne donnerai point cette chambre, je la garderai comme un sanctuaire, je me laisserai la triste liberté de venir y pleurer.

Et elle en sortit, en fermant la porte dont elle garda la clé. Il y avait au bout du corridor une très grande pièce, qu'elle résolut d'arranger pour Mathilde.

— J'en ferai le plus bel appartement de la maison ; n'en est-ce pas la véritable maîtresse qui vient l'habiter ?

Et prompte à se déterminer, poussée qu'elle

était par une agitation fébrile, Severine se décida à se rendre immédiatement à Grenoble pour y chercher des ouvriers, et y faire les emplettes nécessaires.

Il y avait dans cette détermination que prenait Severine, non-seulement un extrême besoin d'agir, mais encore une sorte de fatalité qui la poussait.

La matinée était peu avancée quand elle prit, avec précipitation, le chemin de l'avenue qui conduisait à Grenoble.

Severine marchait rapidement, comme si elle allait chercher un bonheur ou un plaisir. Elle se sentait renaître, elle agissait enfin, et c'était quelque chose.

Elle s'adressa chez un homme, qui avait autrefois travaillé à la Rosalita du temps de son père. Cet homme était mort, mais son fils lui avait succédé; et, comme il s'aperçut que Severine ne savait ni ne voulait compter, tout fut

bientôt convenu. Tranquillisée de ce côté, Severine, loin de fuir comme autrefois la vue d'un endroit habité, sentait au contraire le besoin du bruit et du mouvement; car ce qu'elle craignait le plus, c'était de retourner dans sa retraite sans qu'il y eût rien de changé à son sort. Qu'espérait-elle cependant?

Hélas! quelle est la femme qui aime, qui n'espère pas toujours! Fût-ce sa volonté, fût-ce un instinct fatal qui la poussa, enfin elle se trouva en face de l'hôtel Servani! Elle reconnut de suite le marteau de fer de la porte, les longues murailles du jardin et les larges balcons de pierre.

Pourquoi ne demanderait-elle pas si Octave était à Grenoble? Mais s'il y était, n'était-ce pas une nouvelle preuve de son indifférence? Cette réflexion était cruelle, et pourtant Severine repassait toujours devant l'hôtel sans pouvoir s'en éloigner. Comme elle

repassait encore en se disant que ce serait la dernière fois, les deux battants de la porte cochère s'ouvrirent pour laisser sortir plusieurs personnes à cheval. Parmi elles, était une femme; Severine la reconnut aux longues grappes de cheveux blonds qui couvraient ses joues, à son regard d'un bleu pâle, à la fois insignifiant et insolent. Deux jeunes gens chevauchaient aux flancs de son cheval. A quelques pas, suivait Octave avec un homme âgé : sans doute c'était son oncle. Octave était très engraissé, sa figure avait perdu toute sa finesse; cependant Severine le trouva cent fois mieux. Il eût été autrement, qu'elle l'eût trouvé mieux encore.

Severine suivit la cavalcade; elle n'avait aucun projet; seulement elle voulait voir Octave le plus longtemps possible.

Un cri se fit entendre, c'était madame Servani qui le jetait; son cheval avait été effrayé

par un homme qui portait du bois. Le cheval avait fait un écart, et, mauvaise écuyère, Arsène avait été presque renversée contre la muraille. Cependant, entourée comme elle l'était, cet accident ne pouvait être grave pour madame Servani. On la descendit de cheval, on l'entra dans une maison, et on la fit asseoir.

— De l'eau, du vinaigre, quelque chose à respirer, criait-on de toutes parts. Severine présenta son flacon ; c'était le seul souvenir qui lui restât d'Octave.

Ce flacon était simple, mais de très bon goût, et la personne qui l'offrait paraissait elle-même fort distinguée. Il eût été impossible, à Paris même, de ne pas être frappé de l'élégance de sa taille et de la grâce de ses manières. Le vent, en dérangeant son voile, permit de remarquer ses yeux d'une incomparable beauté, et l'attention des deux jeunes

gens qui étaient auprès d'Arsène fut bientôt attirée vers Severine.

— Dieu ! dit vivement, mais tout bas, l'un d'eux ; que cette femme est jolie !

Octave entendit cette réflexion, et quoiqu'il fut penché vers sa femme, il détourna la tête, reconnut Severine, et se troubla.

Madame Servani ouvrit les yeux, son premier mouvement fut de rajuster sa coiffure, et, sa première parole, de demander si on avait puni l'insolent qui avait effrayé son cheval.

— Vous perdez la tête, Arsène, s'écria M. Servani le père ; vous voudriez qu'on punît quelqu'un parce que vous ne savez pas monter à cheval ; il y a longtemps que je m'en doutais. Maintenant je vous engage, par prudence, à renoncer à cet exercice ; et avant de songer à punir, pensez plutôt à remercier

Madame, qui a bien voulu vous prêter son flacon.

— Je ne voyais pas Madame, dit Arsène en saluant légèrement.

Elle mentait, elle avait parfaitement remarqué que les regards des jeunes gens qui l'accompagnaient, s'étaient détournés d'elle pour se reporter sur madame Delmar.

Severine reprit son flacon, et s'éloigna avec résolution. Il est inconcevable comme les sensations des femmes sont mobiles; un instant auparavant, elle eût donné bien des années de sa vie pour parler à Octave; depuis qu'elle l'avait vu se troubler sous son regard, depuis qu'elle s'était sentie admirée devant lui, elle trouva le courage de s'éloigner.

Severine marcha d'abord rapidement; mais, quand on ne put plus la voir, elle ralentit le pas et respira à pleine poitrine, un air qui

lui semblait imprégné de mille douceurs. Cette campagne, une heure auparavant, si solitaire, si monotone, lui paraissait charmante; elle était sortie de la ville, et le gazon qu'elle foulait lui semblait le plus doux des velours. Qu'y avait-il de changé cependant, si ce n'est qu'Octave était à Grenoble, qu'elle était sûre qu'il ne l'avait point oubliée, et qu'enfin elle pourrait le voir?

En rentrant chez elle, elle prit son fils dans ses bras avec une tendresse passionnée; il semblait qu'elle l'aimait davantage; et, de cette fois, sa ressemblance avec son père lui semblait un bonheur. Puis, elle se mit à parcourir avec précipitation son jardin, sans penser qu'elle avait fait une longue course. Elle ne pouvait se tenir en place, une agitation fébrile la dévorait. Nicolle ne put lui rien faire prendre du dîner qu'elle avait préparé; et quand la pauvre vieille femme voulut s'excuser de ce qu'elle lui avait dit la veille, et qu'elle ajouta qu'elle

était prête à servir M. Delmar, Severine ne se souvenait même pas que son mari allait venir la rejoindre.

Le jour tomba tout-à-fait, la lune se leva blanche et pure. Severine, qui ne pouvait se décider à quitter le jardin, ouvrit la petite porte qui donnait sur la prairie. Cependant elle recula; un moment elle fut honteuse de s'avouer qu'elle espérait, et ce qu'elle espérait; mais Severine était abandonnée de Dieu, qui ne devait plus venir à son secours. Elle s'avança hors de la porte, et s'assit sur un banc placé à quelques pas. C'était sur ce banc, qu'après avoir fait de longues promenades avec Octave, ils se donnaient ce dernier baiser adultère, dont la tendresse si sincère d'Henry ne lui avait point fait connaître l'âcre ivresse.

Huit heures sonnèrent à la petite église où elle allait jadis prier; c'était auprès de cette

église que dormait sa mère, qui avait été si malheureuse et si patiente; c'était là aussi où l'on avait déposé son père; mais Severine ne pensait pas à eux. Qu'était-ce que ce froid souvenir comparé à celui qui la dévorait? Tout-à-coup, elle entendit marcher dans un petit sentier qui longeait les murs de son jardin. Son pouls s'arrêta, elle ferma les yeux, elle ne voulait pas perdre l'espérance, elle ne voulait pas s'assurer que le bruit qu'elle entendait n'annonçait pas Octave. Elle cacha sa tête dans ses mains; elle osa murmurer une prière pour que Dieu permît que ce fût lui.

Dieu l'avait tout-à-fait oubliée, car sa prière fut exaucée. Deux bras l'enlacèrent avec une douce violence; il n'y eut ni explication, ni pardon accordé. Pauvre Severine! son cœur et son imagination firent tous les frais de son criminel bonheur.

Nous ne pouvons plus suivre la malheureuse et coupable femme, dans la honteuse route où elle venait de rentrer. Nous n'avons plus d'excuses pour justifier un pareil égarement, qui fut encore plus cruellement puni que le premier, car Severine ne put se faire un instant d'illusion. Octave n'avait été ramené près d'elle que par un moment de caprice et d'orgueil. On avait vanté devant lui la beauté de Severine; il ne se fit aucun scru-

pule alors de la déshonorer ouvertement, en racontant tout ce qui s'était passé entre elle et lui. On le défia de reprendre aussi facilement ses droits qu'il le prétendait; alors, ne respectant plus rien, il se fit accompagner par ses amis jusqu'au détour du petit chemin qui conduisait chez Severine. Puis, quand la pauvre femme eut succombé, il la quitta presqu'aussitôt pour aller rejoindre ses amis, et rire avec eux de la faiblesse des femmes.

Cependant il revenait de temps en temps retrouver Severine; car, comme il le disait fort ingénuement :

« Il y a certains moments où une maîtresse est toujours beaucoup plus amusante qu'une femme. »

Mais quand Severine voulut en appeler à son cœur, quand elle voulut lui parler de son fils, quand elle voulut lui demander quelques

explications, il répondit légèrement et avec fatigue qu'il n'était nullement disposé à s'attendrir ; qu'il s'était marié parce que la position où il se trouvait alors l'exigeait, mais qu'il aimerait toujours Severine, si elle ne faisait rien pour troubler sa tranquillité.

Puis, quand Severine lui apprit en pleurant que le colonel était arrivé, il l'en félicita, l'assura qu'elle pouvait reprendre tout son empire sur son mari.

— Eh ! voyez-vous, ma chère Severine, ajouta-t-il avec insouciance, une femme peut faire tout ce qu'elle veut, quand elle est assez adro te pour rester maîtresse au logis.

Il y avait si peu de tendresse, si peu de délicatesse dans les conseils souvent répétés d'Octave, que Severine se sentit enfin aussi offensée que malheureuse de les recevoir. Aussi lui montra-t-elle tant de tristesse, lui fit-elle de si vifs reproches, qu'Octave ne revint plus.

Tant d'espérances trompées, tant de honte et de dévouement méconnus, détruisirent entièrement ce qui restait de bon, d'élevé, de délicat dans l'âme froissée de Severine. Elle finit par éprouver une telle irritation contre tout ce qui l'entourait, que ses accès de désespoir tenaient de la folie.

La vue de Mathilde, belle, pure, aimée et respectée par Henry Delmar, lui devint tout-à-fait insupportable. Henry même, Henry, si généreux, lui semblait l'auteur de tous ses malheurs. Pourquoi était-il venu la chercher dans le fond de sa solitude? pourquoi l'avait-il épousée? Elle ne le regardait plus qu'avec un sentiment de haine et de répulsion; et quand chaque soir elle rentrait chez elle, après avoir inutilement attendu Octave, elle s'irritait de l'éternelle sérénité qu'elle remarquait sur le front de Mathilde. Elle ne pouvait s'imaginer qu'elle prît le moindre plaisir à faire de la

musique pour le colonel Delmar, ou à jouer aux échecs avec lui.

Si Mathilde, par un sentiment de bienveillance, s'occupait du petit Balthazard, Severine s'imaginait que c'était pour rappeler à Henry des souvenirs qui l'offensaient. Elle ne pouvait se persuader que M. Delmar n'eût rien confié à sa pupille des torts de sa femme. Severine enfin était tombée bien bas, car elle ne croyait plus à l'honneur de personne. C'était dans de terribles agitations qu'elle passait ses longues nuits sans sommeil; la paix semblait régner autour d'elle; elle seule, dévorée par sa funeste imagination, était en proie à un désespoir qui minait sa vie. Puis, quand le jour arrivait, il lui fallait se lever, quoiqu'elle fut accablée de fatigue et d'insomnie; il fallait qu'elle remplît ses devoirs de maîtresse de maison, qu'elle veillât à ce que tout fut en ordre, à ce que tout fut bien; car s'il n'en était pas ainsi, se disait-elle,

le colonel Delmar ne serait pas satisfait, et il ne manquerait pas de la comparer à Mathilde, à Mathilde qu'il trouvait si parfaite et si pure. Oh! la vie que menait Severine, la tuait.

Un soir, elle résolut, contre la folle habitude qu'elle avait prise de se rendre chaque soir à la petite porte du jardin, elle résolut de prendre sur elle de ne point y aller. M. Delmar et Mathilde, qui ne voulaient ni la contrarier, ni la déranger, restaient, ordinairement, assis sous les fenêtres du salon, pendant qu'elle faisait sa promenade accoutumée.

Ce soir-là, Severine était rentrée dans le salon sans qu'ils l'entendissent, et s'était assise près de la fenêtre. Ce ne fut qu'au bout d'un instant, tant elle était absorbée, qu'elle entendit la voix de Mathilde :

— Je ne puis m'y tromper, disait la jeune personne, je ne puis m'y tromper, mon ami,

ma présence, chez elle, déplaît à madame Delmar; et je vous en conjure, cherchez-moi une famille honorable auprès de laquelle je puisse me retirer, ou bien, s'il le faut, j'irai dans un couvent. Pouquoi, après tout, ne me ferais-je pas religieuse?

— Vous, religieuse! s'écria Henry; vous, religieuse! vous si bien faite pour être la gloire et le bonheur d'un époux. Non, vous n'irez point dans un couvent, Mathilde, je vous marierai.

— Je ne veux pas me marier, répondit Mathilde tristement, et mon manque de fortune m'empêchera heureusement d'être recherchée de personne.

— Vous posséderez une partie de mon bien de mon vivant, repartit M. Delmar, et après moi vous aurez le reste.

— Après vous, reprit Mathilde d'une voix

brisée, ne parlez jamais ainsi. D'ailleurs, oubliez-vous votre fils, votre femme.....

— Ma femme ne m'a jamais aimé. Les liens qui nous enchaînent sont indissolubles, je le sais ; mais si vous me quittez, Mathilde, je retournerai seul chez moi, et je m'y verrai abandonné.

— Ah! je resterai, s'écria la jeune fille; ah! je resterai ; ma vie n'est pas inutile puisqu'elle vous console.

Pendant cet entretien, Severine avait posé son front brûlant contre l'appui de la fenêtre. Ce qu'elle ressentait était étrange.

— Si je me tuais, se dit-elle tout-à-coup, je ferais deux heureux, et je ne souffrirais plus. Mais mon fils, mon pauvre enfant qui n'a que moi pour l'aimer... On croirait beaucoup faire que de le confier à des mains mercenaires, et.....

La voix de la vieille Nicolle s'éleva perçante et effrayée :

— Monsieur, criait-elle, Monsieur! savez-vous où est madame; le petit se meurt!

— Mon Dieu! s'écria Henry en courant.

Il rencontra Severine égarée, hors d'haleine, qui le repoussa en lui disant d'une voix délirante :

— Vous savez bien que ce n'est pas votre fils; que vous importe qu'il meure?

L'enfant était en proie à des convulsions effrayantes. Severine le prit dans ses bras, repoussa tous ceux qui voulaient l'aider à le soigner, et l'emporta au fond du jardin.

Les cris de l'enfant, serré sur le sein de sa mère, cessèrent peu à peu.

— Il va mourir, dit Severine en le regardant avec égarement; pauvre petit qui n'aura

vécu que pour souffrir. Pourquoi Dieu ne reprend-il pas ainsi, ceux qui supportent des chagrins au-dessus de leurs forces?

Severine s'imagina qu'on allait venir la chercher dans le jardin; elle crut que c'était Henry, Henry qui ne pleurerait pas son fils, qui le haïssait. Elle ouvrit la petite porte de la prairie, la referma sur elle, et fut s'asseoir sur le banc, tenant toujours le pauvre enfant dans ses bras. La nuit était calme et sereine; tout semblait porter au repos. Le dégoût de la vie que Severine éprouvait depuis quelques jours, se réveilla avec une force insurmontable; elle ne sentait plus rien dans le cœur qu'un profond besoin de ne pas souffrir. Elle aurait dans ce moment entendu arriver Octave, qu'elle se serait enfuie pour ne pas le voir. La passion fatale qui l'avait perdue était enfin éteinte; elle en vint à se demander : Voudrais-je même que mon fils vécût?

L'enfant paraissait partager l'abattement dans lequel était plongée sa mère. Tout-à-coup, il ouvrit les yeux, la regarda, et sourit comme s'il voulait l'assurer qu'il partait heureux, et qu'elle ferait bien de le suivre. Puis, un léger frisson agita ses petits membres, et son souffle s'éteignit.

Six mois plus tard, une calèche, attelée de deux chevaux de poste, s'arrêta devant la *Rosalita ;* un homme, la tête couverte d'une élégante casquette de velours, habillé avec la riche simplicité d'un voyageur aisé, en descendit et entra dans le jardin dont le gardien lui ouvrit la grille.

— Cette maison est à vendre, mon ami? peut-on la voir?

— Certainement, Monsieur, puisque je suis ici pour la montrer; je la connais bien; j'y demeure depuis vingt-cinq ans.

— En ce cas, vous devez avoir connu aussi tous les propriétaires, qui...

— Elle n'en a pas changé, Monsieur; la *Rosalita* a appartenu au commandant...

— J'y suis, j'y suis, interrompit le voyageur. La fille de ce vieux militaire avait épousé un camarade de son père?

— Oui, monsieur, le colonel Henry Delmar.

— Mais, pourquoi donc ne gardent-ils pas leur maison?

— Mon Dieu! Monsieur ne sait donc pas que la jeune dame s'est détruite?

— Ah! mon Dieu! et pourquoi cela?

— Dam! on a prétendu que c'était parce que

monsieur le colonel avait amené ici une jeune demoiselle, dont notre dame était jalouse. Si bien qu'un soir, que le petit était bien malade, nous nous mîmes tous à la chercher; ce fut moi qui trouvai sur le banc, dehors, le cadavre du pauvre enfant! Si Monsieur veut voir la place?

— Volontiers, reprit l'étranger qui descendit le jardin en fumant sont cigare.

Le jardinier ouvrit la petite porte, et montra le banc sur lequel l'étranger s'assit tranquillement.

— L'enfant était à la place où vous êtes, reprit le jardinier, c'est-à-dire son cadavre; il était chétif, le pauvre petit; il était venu à sept mois, et.....

— Et la mère? interrompit l'étranger en secouant la cendre de son cigare.

— Arrivé auprès de ce banc, monsieur le

colonel regarda autour de lui, et ne voyant pas madame, il s'écria : « Mon Dieu ! serait-ce possible ! » Et il courut du côté de la rivière ; il aperçut quelque chose de noir qui flottait sur l'eau. Quoiqu'il ne fut pas très ingambe, il ne prit que le temps de quitter sa redingote, et se jeta bravement à la rivière. Il ramena le corps de la pauvre femme, par les cheveux, qu'elle avait superbes.

— On l'a enterrée ; puis le colonel s'est consolé, dit le voyageur en se levant pour entrer dans le jardin.

— Je ne sais pas s'il s'est consolé, répondit le jardinier ; mais quand il est revenu du cimetière, il avait les yeux rouges comme du sang, et je l'ai entendu qui disait :

— La malheureuse enfant ! elle n'a même pas eu une pensée pour Dieu !

— A qui faut-il s'adresser pour les conditions de la vente, demanda l'inconnu.

— Je vous donnerai l'adresse du notaire de Grenoble qui en est chargé, répondit le jardinier. Avec de l'argent comptant, vous aurez la maison à bon marché. Le colonel la donnerait pour rien plutôt que de la garder, parce que, si le colonel a eu le tort d'amener ici une jeune personne, bien avant cette époque, madame avait déjà bien changé, à cause d'un élégant Parisien qui était tombé ici comme une bombe. Il me déplaisait beaucoup, à moi, ce jeune homme; il était très fier, et je dois vous dire une chose en confidence, car vous m'inspirez beaucoup de confiance.

— Merci, dit l'étranger en payant ce compliment de deux pièces de cent sous.

— Eh bien! reprit le jardinier, si ce n'était respect pour les morts, je vous confierais que, cet été, j'ai vu ce vaurien rôder autour de la petite porte.

Un mois après cette conversation, la *Rosalita*

appartenait à M. le baron Aristide de Saligny. Il y donnait un déjeuner à plusieurs jeunes gens de Grenoble; Octave était un des convives.

— A propos, dit M. de Saligny, tu sais comment a fini l'ancienne maîtresse de cette maison?

— Oui, répondit Octave en avalant un verre de vin de Bordeaux, c'est la seconde femme qui se tue à cause de moi.

LE MOULIN DE L'ELLERA.

On était au milieu du mois d'août; la chaleur était lourde et tellement accablante que Florence paraissait morne et muette au milieu de ses tristes oliviers, de ses vignes grimpantes qui promettaient une abondante vendange. L'Arno, presque desséché, formait au milieu de la ville, une large grand'route couverte de graviers; les *Cascines* et *Lung'Arno* étaient solitaires; les Florentins dormaient,

ou, nonchalamment étendus sur leurs larges divans, essayaient de penser en jetant à l'air la fumée de leurs cigarettes. Les Florentines rêvaient à la toilette qu'elles allaient faire pour trôner dans leurs voitures découvertes et se montrer à la même promenade où elles avaient été la veille, à la même heure, où elles iraient le lendemain, où elles iront tous les jours, sans qu'une pensée sérieuse leur vienne à l'esprit, sans qu'un sentiment profond leur arrive au cœur.

Seuls, les Français qui étaient à Florence visitaient les galeries, cherchaient dans les vieux palais les traces du passé, ou, fatigués de leurs courses, s'occupaient chez eux à se rappeler ce qu'ils avaient admiré, et songeaient à ce qu'ils avaient encore à connaître.

L'un d'eux, Edmond de Ferrières, sorti de bonne heure pour faire une promenade à cheval, une promenade solitaire, était rentré

chez lui comme de coutume, afin de chercher quelques heures de tranquillité et d'échapper au bruit, à l'air de fête qui allaient succéder à l'affaissement causé par la chaleur.

Le logement de M. de Ferrières était placé dans une des situations les plus agréables de Florence ; ce n'était point dans la partie du Lung'Arno où la foule se presse et la poussière s'élève et vous étouffe ; le logement d'Edmond s'ouvrait sur le haut du Lung'Arno, là où se trouvent encore quelques jardins. Des fenêtres de son appartement, il découvrait une riche colline au sommet de laquelle s'élève l'élégante église de San-Miniato et la *villa Nella* avec sa longue avenue de pins toujours verts, qui rampent au flanc de la montagne ; puis le palais Petrowitch, assis sur un plateau d'où on découvre la plus belle vue de Florence ; puis une foule de charmantes *villas*, de riches *poderi* qui, du premier coup-d'œil, donnent une heureuse idée de la fertilité de la Toscane.

Edmond de Ferrières était à moitié couché sur un canapé; les persiennes de la pièce où il se tenait étaient fermées de manière cependant à ce qu'on pût lire, c'est ce qu'essayait de faire M. de Ferrières dans ce moment. Des dessins commencés, une écritoire ouverte, annonçaient qu'il se laissait rarement surprendre par l'inaction. Cependant, après de vains efforts pour accorder toute son attention à son livre, Edmond venait de le poser près de lui; et la tête appuyée sur le coussin du canapé, il rêvait tristement.

Nous profiterons de cette rêverie pour essayer de le peindre, quoique la personne d'un homme soit assurément moins attrayante à décrire que celle d'une femme; il semble qu'on comprend mieux le caractère quand on peut se faire une idée de la figure.

Edmond de Ferrières pouvait avoir trente-trois ou trente-quatre ans; mais au premier

abord, on lui aurait donné davantage. Ses cheveux d'un châtain clair, doux et fins, commençaient à quitter le sommet de sa tête, et la pâleur de son teint répandait quelque chose de si délicat, de si débile sur sa personne, qu'on était toujours tenté de lui demander s'il ne souffrait pas. Ses yeux, grands et parfaitement beaux, conservaient habituellement une expression de mélancolie profonde; il était impossible de rencontrer un regard plus doux et plus séduisant. Les lèvres un peu pâles d'Edmond s'ouvraient rarement pour sourire; mais quand cela arrivait, l'expression de ce sourire était remplie de bienveillance et de bonté, on apercevait alors des dents charmantes; une barbe soyeuse et fine encadrait ce délicat visage, où régnait une grande distinction que ne démentait pas une taille parfaitement bien prise.

Edmond rêvait depuis un instant, quand son domestique frappa doucement à la porte.

— Qu'y a-t-il, Robert? demanda M. de Ferrières; qui y a-t-il? vous savez que je n'aime pas qu'on vienne me déranger, et je vous ai bien recommandé de répondre que je n'y étais pas à cette heure-ci.

— C'est vrai, Monsieur, mais la personne qui vous demande, assure que vous serez bien aise de la voir.

— Et vous ne la connaissez pas?

— Oh! si monsieur, oh! si, mais c'est que je craignais de vous troubler.

— Vous savez bien que rien ne me trouble plus maintenant, Robert.

— Quoi! monsieur, pas même de revoir un ancien ami, un ami d'enfance.

— Laurent D'Oudenarde! Laurent! mon cher Laurent! s'écria Edmond.

La porte fut poussée et les deux amis se etèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu reviens d'Afrique, bien portant, n'est-ce pas ? laisse-moi te regarder, Laurent, il y a si longtemps que je ne t'ai vu. Oui, tu me sembles toujours frais, gai, heureux. Oh ! dis-moi que tu es heureux, Laurent.

— A peu près, répondit Laurent en s'asseyant sur le divan à côté de son ami ; je suis parti, comme tu le sais, avec la commission scientifique, il y a six ans de celà ; je rentre en France avec un bout de ruban à ma boutonnière, l'assurance d'une très bonne place dans l'avenir, et un congé de six mois. Je viens d'en passer trois à te chercher à Naples, en Sicile, jusqu'à Malthe même, je t'aurais cherché jusqu'au bout du monde ; et sais-tu que c'est par hasard, ce matin seulement, que j'ai su que tu étais à Florence.

— Comment celà ?

— Oui, le hasard m'a conduit dans l'ate-

lier d'un peintre, j'admirais un très joli portrait de femme, quand il me dit :

« — C'est un tour de force que je fais-là, Monsieur, et il paraît qu'il a réussi, ce portrait est très ressemblant, et je n'ai cependant, pour en venir à bout et me servir de modèle, qu'une petite miniature à moitié effacée, et les indications de M. Edmond de Ferrières. »

— Tu devines le reste; je donne à peine à l'artiste le temps d'indiquer ton adresse et me voici :

— Cher Laurent, dit Edmond en pressant la main de son ami, tu m'aimes donc toujours.

— Est-ce qu'il est possible qu'il en soit autrement ; est-ce que nous pouvons jamais oublier que nous étions amis presque en ouvrant les yeux. A cinq ans, nous avons commencé à apprendre à lire avec cette bonne petite ma-

dame Gervois, qui nous donnait autant de bombons que nous retenions de lettres. Elle avait par parenthèse un mari... Mais revenons à nous. Est-ce que nous n'avons pas été ensemble au même collège? Est-ce que nous n'avons pas fait ensemble nos premières folies? est-ce qu'une amitié comme la nôtre peut jamais se lasser et cesser ! Va, de loin comme de près, je comptais sur elle, plus que je ne comptais sur ma vie. Mais parlons à présent de toi cher ami; je t'ai raconté en gros ce qui me concerne, les détails viendront peu à peu. Avant tout, laisse-moi ouvrir un côté de cette persienne, que je puisse bien te regarder.

Un rayon de soleil tomba d'aplomb sur la tête d'Edmond, Laurent fit deux pas en arrière.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, mon Dieu ! comme tu es changé, que t'est-il donc arrivé.

— Quoi! est-ce que Robert ne t'a pas appris...

— Je ne lui en ai pas laissé le temps. Mais crois-tu qu'en arrivant à Paris, je n'ai pas couru de suite où je pouvais savoir de tes nouvelles.

— Alors tu n'ignores pas...

— J'ai su que tu voyageais en Italie, et je n'ai pas voulu venir t'y rejoindre, sans avoir salué la tombe de ton père; mais quelqu'irrémédiable que soit cette perte, Edmond, elle n'a pu te changer à ce point, il domine quelque chose de fatal, d'irrité dans ta physionomie, que n'inspire point une perte cruelle, mais qui doit nous trouver résignés; car nous devons nous attendre à voir nos parents s'en aller les premiers.

— Mon cher Laurent, dit M. de Ferrières en soupirant, jamais je n'oublierai la perte que j'ai faite, mais il est vrai qu'une autre douleur est venue se joindre à celle qu'elle m'a causé. Ne me demande rien dans ce moment, il m'en

coûterait trop de parler de moi. Tu ne quittes pas Florence de longtemps, j'espère.

— Certainement; je ne me séparerai de toi que le plus tard possible : J'espère même que tu viendras avec moi en France. Est-ce que tu aimes beaucoup l'Italie, toi, Edmond?

— Moi, je n'aime plus aucun pays; mais je reste ici parce que j'y suis.

— Allons, allons, s'écria Laurent, je ne permettrai pas que tu t'abandonnes ainsi à cet état d'inertie et d'abattement. Dès aujourd'hui, tu vas me servir de cicérone.

Cette occupation forcée et la présence de son ami, produisirent une impression assez heureuse sur Edmond de Ferrières; il devint plus confiant; la glace de son âme se fondit devant la chaleureuse amitié de Laurent; et un soir qu'ils se promenaient sous les offices pendant que la lune éclairait ces deux larges et magnifiques galeries, Edmond consentit à

raconter à son ami tout ce qu'il avait souffert pendant leur longue séparation.

— Tu conçois, mon cher Laurent, que je ne dois rien avoir à t'apprendre sur ma première jeunesse, puisque nous l'avons presque passée ensemble. Mon père ne me demandait aucun compte de mes actions, et j'étais si persuadé que je le désespérerais si je faisais une faute grave, que je pus toujours lui avouer celles dont je me rendais coupable; il se montrait constamment indulgent pour elles. Puis, quand l'effervescence du plaisir et de la folie était passée, il en raisonnait avec moi, il me faisait convenir que je n'étais réellement pas heureux quand je m'abandonnais à un genre de distraction, qui convenait si peu à mon caractère.

— Crois-moi, Edmond, me disait-il, la morale n'est point une invention née de l'humeur grondeuse des vieillards, mais bien une inspi-

ration de l'âme, qui nous révèle que hors de sa route il n'est point de satisfaction véritable. Tu es fils unique ; que tu diminues tes revenus de quelques mille francs, ce serait certes de peu d'importance dans ce moment; mais tu te marieras un jour, et quand il te viendra de la famille, sois certain que tu regretteras les sommes que tu auras follement dépensées. Crois-moi, amuse-toi ; mais sans désordre; ne fais pas d'effort pour devenir un viveur, dans le fond tu n'en as pas le goût, Dieu merci, et tu regretterais amèrement de t'être laissé entraîner.

Les avis de mon père pénétrèrent doucement dans mon âme. Il n'y avait pas longtemps que tu avais quitté Paris, que je commençais à m'ennuyer de m'amuser toute la journée. Peu à peu, j'employai mes matinées à suivre des cours ; je sortais tard afin de trouver le temps de lire. Je me remis à la peinture pour laquelle tu te rappelles que j'avais beaucoup de goût;

et sans que mon père me le demandât, je venais souvent dîner avec lui. Il m'espérait toujours, mais ne me le disait jamais; seulement, le vieux Robert, son valet de chambre, que tu viens de retrouver près de moi, se tenait patiemment à la fenêtre à l'heure du dîner; et, quand il m'apercevait, il ouvrait le cabinet de mon père, et disait avec expansion : « Monsieur Edmond. »

Oh! alors, je trouvais toujours un doux sourire sur les lèvres de mon père; il ne venait pas au-devant de moi, dans la crainte de me gêner en me montrant trop d'empressement, la maison prenait un air de fête ; Robert marchait plus légèrement, et, avec un air victorieux, il semblait dire aux autres : — Je vous avais bien dit, moi, que mon jeune maître viendrait.

A ma majorité, mon père m'avait offert de me rendre compte du bien de ma mère. Je l'avais refusé, je ne voulus pas même savoir à

combien se montait cet héritage. Mon père me faisait une pension de douze mille francs; et souvent il me demandait si je n'avais pas besoin d'argent; mais mon revenu me suffisait parfaitement.

Un jour j'arrivai de bonne heure, Robert n'était point encore près de la fenêtre. En traversant l'antichambre, je vis, entr'ouverte, une porte que je n'avais jamais remarquée; machinalement je la poussai. Je me trouvai dans un appartement si coquettement meublé et décoré, qu'il était impossible de voir quelque chose de plus frais, de plus élégant. Plusieurs tableaux, que jadis j'avais remarqués dans le cabinet de mon père, et dont j'avais fait l'éloge, y étaient placés; je croyais, depuis longtemps, qu'il les avait échangés ou vendus. Robert rangeait, époussetait, et ne me voyait pas. Tout-à-coup il se retourne, m'aperçoit, et demeure comme frappé de la foudre.

— Ah ! monsieur Edmond, s'écrie-t-il enfin, ne dites pas que vous êtes entré ici, que vous connaissez cet appartement.

— Je ne dirai rien, Robert, mais expliquez moi...

— Voilà la chose, Monsieur ; quand vous fûtes si dangereusement malade, il y a deux ans, Monsieur espéra que vous viendriez demeurer avec lui. Cet appartement, qui pouvait se joindre au sien, était à louer ; il le prit, et le fit arranger comme vous voyez ; mais vous ne témoignâtes point le désir de venir. Monsieur, à ce sujet, vous interrogea d'une manière détournée, vous ne parûtes point le comprendre, il n'insista pas, et fit fermer cet appartement, en me recommandant de n'en jamais laisser la porte ouverte. Il m'a dit bien des fois, je ne veux pas qu'Edmond se gêne jamais pour moi.

J'étais tellement ému, que je ne voulus pas entrer chez mon père sur le moment, et

je fus faire un tour. Deux pensées combattaient dans mon esprit : je savais que je rendrais mon père très heureux en venant demeurer avec lui, mais je savais aussi qu'il faudrait que je renonçasse à bien des habitudes qui, par moments, me rendaient fort agréable d'avoir mon chez moi ; mais la joie de mon père, cette joie divine qui me faisait tant de bien, pourrais-je trop y sacrifier !...

En rêvant et marchant toujours, j'aperçus, sur les boulevards, une grande quantité de fleurs. Je demandai quelle était la fête du jour ; c'était la Saint-Joseph, la fête de mon père, que je ne lui avais pas souhaitée depuis bien des années.

Je résolus de lui faire une surprise, je courus chez moi, et j'ordonnai de transporter à l'instant ma garde-robe, et tout ce qui m'était nécessaire dans le moment, chez mon père ; de remettre le tout à Robert. Le brave garçon me

comprit, car durant le dîner, il eut peine à contenir l'expression de sa joie.

Mon père avait ce jour-là deux vieux amis à sa table. Après dîner je proposai à mon père de faire une partie de wisth. Il assura que j'étais beaucoup plus fort que lui ; je ne l'avais jamais vu si bien disposé, ni si gai. A onze heures ses convives le quittèrent ; mon père voulait que j'acceptasse une place dans la voiture de l'un d'eux, parce qu'il pleuvait, je refusai et restai à causer avec lui. Mais quand il vit arriver minuit, il insista pour que je m'en fusse en voiture.

Je vous obéis, dis-je en riant, et je vais me coucher. Mon père m'accompagna jusqu'à l'antichambre, il aperçut alors la porte de l'appartement ouverte et un feu brillant dans la cheminée; il lui prit un tressaillement de joie qui me fût au cœur, puis, se retournant, il dit à son valet de chambre :

—Mon pauvre Robert, tu n'as plus besoin de cacher ton bouquet, celui de mon fils vaut bien le tien.

J'appris ainsi que tous les ans, Robert donnait un bouquet à mon père, qui lui ordonnait de ne pas le mettre en évidence, de crainte que cette marque d'attention du vieux serviteur, ne me fit rougir de mon oubli. Si j'entre dans tous ces détails avec toi, mon cher Laurent, c'est que je sais combien tu aimais et respectais mon père, et que je sais aussi, que tu comprendras quelle douleur immense a dû m'étreindre, quand arriva l'heure de mon éternelle séparation d'avec lui. Je veux te la raconter en détails, car j'éprouve un triste et douloureux plaisir à revenir sur ce moment.

Je demeurais chez mon père depuis plus d'une année; ma tante de Meildorf, mariée en Allemagne, après avoir perdu son mari, était venue se fixer aux environs de Paris. Quoiqu'il

ne fallut que trois heures pour se rendre chez elle, j'avais refusé d'y aller sans mon père. Cependant il me grondait souvent de l'indifférence que je montrais pour ma tante, et, afin de ne plus encourir ce reproche, je me décidai à l'aller voir un matin, pour revenir le lendemain. Pourtant je me déterminai à faire ce voyage avec d'autant plus de répugnance, qu'au moment de partir, je trouvai la figure de mon père plus fatiguée que je ne l'avais vue depuis longtemps. Il m'assura néanmoins qu'il ne souffrait pas plus que de coutume. Tu dois te souvenir qu'il se plaignait souvent de douleur au cœur, mais c'était avec tant de sérénité, de patience et de douceur, qu'on ne pouvait se persuader que le mal fut bien sérieux. Ah ! c'est que personne, pas même moi, ne connaissait la bonté de son cœur et la fermeté de son caractère !

Je fis connaissance, chez ma tante, avec des cousins et des cousines dont je ne te parlerais

assurément pas, si le caractère bruyant et enfant de l'un d'eux, n'avait pas été cause d'une circonstance que je regretterai toute ma vie. Mes cousins et mes cousines étaient tous d'une santé robuste, ils me trouvaient trop raisonnable, parce qu'ils ne se plaisaient que dans des plaisirs bruyants, et quand, le second jour, j'annonçai que je voulais partir, on se récria en m'annonçant qu'il devait venir du monde dîner et que l'on danserait après. Il me fallut céder pour dîner, mais quand on sortit de table, je déclarai que je voulais m'en aller. Ferdinand, le plus jeune de mes cousins, courut fermer à clé la porte de l'écurie où était mon cheval, me cacha mon chapeau, et ne laissait entrer ni sortir personne de la maison, que quand il m'avait sous les yeux. Je n'osai me fâcher, ma tante riait comme une folle ; j'eus la complaisance de danser deux ou trois quadrilles et d'en jouer sur le piano. Mais à mesure que la soirée s'avançait, un poids cruel s'établissait sur

mon cœur, une sombre tristesse s'emparait de moi, j'étouffais et je ne pus plus y tenir.

Je descendis au jardin pour essayer si l'air ne me ferait pas quelque bien. Je trouvai le ciel noir et sans étoiles; le vent s'était élevé et mugissait dans les arbres, les sons du piano qui arrivaient jusqu'à moi, m'étaient odieux, je m'en éloignai. J'atteignis une petite grille qui donnnait du jardin dans la cour de la ferme, et j'entrai dans cette cour; un charretier attelait ses chevaux pour aller porter des légumes à Paris. La porte qui donnait sur le chemin était ouverte, je ne balançai pas à m'engager sur la grande route. Quand j'eus fait quelques pas, je me sentis moins oppressé, mais aussi triste; cependant le ciel s'était éclairci et je me calmai un peu.

Je n'avais pas fait une demi lieue, que le bruit d'une voiture, roulant avec rapidité, se fit entendre; cette voiture venait de Paris et

c'était un cabriolet. Dire pourquoi je restai immobile pour le voir passer, je ne saurais l'expliquer. Une exclamation sortit de cette voiture.

— Oh! quel bonheur, M. Edmond de Ferrières, c'est vous! j'allais vous chercher.

—Me chercher, Antoine, vous m'effrayez?

—Hélas! Monsieur, votre père est bien mal, mais je n'ai pas perdu de temps, aussi voyez, le cheval est en nage.

Je ne prononçai pas un seul mot, Antoine descendit, je montai à sa place, et je mis une piéce d'or dans la main du cocher.

— Je ne puis aller plus vite, Monsieur, me dit-il tristement; et il voulut me la rendre.

A la barrière du Trône, le cheval s'abattit et le brancard se cassa. Je me mis à courir comme un fou. En me voyant sans chapeau à la bar-

rière et dans un état de trouble extraordinaire, on voulut m'arrêter; je jetai ma carte en m'écriant :

— Mon père se meurt, laissez-moi passer.

Je ne trouvai pas de voitures; je courus jusqu'à la maison. Quelqu'un en sortait. La femme d'Antoine, qui venait pour refermer la porte, rentra chez elle, quand elle me vit, et se cacha la tête sur la table. Je ne voulais pas comprendre encore toute l'étendue de mon malheur, et je montai sans lui parler.

Robert se tenait à genoux près du chevet de mon père. Il tourna la tête, en m'apercevant, et poussa un gémissement. J'écartai le rideau ; mon père était étendu comme s'il dormait, mais il était mort.

Mon père était mort d'un anévrisme, et je ne l'avais pas embrassé; il m'avait appelé, désiré, et je n'étais pas venu! Ah! Laurent, je fus bien malheureux! je ne pouvais me pardonner d'avoir consenti à partir, et je n'ai jamais pu me décider à revoir mon cousin Ferdinand. Sans sa sotte et interminable plaisanterie, j'aurais reçu la bénédiction de mon père, peut-être aurais-je arrêté son âme par mes prières et ma douleur; hélas, mon père n'était mort qu'une demi-heure avant mon arrivée.

Mais je ne veux pas m'appesantir davantage sur les souffrances que j'éprouvai dans ce moment ; j'ajouterai seulement que je fus très malade. J'avais depuis longtemps ressenti les symptômes d'une maladie de foie : elle se déclara d'une manière assez sérieuse pour que les médecins me conseillassent d'aller passer l'hiver en Italie, ou tout au moins à Nice.

J'ai toujours regardé les conseils que les médecins donnent, dans une semblable occasion, comme un passeport pour l'autre monde. J'acceptai ceux qu'on me donnait avec beaucoup de résignation, et, avant de partir, je résolus de mettre ordre à mes affaires. Mon père n'avait pas laissé de testament, seulement une lettre m'était adressée, monument de tendresse, de bonté et de raison. Il laissait une pension à la plupart de ses gens, et surtout à Robert, qu'il m'engageait à garder avec moi tant qu'il voudrait servir.

Mon père m'invitait à ne point quitter l'ap-

partement que nous occupions ensemble, en ajoutant qu'il ne faisait aucun cas de la douleur qui craignait le souvenir. Il m'engageait à me marier, et à ne faire, dans l'accomplissement de cet acte important, aucune concession à la naissance ni à la fortune.

« — Quand tu seras en état de t'occuper d'af-
« faires, ajoutait-il, tu verras que tu possèdes
« une fortune bien claire, montant à trente
« mille livres de rente ; uses généreusement
« et prudemment, d'une quarantaine de mille
« francs d'économies que je te laisse, outre tes
« revenus.

« L'homme qu'une telle position ne satis-
« ferait pas, serait à mes yeux un sot ou
« un fou, et tu n'es ni l'un ni l'autre; mais,
« je te le répète, ne te marie pas trop tard.
« Crois-moi, le repos ne se trouve que dans
« les affections de famille, que dans ce qui
« doit durer. Certes, je ne prétends pas qu'on

« goûte en ménage un bonheur sans mélange,
« mais il est bien certain qu'avec de la raison,
« les moments de félicité y sont plus fréquents
« que ceux des contrariétés. Si Dieu t'accorde
« une femme, comme celle qu'il m'a reprise si
« tôt, un fils, tel que tu l'as été pour moi, il
« faudra, quoiqu'il t'arrive, Edmond, remer-
« cier la Providence et ne jamais murmurer
« contre elle. »

Le reste de la lettre de mon père contenait des expressions de tendresse, et le post-scriptum renfermait le secret de ma destinée. Car ma destinée est manquée maintenant, et je pouvais être heureux.

— Explique-toi ! s'écria Laurent, je ne puis comprendre ce que tu me dis, la destinée d'un homme est dans sa volonté.

— Et dans celle de Dieu, reprit Edmond

gravement ; mais laisse-moi continuer. Mon père ajoutait :

« Je pense que tu n'as point oublié madame « Gervois, pour qui ta mère avait un vérita- « ble attachement, et qu'elle méritait ; c'était « une excellente femme. Si tu peux savoir ce « qu'est devenue madame Gervois et sa fille, « dont tu es le parrain, je n'ai pas besoin de « te recommander d'être bon pour elles, mais « ce que je te rappelle, c'est qu'un parrain « est un second père, et que M. Gervois est un « fou. »

— Eh bien ! cette bonne petite madame Gervois, l'as-tu retrouvée ? interrompit Laurent ; moi aussi je me souviens bien d'elle ainsi que de sa jolie petite fille. Tu avais, je crois, une douzaine d'années quand elle vint au monde et que tu lui servis de parrain, et ton excellente mère de marraine. Je me rappelle cette enfant quand elle avait trois ou quatre ans, il

était vraiment impossible d'être plus aimable et plus gracieuse. Je vois encore ses beaux cheveux châtains tout bouclés ; ses grands yeux d'un bleu foncé, bordés de longs cils noirs ; sa bouche si mélancolique ; tout son petit être si délicat que, si tu t'en souviens, Edmond, nous la posions sur une table, et nous nous mettions à genoux devant elle comme si c'était *il divino bambino*. Puis nous partîmes pour le collége, que devinrent alors la mère et la fille, dis-le moi ?

— Madame Gervois, reprit Edmond ; avait épousé fort jeune, un homme rempli d'activité et d'intelligence, mais affligé d'une de ces imaginations dévorantes, qui embrassent tout et n'étreignent rien. Antoine Gervois fit la fortune de beaucoup de capitalistes, sans jamais faire la sienne. Un mois ne se passait pas, qu'il ne trouvât, dans son cerveau, quelques découvertes qui lui faisaient à l'instant même aban-

donner l'affaire la plus infaillible, la position la plus sûre. Il ne parlait jamais que par millions. Quand il avait de l'argent, il devait se montrer d'une générosité royale ; mais il était presque dans la misère quand il vint occuper un petit logement dans la maison de mon père.

M. Gervois partit pour je ne sais quel pays, et, durant plusieurs années, il ne donna point de ses nouvelles. Il avait laissé sa femme enceinte et sans ressources ; elle ne perdit point courage et travailla. Ma mère lui donna et lui procura de l'ouvrage, et, en la connaissant mieux, elle l'apprécia ce qu'elle valait. Madame Gervois devint non-seulement l'objet de la bienfaisance de ma mère, mais de son amitié. Elle avait reçu une éducation simple mais soignée ; ses parents étaient pauvres, mais bien nés ; c'était en un mot une personne si distinguée et d'une douceur si attrayante, que tous ceux qui la connaissaient l'aimaient et l'estimaient.

M. Gervois reparut tout-à-coup, sans avoir prévenu sa femme. J'étais alors au collége; je ne sais pas si elle avait conservé pour lui l'amour qu'elle avait ressenti au moment de son mariage, mais elle le reçut comme une honnête femme, sûre d'elle-même, reçoit son mari et le père de son enfant.

Gervois revenait avec une assez forte somme, que mon père l'engagea à placer. Mais il avait bien d'autres projets vraiment; il accourait chercher sa femme et son enfant pour aller s'établir en Angleterre et se mettre à la tête d'une affaire, qui, disait-il, avec assurance, devait lui rapporter des millions. Mon père lui conseilla de laisser près de nous sa femme et son enfant, jusqu'à ce qu'il fut certain de sa position; mais Gervois repoussa tous les conseils et partit avec sa famille.

Madame Gervois écrivit pendant longtemps à ma mère; elle ne se plaignait jamais, partout

ses lettres étaient bien tristes. Ma mère disait souvent : « Pauvre petite femme ! c'est un ange qui manque dans ma maison ; encore si elle était heureuse. Dans tous les cas elle trouvera toujours, elle et sa fille, un asile près de moi. »

Hélas ! ma mère mourut et nous n'entendîmes plus parler de madame Gervois. Mon père avait si bien jugé le mari, qu'il me recommanda ma filleule, dans sa lettre si touchante, la dernière qu'il.....

Pour lui obéir, autant que par intérêt, je fis faire de minutieuses recherches à Londres, à Paris; personne ne put me donner le moindre renseignement sur madame Gervois.

Vers la fin de septembre, je partis pour l'Italie.

Quand j'arrivai à Naples, j'étais tellement souffrant et abattu, que le mouvement et l'animation de cette ville, son air de fête presque continuel, me déplurent extrêmement.

On m'avait retenu un logement sur la rivière de Chiaja, le plus gai quartier de la ville : au bout de quelques jours, je crus que je deviendrais fou. Je jouissais, il est vrai, de la vue de la mer, mais il fallait, avant que mes yeux pussent

se reposer sur ces flots si bleus, qu'ils s'arrêtassent, sous mes fenêtres, sur des groupes de mendiants se livrant à la plus honteuse paresse. J'y voyais des femmes débraillées et demie nues, criant à mes oreilles la langue harmonieuse du Tasse tellement défigurée, que c'était à douter si elles parlaient italien. Puis au milieu d'enfants sales, roulés dans la poussière, à certaines heures du jour paraissaient deux rangées de voitures chargées de femmes parées, à l'œil ardent et quêteur, mendiant l'amour, comme le lazzarone l'aumône. Ces femmes m'inspiraient une profonde répulsion; les Françaises dont la coquetterie est passée en proverbe, déploient au moins de la réserve dans leurs agaceries et dans leur regards, elles s'attaquent surtout à l'esprit. En Italie, les femmes ne s'adressent qu'aux sens; les Françaises cherchent à arriver par le cœur à l'imagination, mais les Italiennes vous forcent à rougir de les trouver si faciles.

Je résolus de chercher une habitation dans les environs de Naples; j'en trouvai une à la colline du *Vomero*.

— Tu n'eus pas mauvais goût, interrompit Laurent, quelle magnifique vue on y découvre. En face de soi Caprée, Ischia, Nisida et toute la baie de Pouzzoles, le Cap Misène : à gauche, Castellamare, Sorrente et le Vésuve qui me fit la galanterie de s'enflammer deux fois pendant mon séjour à Naples ; mais revenons à toi, tu t'établis donc au Vomero.

— Oui, je découvris dans un vaste enclos plusieurs *casins*. Je choisis le plus modeste, il était caché au milieu d'orangers, de citronniers et d'arbousiers couverts de leurs fruits rouge. C'était une délicieuse retraite, la seule où je parvins à retrouver du sommeil et un peu de tranquillité. Je me levais de bonne heure, je n'allais point dans le monde, je jouissais avec délices de ces magnifiques soirées

qu'on ne trouve qu'à Naples, soirées calmes, silencieuses, pendant lesquelles l'azur du ciel est si profondément bleu, que la mer ne semble faire qu'un avec le firmament; la mer sur laquelle les phosphorescentes émanations des vagues semblent des étoiles tombées de la voûte céleste. Oh! que ces nuits étaient ravissantes, Laurent! Oh! que je te regrettais, que souvent dans leur contemplation je pensais à toi, à toi qui ne m'avais pas écrit depuis si longtemps et dont j'étais inquiet.

Le souvenir de mon père, était toujours aussi vif, mais je ne demandais pas à Dieu de me rendre ce cher auteur de mes jours; je n'étais pas assez égoïste pour désirer le ravir au bonheur qu'il devait goûter près de son Créateur.

Robert, comme tu le vois, ne m'a point quitté, il me soigne comme son enfant. Je n'ai qu'un reproche à lui adresser, c'est de m'empêcher de vivre pour m'empêcher de mourir.

— Monsieur! me dit-il un jour, voilà votre promenade dans l'enclos un peu restreinte, heureusement vous pouvez en sortir maintenant.

— Pourquoi restreinte, Robert? lui demandai-je.

— C'est qu'on vient de louer le grand casin et qu'on pose, dans ce moment, une barrière pour former autour un petit bosquet particulier.

Robert qui ne peut apprendre un mot d'italien et qui aime causer, fut enchanté que je l'y engageasse. Aussi, m'apprit-il que ce casin était loué à une famille anglo-américaine, qui avait l'air très distingué, et que cette famille pourrait devenir une société fort agréable pour moi, durant l'hiver où nous allions entrer.

— Cela m'ouvrirait aussi l'antichambre de sir Harlington, ajouta-t-il, et m'empêcherait

de trouver les soirées si longues, à moins pourtant que Monsieur ne songe à retourner bientôt à ce cher Paris.

— Non, Robert, pas encore, mais vous savez que quand vous voudrez rentrer en France vous en êtes le maître.

Il ne me répondit rien et marcha vers la porte la tête basse, je le rappelai, il revint; deux grosses larmes coulaient sur ses jours.

—Vous savez bien, lui dis-je en lui tendant la main, vous savez bien Robert, que vous ne me quitterez pas plus que vous n'avez quitté mon père. Je vous promets de chercher à me distraire, mais il faut avant tout attendre que nos voisins soient établis.

— Certainement, Monsieur, puis avant de se lier avec ces gens-là, il faudra bien savoir qui ils sont, répondit Robert tout consolé.

Je causai encore assez longtemps avec lui; je mangeai un peu davantage à dîner et Robert me parut si content, si heureux, qu'il ouvrit mes malles et se mit à ranger mes habits, comme si je devais aller dans le monde le soir même. Le lendemain, le temps était assez mauvais, la mer se montrait méchante, et la nature avait un aspect que je ne lui avais pas encore remarqué à Naples. Je me rendis sur la terrasse et je me disposais à demander à Robert ma longue vue, quand je vis arriver une personne sur cette terrasse que j'allais quitter. Mon teint pâle, mes cheveux presque blonds, peut-être l'abattement sérieux de ma physionomie lui fit-il présumer que j'étais un de ses compatriotes, car il me salua d'un *Good morning sir*. Je répondis en assez bon anglais; mais sans doute il reconnut à l'accent que nous n'étions pas compatriotes; il sourit et me parla en français.

Nous nous retrouvâmes plusieurs fois dans

la même journée sur la terrasse. L'orage augmentait, et le soir il devint si violent, qu'il était à la fois magnifique et effrayant. Un domestique accourut demander à Robert, où il trouverait la pharmacie la plus proche. Quoique je ne m'en serve jamais, Robert traîne toujours après nous une boîte remplie d'élixirs, de sels, d'éther, etc., etc. Il prétend qu'il est beaucoup plus tranquille sur ma santé avec cet attirail, et certainement il préférerait laisser perdre ses effets, et les miens même, plutôt que sa boîte de pharmacie.

Il l'ouvrit à son camarade, il fit plus, il porta les remèdes au grand *casin*, et quand il revint au bout de plus de deux heures, il m'apprit qu'il avait fait prendre à miss Harlington, des gouttes qui lui avaient fait grand bien.

— C'est une fort belle personne, ajouta Robert ; mais cela ne me suffisait pas, et comme je savais que Monsieur n'avait pas besoin de

moi dans le moment, j'ai accepté de prendre le thé à l'office. Le domestique est nombreux : il y a deux valets de chambre, deux valets de pied, deux palefreniers, un cocher et deux femmes de chambre, indépendamment d'un cuisinier et d'un aide. Tout cela est anglais et fort poli.

Le thé était servi comme pour les maîtres ; tout en causant, j'ai appris ce que je voulais apprendre.

— Comment, Robert?

— C'est qu'il ne me paraissait pas convenable que Monsieur se liât, sans savoir avec qui, et comme sir Harlington doit venir demain faire une visite à Monsieur, j'ai voulu avoir quelques détails.

— Eh bien ! Robert, qu'avez-vous appris?

— Que sir Harlington s'est retiré des affaires avec une fortune considérable ; qu'il vient pas-

ser un ou deux ans en Italie, pour distraire, dit-on, sa fille d'une inclination qu'elle a formée en Angleterre. Miss Anna est belle comme un ange.

— Elle est fille unique? demandai-je pour encourager le bavardage de Robert, tant il semblait heureux de causer.

— Oui, monsieur. Car ayant aperçu de loin une jeune personne, petite, mince, délicate, j'ai demandé si c'était une autre fille de sir Harlington. On m'a répondu que la jeune personne que je venais d'apercevoir, était placée près de miss Anna pour lui tenir compagnie.

Robert me fit encore un long détail du grand train de maison de sir Harlington. Je m'aperçus qu'il se trouvait très heureux de ce voisinage, qu'il était tout disposé à espérer

qu'il pouvait avoir des suites sérieuses pour moi.

Le lendemain, sir Harlington vint en effet me rendre visite. Nous causâmes longtemps. Sir Harlington était un homme d'une politesse douce et affectueuse, d'un esprit distingué, mais en qui il était facile de reconnaître l'égoïsme d'une personne qui avait été constamment heureuse, et à qui tout avait continuellement réussi. Je n'eus pas de peine à deviner qu'il était l'esclave des volontés de sa femme et de sa fille, non pas je crois par excès de tendresse, mais parce qu'il aimait avant tout la paix de son intérieur.

Le lendemain même, je profitai de la permission qu'il m'avait accordée, et je fus prier sir Harlington de me présenter à ces dames. La mère était encore fort bien ; miss Anna me parut une éblouissante beauté anglaise.

Je pris bientôt l'habitude de me rendre tous les soirs au casin Harlington ; peu à peu le cercle, d'abord très rétréci, s'augmenta.

Miss Anna était, tantôt mélancolique et négligée, tantôt brillante et parée. Un jour, Robert me dit en confidence, que ses gens l'accusaient d'être un peu *diverse*. Je trouvai que l'expression lui convenait parfaitement, mais elle était si belle, que j'avoue que je lui pardonnais ses inégalités, sous quelque forme qu'elles se présentassent.

Un soir j'arrivai, miss Anna était à sa toilette, elle entra dans le salon un instant après et me parut abattue; elle m'apprit, d'un ton fort plaintif, qu'elle allait au bal. Je lui annonçai que j'avais une invitation pour la même fête, mais que je comptais m'en dispenser.

— Je voudrais bien en faire autant, me ré-

pondit-elle d'un air mélancolique. D'autant plus que j'ai une amie malade.

— Une amie malade!

— Oui, reprit-elle, une jeune personne que sa mère nous a confiée et qui est d'une santé fort délicate. Depuis quinze jours elle me semble plus mal, et il faut que j'aille au bal; que je danse, que je paraisse gaie.

Jamais miss Anna ne m'avait semblé si attrayante; des larmes roulaient dans ses beaux yeux bleus. Elle m'assura qu'elle resterait à peine une heure au bal, tant elle était inquiète. Je lui donnai le bras pour monter en voiture, je revins chez moi, très préoccupé et très fâché de n'être pas allé à cette fête, et je ne m'endormis qu'après avoir entendu le roulement de la voiture qui ramenait miss Anna. Il était plus de cinq heures du matin.

Le lendemain, je dis un peu railleusement,

à miss Anna, qu'elle m'avait assuré la veille qu'elle rentrerait de bonne heure, et que, cependant, il était presque jour quand j'avais entendu sa voiture.

— Toutes les jeunes filles, et surtout Anna, sont ainsi faites, dit tranquillement sir Harlington. C'est au moment où elles se prétendent inconsolables qu'elles sont consolées. Anna était fort abattue, il est vrai, quand elle est partie pour le bal, eh bien ! elle n'a pas quitté la place, et il a presque fallu la descendre de voiture, tant elle était fatiguée et endormie.

Miss Anna se mordit les lèvres, sortit et ne reparut pas de la soirée.

— Je puis te l'assurer, Laurent, j'étais ébloui de la beauté de miss Anna, mais je n'en étais pas amoureux. Cependant, peut-être pouvait-elle le penser. Je la quittais le moins possible; j'avais de la répugnance pour le monde, et,

pour la voir, depuis quelques jours, j'allais dans toutes les réunions, dans toutes les maisons où j'étais certain de la rencontrer. Je n'avais jamais aimé la danse ; eh bien ! je dansais quand ce pouvait être avec miss Anna. Le matin, nous faisions ensemble de longues promenades à cheval ; nous parcourions les environs de Naples, si poétiquement pittoresques. Quelquefois, sir Harlington nous accompagnait en calèche ; mais comme ces promenades ne l'amusaient pas toujours, il nous laissait aller seuls, escortés de deux domestiques, et nous n'en étions nullement contrariés.

Pendant ces longues et fréquentes courses, miss Anna déployait, pour moi seul, une coquetterie fort séduisante. Tantôt gaie, tantôt mélancolique et rêveuse, elle cherchait continuellement à me donner bonne opinion de son cœur et de son esprit. Elle me racontait plusieurs particularités de sa première enfance, où

elle jouait toujours un rôle intéressant. Mais, souvent aussi, emportée par la conversation, sa vanité perçait à chaque parole ; on voyait qu'elle était avide d'hommages, n'importe de qui elle put les attendre. Elle faisait pour me plaire des frais qui auraient dû me toucher ; elle n'y réussissait pas entièrement ; je la trouvais belle, voilà tout. Enfin, il lui manquait quelque chose que je fus longtemps à m'expliquer et à reconnaître, et qui ne se révéla à moi que le jour que je vis, près de miss Anna, une autre femme qui lui était assurément bien inférieure sous beaucoup de rapports, mais à qui Dieu avait donné avec profusion, ce je ne sais quoi que je ne pouvais définir, et qui manquait à miss Anna.

Plusieurs fois, depuis la soirée du bal où elle s'était montrée si triste de ce que son amie était malade, je lui avais demandé des nouvelles de cette amie ; elle m'avait répondu brièvement qu'elle allait mieux. Elle ne m'en

parlait jamais d'elle-même. Cette amie ne paraissait point, personne de la famille ne prononçait son nom. Et comme je passais en quelque sorte ma vie avec miss Anna, je me demandais parfois, quel temps elle consacrait à cette amitié si vive, et dont elle m'avait parlé une fois avec tant d'expansion.

Quand miss Anna n'était pas sur ses gardes, elle paraissait très violente, et je remarquais qu'elle passait de l'impatience au sourire avec une promptitude presque incroyable. Un matin, j'arrivai de meilleur heure que de coutume au Casino; j'avais à rendre compte à miss Anna d'une commission dont elle m'avait chargé. Ne trouvant personne pour m'annoncer, je me mis à me promener dans un petit parterre qui fleurissait sous ses fenêtres. La croisée de son cabinet de toilette était ouverte; j'entendis parler miss Anna. Je ne pouvais savoir à qui elle s'adressait, mais c'était avec emportement et

amertume. Sa voix, ordinairement flatteuse et mesurée, s'élevait à un diapason désagréable. Tout-à-coup, je l'entendis frapper du pied et s'écrier :

— Certainement, mon père ne le permettra pas, et je vous le ferai défendre par le médecin.

— Je ferai ce que vous voudrez, Miss, répondit une voix douce et plaintive; mais je connais mon tempérament, et je suis persuadée que l'air et l'exercice me feraient plus de bien que tous les remèdes.

— Faites comme vous voudrez, reprit miss Anna ; vous êtes si obstinée.

Je fis maladroitement crier le sable sous mes pieds; Miss Anna m'aperçut sans doute, car elle fit fermer la fenêtre, et cinq minutes après elle m'apparut, belle et douce comme un ange.

Un mois environ se passa, durant lequel je quittai très peu la société des Harlington ; Robert était presqu'aussi souvent dans l'antichambre que moi dans le salon, et comme il était fort adroit pour le service d'office, les jours qu'il y avait bal, il se rendait de bonne heure au Casino.

Un des soirs de réception, je l'envoyai de bonne heure. L'air était vif et froid ; j'avais fait allumer du feu dans un petit salon du rez-de-chaussée. Je me trouvais abattu, soit par l'engourdissement causé par le feu, soit par un commencement de fièvre, car je m'étais senti alternativement froid et chaud toute la journée. Je n'étais éclairé que par la reverbération du foyer, Robert avait oublié de fermer les volets et les rideaux du salon. Il y avait, devant une des fenêtres, un superbe pin qui s'élevait et s'étendait de manière à former comme un petit bosquet. Je sortis tout à coup de ma som-

nolence ; je tournai la tête vers la fenêtre, et je distinguai parfaitement une forme blanche, appuyée contre le pin. Comme je ne croyais nullement aux revenants, je ne m'imaginai pas que ce put être quelqu'apparition de l'autre monde. Je regardai avec plus d'attention ; c'était une femme habillée de blanc. Cette femme se détachait parfaitement sur le tronc obscur de l'arbre, elle restait immobile et me regardait toujours.

Accuse-moi de stupidité, Laurent, mais pendant plus de cinq minutes je n'osai bouger ; il me semblait qu'il y avait une sorte de fatuité à paraître m'apercevoir de l'attention avec laquelle on me regardait. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne pensai pas le moins du monde que ce fut miss Anna. D'abord cette femme, car c'en était bien une, était infiniment plus petite, plus mince que la belle Anglaise. Elle ressemblait à une statue de la pudeur, ainsi à

demi cachée dans les arbres. Je la regardais de côté, elle restait immobile.

Malheureusement, un énorme tison roula sur le tapis. Je fus obligé de me baisser pour le relever; quand je repris ma première position, l'arbre était solitaire.

Mais ce pouvait être une vision créée par mon imagination fiévreuse, je ne devais y attacher aucune importance. Je quittai lentement ma place, je pris, lentement aussi, mes gants et mon chapeau, et me dirigeai vers l'habitation de la famille Harlington.

Au détour d'une allée qui m'apparut illuminée et brillante comme un château de fée, et au travers des draperies et des rideaux, on pouvait distinguer la foule qui se pressait dans les salons.

J'arriverai toujours assez tôt, pensai-je, et au lieu d'entrer, je pénétrai dans un petit bos-

quet d'arbres verts, tapissé de roses de Bengale. Il formait une espèce de labyrinthe; en y entrant, j'entendis comme le bruit léger d'une colombe qui s'envole, et j'aperçus une femme qui fuyait de l'autre côté du bosquet.

Je m'assis sur un banc de marbre; en y appuyant ma main, je rencontrai un petit volume. Curieux de savoir ce que pouvait lire cette jeune femme, car c'était une jeune femme qui venait de fuir, je l'aurais juré, à la légèreté de sa course, je m'approchai du portique éclairé. J'ouvris le livre, c'était un volume des Méditations de Lamartine; une petite branche de myrthe marquait un des passages les plus touchants et les plus religieux.

Je ne saurais trop m'expliquer pourquoi je ne reposai pas ce livre sur le banc, mais enfin, je l'emportai.

Sir Harlington vint avec empressement au-devant de moi, en s'écriant qu'il commençait

à craindre que je ne fusse malade. Madame Harlington parut piquée, je crois, de ce qu'en effet je n'étais pas dans mon lit; miss Anna me sembla très mal disposée, et me dit d'un ton fort amer qu'on avait déjà beaucoup dansé, qu'elle avait une foule d'engagements et ne pouvait plus disposer d'aucune contredanse.

Le voile était-il entièrement tombé de mes yeux, et la voyais-je réellement ce qu'elle était, mais je trouvai à sa voix une inflexion de sécheresse désagréable, et à son regard une hauteur presqu'impertinente. Cependant elle était très belle, jamais je ne l'avais vue si bien mise; elle était surtout coiffée d'une manière admirable. Je le dis à madame Harlington, plutôt pour dire quelque chose que parce que cela m'intéressait.

— C'est vrai, me répondit-elle, il est impossible d'avoir plus de goût que la jeune personne qui remplace momentanément la femme de

chambre de ma fille, vous savez, cette jeune personne que nous avons ramenée d'Angleterre.

— Je croyais, Madame, qu'elle n'était près de miss Anna, qu'à titre d'amie, de compagne.

— Sans doute, sans doute ; mais ma fille pense que c'est lui rendre service que de la mettre à même d'exercer son adresse, et que nous ne devons pas la produire dans le monde; d'ailleurs à quel titre? Son père est mort insolvable, et il ne reste à sa mère qu'une très petite rente viagère.

Madame Harlington parlait encore, quand quelqu'un vint la saluer; je m'éloignai en trouvant toute la famille insupportable. Pourquoi avais-je tant d'humeur : c'est que je ne doutais pas que la jeune fille qu'on traitait avec si peu d'égards, ne fut celle que j'avais aper-

çue dans le bosquet. Je me plaçai en face du quadrille où dansait miss Anna, et je me mis à l'examiner avec malveillance et humeur. Je découvris qu'elle avait un très vilain pied et une main trop forte ; je ne dansai pas avec elle, mais je ne dansai non plus avec personne. Je trouvai la soirée interminable, et rentrai chez moi, abattu, souffrant ; je ne pus reposer. Le lendemain matin, je fis présenter mes excuses à miss Harlington, de ce que je ne pouvais avoir le plaisir de l'accompagner dans sa promenade.

Une demi heure après, Robert me dit qu'elle était sortie à cheval avec son père.

Je respirai comme si un poids s'était soulevé de dessus ma poitrine, et, comme l'air était fort doux, je descendis dans le parc et fus tout droit à la terrasse ; une femme y était, les yeux fixés vers la mer ; elle se retourna au bruit de mes pas et s'écria :

— Mon parrain ! mon cher parrain !

Je l'aurais, je crois, reconnue sans l'exclamation qu'elle venait de laisser échapper. C'était

bien Angèle Gervois, Angèle qui avait trois ou quatre ans quand elle était partie avec sa mère, et dont je retrouvais cependant dans ma pensée les yeux et le sourire.

— Quoi ! m'écriai-je, quoi, Angèle, vous me saviez si près de vous et vous n'avez pas cherché à me voir ? Qu'ai-je fait ? Comment ai-je mérité cette indifférence ?

— Ce n'est pas ma faute, dit Angèle en jetant des regards autour d'elle ; ah ! c'est que vous ne savez pas comment... de quelle manière.,.

Elle balbutiait, on voyait que la pauvre petite n'osait dire toute sa pensée.

— Que craignez-vous, Angèle, lui dis-je, et à présent que je suis ici, ne savez-vous pas que j'ai le droit de vous protéger.

— J'ai peur que miss Anna ne rentre et ne m'en veuille d'avoir bravé sa défense.

— Sa défense ! êtes-vous donc l'esclave de miss Anna ? Angèle, apprenez-moi ce qui vous est arrivé et pourquoi vous êtes séparée de votre mère.

Les yeux d'Angèle se remplirent de larmes; mais, comme si ma présence l'eût un peu rassurée, elle ne regarda plus autour d'elle avec la même inquiétude. Elle consentit à s'asseoir, et, laissant sa main dans la mienne, elle m'apprit que son père, après avoir entrepris diverses affaires, qui toutes devaient lui donner d'immenses bénéfices, les avait abandonnées successivement, les unes pour les autres et la dernière pour une industrie à laquelle il était tout-à-fait étranger. Gervois s'y livra avec l'ardeur qu'il mettait à tout ce qui était nouveau ; il prit des engagements importants, échoua d'une manière éclatante et plus malheureusement que jamais, car il perdit, non-seulement ce qui lui restait et le crédit qu'il pouvait

avoir, mais plus encore, sa réputation d'habileté; malheureusement il avait contracté des dettes considérables.

—Mon pauvre père, continua Angèle d'une voix brisée, ne put supp .ter ce dernier coup, il tomba malade et mourut. Il nous laissa bien à plaindre, ma mère aussi délicate de santé que je le suis moi-même. Il lui restait une petite rente viagère, insuffisante pour toutes deux. Nous essayâmes de travailler, mais les forces nous manquaient souvent.

Ma mère me conduisit un matin au parc Saint-James, j'étais pâle et sans force; une très belle personne, c'était miss Anna Harlington, vint s'asseoir sur le banc où nous étions. Miss Anna est une personne très impressionnable, qui croit toujours aimer ce qui lui plaît et la distrait; elle ne serait peut-être pas méchante, si elle n'était dominée par un orgueil excessif et par un insatiable désir de dominer. Je crois

cependant, que, dans le premier moment, l'intérêt qu'elle me montra fut généreux et sincère. Elle demanda à ma mère son adresse et vint nous voir. Elle était à cette époque fortement énervée, par suite de la passion violente qu'elle avait inspirée à un jeune Américain, sans fortune, et qu'elle croyait aimer; mais elle ne l'aimait pas.

— Elle ne l'aimait pas, m'écriai-je !

— Non, reprit Angèle, car si elle l'avait aimé, elle ne l'eût point oublié.

— Revenons à vous, chère Angèle.

—Miss Anna amena sa mère chez la mienne ; elle y vint souvent seule, me fit mille caresses, me donna à faire des broderies, qu'elle me payait fort cher ; m'accablait de cadeaux que je refusais, autant que cela m'était possible. Elle se fâchait alors, me priait, me tourmentait ; je cédais, mais je me sentais souvent irritée de ce qu'elle me forçait d'être ainsi son obli-

gée. J'ai peut-être tort de vous raconter cela, mon parrain, mais, je vous l'avoue, je ne me sentais si fière, que parce que je ne pouvais aimer miss Anna ; pourquoi ? je l'ignore ; mais enfin, je ne l'aimais pas.

Il y avait un an que mon pauvre père était mort, et six mois que je connaissais miss Anna, quand elle arriva un jour, le visage riant et rempli de bienveillance, m'annonçant, disait-elle, une bonne nouvelle. Elle nous dit qu'elle partait pour l'Italie, et qu'elle m'emmènerait, si ma mère y consentait.

— Oh ! non, non, m'écriai-je, je ne veux pas quitter ma mère, et je m'attachai à elle, et je pleurai si fort, que miss Anna me dit d'un ton hautain :

— Je ne vous emmènerai pas de force, Angèle, soyez tranquille. Je croyais que vous seriez bien aise de faire avec moi un voyage en Italie, qui ne vous coûterait rien.

— Et ma mère, miss Anna ! et ma mère resterait seule.

— Votre mère désire rentrer en France, vous l'y rejoindriez dans un an ou deux, bien portante et bien fortifiée. Je suis certaine que madame Gervois, qui raisonne mieux que vous, sera d'avis que vous acceptiez.

Ma mère ne répondit rien, et nous pleurions aussi fort l'une que l'autre : miss Anna reprit avec humeur :

— Je sais maintenant apprécier votre amitié, Angèle, et je chercherai à l'avenir à mieux placer mes affections.

J'espérais qu'il ne serait plus question de cette proposition, mais sir Harlington vint trouver ma mère ; il plaida avec chaleur, seulement pour satisfaire un désir de sa fille, et il l'emporta. Mon départ fut décidé, malgré moi, quoique je ne cessasse de répéter à ma mère,

que je travaillerais, que je gagnerais de l'argent. Mais mon excellente mère connaissait mieux ma faiblesse que je ne la connaissais moi-même; elle craignait pour ma santé, et elle montra une fermeté et une persévérance de volonté qui m'affligèrent. Elle m'assura que sir Harlington lui avait promis de me ramener, près d'elle, avant deux ans. Je me sentais trop malheureuse pour me consoler avec cette espérance, et je partis désolée et malade.

Je suis persuadée que, dès ce premier moment, ma tristesse et le mauvais état de ma santé ennuyèrent miss Anna, de qui j'avais déjà froissé l'orgueil, en témoignant si peu d'empressement à la suivre; c'est d'ailleurs une personne d'une légèreté de goûts et de sentiments vraiment extraordinaire, attachant cependant beaucoup d'importance à ce qu'on lui croie les qualités qui lui manquent. Elle n'est ni sensible, ni constante, et elle veut qu'on la croie

très profonde. Vous la verrez, dans la même heure, rêveuse et mélancolique, puis tout-à-coup brillante et coquette. Elle ne peut souffrir l'idée qu'on lui préfère une autre personne, et toute supériorité la blesse. Je crois qu'elle ne me trouva, dès le commencement, ni assez flatteuse, ni assez soumise. Elle me tourmentait, se moquait de mon imagination impressionnable. Hélas! c'est le seul et fatal héritage que m'a laissé mon pauvre père.

— Vous paraissez bien habile à juger les faiblesses des autres, Angèle, m'écriai-je un peu ironiquement.

Elle rougit légèrement, quelques larmes tremblèrent au bord de ses paupières; puis elle retira sa main, et me dit avec une sorte de dignité :

— Je ne voulais pas vous offenser, monsieur de Ferrières, seulement je croyais pouvoir

penser tout haut avec vous; mais si je connais si bien le caractère de miss Anna, c'est que j'en ai beaucoup souffert, c'est que j'en souffre beaucoup encore.

— Angèle! ma chère Angèle, m'écriai-je, pardonnez-moi, j'ai voulu plaisanter, et c'est d'autant plus mal à moi, que j'ai découvert, plus que personne, les défauts de miss Anna; soyez toujours confiante avec moi, un parrain n'est-il pas un second père.

Angèle sourit, quoique ses yeux fussent encore mouillés, et elle reprit après un moment de silence :

— En arrivant à Paris, j'aurais bien voulu m'informer de vous, de monsieur votre père, mais je n'osai en parler à miss Anna. Elle a une manière de refuser ce qui ne lui plaît pas, qui glaçe et intimide; c'est une personne qui ne vous permet de penser et de

plaire qu'à ce qui lui plaît à elle-même. L'inquisition qu'elle exerce sur mes actions les moins importantes, s'étend jusqu'à ma toilette, jusqu'à ma coiffure, qu'elle inspecte d'une façon insupportable. Vous lui auriez sacrifié cent fois vos opinions et vos goûts, qu'elle ne vous pardonnerait pas de suivre une seule fois les vôtres; et, comme elle est extrêmement fantasque, on ne sait si ce qui lui plaisait, il y a une heure, lui plaira une heure plus tard.

Nous vînmes en Italie par la Suisse et les lacs, ce voyage dura six mois. Quand nous arrivâmes ici, miss Anna ne m'aimait plus, si elle m'avait jamais aimée. Depuis ce moment, ce n'est plus la tyrannie d'une jeune personne, quelquefois adoucie par la gaîté de son âge, qui pèse sur moi, c'est l'humeur d'une maîtresse altière, qui s'irrite de la contrainte que lui impose mon calme et ma fermeté. Quelquefois, quand miss Anna m'a traitée avec hauteur

et dureté, elle revient à moi, croyant me ramener par des caresses et des présents ; mais elle ne peut plus me tromper, et j'ai la force de repousser les unes et les autres. Ma position n'étant point fixée dans la maison , je souffre doublement. Miss Anna n'a aucun empire sur elle-même, elle m'élève et m'abaisse tour à tour, et je ne saurais quelle attitude tenir dans le monde; heureusement, elle prolonge chacune de mes indispositions de façon à en faire des maladies qui me retiennent dans ma chambre. Vainement le médecin assure-t-il que j'ai plus besoin d'exercice, d'air et de distractions que de remèdes; elle exige que je ne sorte point, parce qu'elle prétend que je retomberais malade. Depuis que nous sommes à Naples, je n'ai point paru dans le salon; cette solitude m'a fait bien du mal; seule, je ne pense qu'à ma mère et je pleure sans cesse.

Cependant, mon esclavage fut supportable

jusqu'au moment où votre intimité avec la famille est devenue si grande.

Un matin, je reconnus Robert dans l'antichambre.

— Vous reconnûtes Robert?

— Oui, mon parrain; il n'a pas beaucoup changé; que de fois, d'ailleurs, ne m'a-t-il pas fait danser sur ses genoux! Il ne me vit que de loin. Miss Anna m'appela; il se retourna en entendant prononcer le nom d'Angèle; il lui rappelait sans doute son excellente maîtresse et peut-être aussi sa petite amie.

Miss Anna est si violente, qu'elle ne peut garder de femme de chambre, je me vis donc appelée peu à peu à lui rendre quelques services. Mais il serait trop long, mon parrain, de vous raconter les mille et une exigences dont j'ai à souffrir; il est des moments où je succombe sous le poids de ses caprices. Depuis

quelques jours surtout, elle est dans un état d'agitation extraordinaire. Sir Harlington s'imagine que sa fille conserve le souvenir de celui qu'elle a laissé en Angleterre; je la connais mieux que lui, ce n'est pas cela qui l'occupe. Vous comprenez, mon parrain, comment surveillée comme je l'étais par miss Anna, et retenue souvent dans ma chambre par ma santé ou plutôt par sa volonté, il m'a été impossible de me rencontrer avec vous. Cependant, j'étais décidée à parler à Robert, et hier, quand la toilette de miss Anna fut achevée et que je fus certaine qu'elle ne sortirait pas des salons, je descendis dans le parc; je courus plutôt que je ne marchai, et me trouvai par hasard en face de votre petit casin. La flamme d'un grand feu éclairait votre salon du rez-de-chaussée. Je regardai au travers des vitres, et je m'assurai que c'était bien vous.

Oui, mon parrain, je vous reconnus comme

j'avais reconnu ce bon Robert, comme je reconnaîtrais votre bon, votre excellent père.

A cette dernière phrase d'Angèle, je baissai tristement les yeux; elle me comprit, une larme tomba sur ma main.

— Ce matin, reprit-elle, je croyais que vous étiez sorti avec miss Anna, j'ai profité de ma liberté pour écrire à ma mère, puis je suis venue ici respirer à mon aise; je vous ai vu, mon parrain, et je me suis jetée dans vos bras comme si vous étiez mon frère, mon appui, mon protecteur.

— Je le serai, ma chère Angèle, je le serai. Miss Anna n'est point une puissance à laquelle on ne puisse se soustraire; je crois comprendre son caractère et sa jalousie.

— Sa jalousie! s'écria Angèle avec une naïveté charmante, et de quoi! bon Dieu, peut-elle être jalouse! elle est si belle, tant de luxe, de

bonheur l'environne; non, mon parrain, non, elle ne peut être jalouse d'une pauvre enfant comme moi ; mais elle aime à dominer, et son caractère impérieux ne veut pas supporter qu'on ne lui cède pas à l'instant même.

Pendant notre conversation, le vent s'était élevé, je craignis qu'Angèle n'eût froid, je l'engageai à marcher un peu. Nous causions ainsi, elle appuyée sur mon bras, et arpentant la terrasse de long en large. Angèle me parlait de sa mère, de la mienne, et moi je la regardais de temps en temps, et je retrouvais peu à peu sur son doux visage les traits charmants de la petite fille que nous avions tant aimée; de cette petite enfant dont peut-être tu te souviens, Laurent, que j'avais fait le portrait.

Nous nous trouvions à l'extrémité de la terrasse quand nous entendîmes marcher vivement; Angèle arracha son bras de dessous le mien et s'écria :

— Miss Anna !

Je m'avançai avec beaucoup de sang-froid, et j'aperçus, en effet, la fière Anglaise en habit de cheval et la cravache à la main. Sa belle figure était bouleversée par la colère; elle jetait tour à tour, sur Angèle et sur moi, des regards de surprise et d'indignation. Sir Harlington marchait sur les pas de sa fille ; il ne parut ni surpris, ni mécontent de nous voir réunis; mais pour prévenir ce que miss Anna allait dire, je m'avançai vers sir Harlington après m'être emparé de la main d'Angèle :

— Sir Harlington, et vous miss Anna, dis-je, vous voyez un homme bien heureux de retrouver, protégée par votre famille, ma filleule qui fut aussi celle de ma mère. Mademoiselle Angèle Gervois a, non-seulement droit à mon amitié, mais encore à mon appui, si elle en avait besoin, près de vous et chez vous.

Sir Harlington s'écria avec franchise :

— Je suis enchanté de ce que vous m'apprenez-là, monsieur de Ferrières, mademoiselle Gervois sait ce que j'ai promis à sa mère, et j'espère qu'elle ne s'est pas plaint de nous.

— Elle se plaint seulement de ce qu'on a trop soin d'elle, repris-je en souriant, et de ce que, dans la crainte qu'elle ne tombe malade, on la rend prisonnière.

Sir Harlington regarda sa fille, qui devint pourpre.

— J'espère, reprit sir Harlington, que maintenant la santé d'Angèle lui permettra de se joindre souvent à nous, et que sa présence augmentera le plaisir que vous paraissez prendre à nous honorer de vos visites.

Nous reprîmes ensemble le chemin du casino Harlington.

— Sir Harlington, miss Anna, dis-je en m'inclinant, au moment de me retirer, veuillez rece-

voir mes remercîments de votre amitié pour ma filleule, vos bontés, pour elle, ajoutent au respect et à l'admiration que je vous porte, et dont je serai toujours heureux de vous renouveler l'expression.

A compter de ce moment, miss Anna n'osa plus soustraire Angèle à la société, et je la retrouvais chaque soir dans le salon de madame Harlington; à compter aussi de ce moment, miss Anna et même sa mère devinrent beaucoup plus froides pour moi. Peut-être, devais-je m'accuser de ce changement. Depuis que j'avais retrouvé Angèle, je ne voyais plus miss Anna des mêmes yeux; sa beauté, qui m'avait paru si éclatante, me semblait entiè-

rement dénuée de charmes depuis que je connaissais le peu de générosité de son caractère; car il me semblait qu'il fallait qu'elle en fût entièrement dépourvue, et qu'elle pèchât réellement par le cœur, pour faire payer si durement, à une jeune fille intéressante, une protection qu'elle n'avait ni demandée, ni désirée.

Ne pouvant douter de ma froideur, miss Anna m'en voulut comme un maître en veut à un esclave qui brise sa chaîne; son orgueil était blessé, et elle faisait tomber j'en suis sûr, sur la pauvre Angèle, tout le poids de sa colère. Je m'en apercevais aux regards chaque jour plus attristés et plus contraints de ma filleule, à l'affectation avec laquelle miss Anna l'occupait sans cesse auprès d'elle, tout cela, avec des airs de bonté et de douceur qui ne pouvaient plus me tromper.

— Si nous allions faire quelques promenades, miss Anna, au lieu de prendre mon bras

ou celui de son père, s'emparait d'Angèle; mais plus souvent, madame Harlington, qui sortait peu, retenait ma filleule pour lui tenir compagnie, et je puis dire qu'elle et moi, nous étions gardés à vue.

Cependant, il se présenta une occasion dont je profitai. Ce fut à un second bal donné par sir Harlington; cette fois, Angèle devait en être. C'était à l'époque du jour de l'an, miss Anna savait que je voulais offrir à ma filleule une robe de bal; elle lui en donna une d'avance. Angèle n'y perdit rien; j'envoyai une magnifique corbeille, remplie de fleurs, de bagatelles, à madame Harlington et à miss Anna, et une jolie parure de perles à ma filleule.

Quand j'arrivai chez sir Harlington, le bal était commencé, Angèle, quoiqu'assez parée, ne portait point la parure que je lui avais offerte.

J'invitai d'abord miss Anna à danser; nous

échangeâmes quelques mots remplis de froideur et de gêne. Je m'approchai ensuite d'Angèle, elle me dit qu'on l'avait fait inviter d'avance pour dix quadrilles. Je me fis inscrire pour le onzième ; j'étais si irrité contre miss Anna, que je m'occupai plus de ma filleule que je ne l'eusse probablement fait sans cela. Miss Anna devait être d'autant plus piquée, qu'Angèle était réellement charmante et que chacun le répétait. C'était la première fois qu'elle paraissait dans le monde, et c'était avec une toilette qui faisait ressortir tous ses avantages. Je la vois encore telle qu'elle était alors et telle que je ne l'ai jamais revue. Elle portait une robe de gaze blanche, garnie de petites marguerites roses; ses jolis cheveux, si doux et si fins qu'ils semblaient faits pour servir de couronne à cette tête si délicate, étaient parsemés de petites paquerettes, rosées comme son teint.

Sans doute, Angèle ne pouvait, au pre-

mier moment, l'emporter sur la belle miss Anna ; mais quand on avait rencontré les prunelles chatoyantes d'Angèle, quand on avait saisi son regard à la fois si doux et si spirituel, on ne la comparait plus à personne. La taille de miss Anna, élevée et un peu forte, lui faisait, avec justice, donner le titre de belle. Angèle, petite et mince, semblait si délicate et si blanche, qu'on se demandait si on oserait traiter comme un être matériel, une forme si légère, si aérienne.

Je la regardais sans cesse, mais je ne pouvais lui parler. Quand elle ne dansait pas, elle venait se rasseoir au milieu des danseuses, toutes rangées sur des banquettes dont il était impossible d'approcher. Enfin, il était fort tard lorsqu'arriva mon tour de danser avec elle; je conduisis victorieusement Angèle, et nous nous trouvâmes placés en face de miss Harlington, qui nous regardait avec l'air du plus profond

dédain. Je n'y fis aucune attention, mon seul but était de parler à ma filleule. Voici quelle fut notre conversation, interrompue par les figures du quadrille :

— Pourquoi, Angèle, ne vous êtes-vous pas parée de mon présent?

— Parce qu'on prétend qu'il est trop riche, trop brillant pour moi, et que ce serait me compromettre que de le porter; on a même ajouté qu'on ne le souffrirait pas.

— Et pourquoi ne puis-je vous parler? pourquoi ne vous quitte-t-on pas des yeux?

— Parce qu'on dit que, tant que je serai sous la protection de la famille Harlington, elle doit veiller sur moi et sur ma réputation. savez-vous, ajouta Angèle, dont les yeux se remplirent de larmes, savez-vous ce qu'on a osé me faire entendre : c'est que vous n'étiez pas mon parrain, c'est que c'était un titre que vous

aviez pris par ruse, et que j'étais bien coupable de vous aider à cette tromperie. N'est-ce pas horrible!

La colère m'étouffait.

— Mais sir Harlington? demandai-je avec impatience.

— Sir Harlington voit qu'on m'accable de soins, de présents; il ne me croirait pas si je me plaignais à lui; d'ailleurs, il a accoutumé sa fille à faire toutes ses volontés.

Le quadrille finissait. Angèle me dit:

— Je suis bien fatiguée, mon parrain, je vais me coucher, maintenant que je me sens plus tranquille, car je suis sûre que vous ne me refuserez pas votre appui jusqu'à ce qu'on m'ait rendue à ma mère.

— Je vous le jure, répondis-je.

— Aussitôt qu'Angèle fut partie, je m'ap-

prochai de sir Harlington et sollicitai un entretien pour le lendemain.

— J'allais moi-même vous demander vos commissions pour Rome, me répondit-il, je pars au point du jour; j'ai reçu une lettre de mon frère qui m'annonce qu'il est assez malade; je vais le chercher et l'amener ici. À mon retour, nous causerons, mon cher monsieur de Ferrières; je n'ai pas besoin de vous recommander ces dames pendant mon absence.

Je me sentais fort inquiet, fort agité; je craignais qu'il ne me fut impossible de ne pas me brouiller avec la famille Harlington, si, comme c'était mon intention, je voulais arracher Angèle à l'injuste et jalouse tyrannie de miss Anna. Je ne pouvais compter sur madame Harlington, dont la faiblesse pour sa fille était poussée jusqu'à l'absurde; et puis, ce n'était pas encore là ce qui me tourmentait davantage.

Je me sentais mécontent de moi, comme on

l'est toujours quand on n'est pas sûr de ses sentiments ; je ne croyais pas assurément, à cette époque, ressentir de l'amour pour Angèle, et, cependant, la pensée de ses souffrances m'affligeait et m'irritait profondément. J'éprouvais un si vif désir de la savoir heureuse, que j'eusse donné une grande partie de ma fortune pour contribuer à son bonheur, mais je ne pensais pas encore que ce fut moi-même qui dût le faire. Je me sentais aussi fort embarrassé de revêtir, à mon âge, le rôle de protecteur, et je me disais parfois : ne serait-il pas imprudent, en effet, à la famille Harlington de me remettre Angèle? miss Harlington n'a-t-elle pas osé déjà élever d'odieux soupçons sur ma véracité? mais, enfin, quand cette famille aurait raison de se montrer prudente, pourquoi cet acharnement de miss Anna contre Angèle? pourquoi le changement de ses manières envers moi? serait-il possible que la seule coquetterie rendît une femme si dangereusement mé-

chante? lui avais-je donné le droit d'être jalouse? jalouse! de qui, d'ailleurs? d'un enfant que je devais traiter comme une sœur.

C'est ici, Laurent, que commencent mes véritables torts; je ne voulais pas m'avouer que j'avais de l'amour pour Angèle, parce que je ne voulais pas m'avouer non plus que je rougirais d'en faire ma femme. Et pourquoi, me dirastu, ton père ne t'avait-il pas conseillé de ne point te laisser arrêter dans ton choix ni par la fortune, ni par la naissance? n'étais-tu pas assez riche pour deux?

Tout cela est vrai, mais un méprisable orgueil dominait mon amour pour ma filleule. D'abord, son éducation avait été très simple, elle ne possédait aucun talent d'agrément; son père avait peut-être laissé une réputation peu honorable; enfin, sa mère, quoiqu'aimée et révérée dans la maison de mon père, y avait vécu sur un pied d'infériorité.

Pitoyable orgueil! mais que dirait aussi la fière et moqueuse miss Anna, si je devenais l'époux d'une personne dont elle avait fait une espèce de femme de chambre?

Toutes ces réflexions étaient aussi frivoles que ridicules et injustes; j'ai été fatalement puni de les avoir écoutées.

Je m'endormis fort tard, et, lorsque je me réveillai, la matinée était si avancée, que Robert commençait à être inquiet. Qnand je fus levé, j'envoyai savoir des nouvelles de ces dames et demander si elles étaient visibles; c'était une précaution que je prenais toujours, quand je savais que les dames Harlington s'étaient couchées tard.

Robert vint m'apprendre qu'elles étaient allées à Naples, et qu'elles ne reviendraient que dans la soirée; elles avaient emmené Angèle, sir Harlington était parti pour Rome au point du jour.

J'ordonnai de seller mon cheval et je partis comme un fou. Je m'imaginais qu'on avait emmené Angèle pour ne plus la ramener; j'interrogeais tous les visages, je plongeais mes yeux dans toutes les voitures; je fus chez toutes les personnes que voyait habituellement la famille Harlington; j'entrai dans tous les magasins où j'avais accompagné miss Anna; je crois qu'il n'y eut pas une rue de Naples que je ne parcourus. Il était fort tard quand je retournai au Vomero, encore plus rapidement que je n'étais venu. Je fus droit au casin Harlington, ces dames n'étaient pas de retour; il fallut bien prendre le parti d'attendre.

Il était plus de minuit quand la calèche de la famille Harlington passa près de moi, je m'étais placé près de la grille d'entrée. J'entendis miss Anna dire d'une voix doucereuse :

— N'est-ce pas, ma chère Angèle, que nous

vous avons fait faire une excursion charmante?

Il n'était plus l'heure de me présenter, je rentrai chez moi. Je ne sais si ce fut la course forcée que j'avais faite, ou si je couvais depuis quelque temps une maladie, mais, au point du jour, j'avais une fièvre tellement violente, que Robert et mon autre domestique avaient peine à me contenir.

Je croyais sans cesse voir une femme que j'appelais tour à tour ma mère et Angèle. Je fus plus d'un mois dans un imminent danger; quand je pus parler, je demandai à Robert s'il avait vu ma filleule?

— Elle est venue plusieurs fois la nuit visiter Monsieur, me répondit-il; je ne crois pas avoir mal fait en lui procurant l'occasion de remplir un devoir; mais mademoiselle Angèle ne pouvait se rendre ici en secret.

— Dès ce soir, vous l'irez chercher, n'est-ce pas, Robert?

— Dans quelques jours, Monsieur, dans quelques jours, car mademoiselle Angèle est elle-même un peu incommodée.

Robert me vit si inquiet, je lui répétai tant de fois d'aller savoir des nouvelles d'Angèle, qu'il finit par m'avouer que la famille Harlington avait quitté Naples ; il me remit en même temps une petite lettre de ma filleule.

Je le priai de me laisser, j'avais besoin d'être seul, je ne pouvais plus me contraindre.

« Cher parrain, m'écrivait Angèle, on « m'emmène loin de vous, nous partons de- « main et vous êtes encore en danger. Figurez- « vous ce que je dois souffrir. J'ai pourtant « beaucoup pleuré et beaucoup prié, et je « pense que Dieu m'aura exaucée, puisque « Robert vient de m'assurer que le médecin « répondait de vos jours.

« Oh ! monsieur de Ferrières, suis-je mal-
« heureuse que vous soyiez malade, ajoutait
« Angèle. On me défend de vous voir, quoi-
« que j'ai bien répété que, puisque j'avais
« eu le bonheur de vous retrouver, je croyais
« ne devoir plus faire une seule démarche
« sans vous consulter.

« Miss Harlington m'a répondu alors en
« m'ouvrant la porte toute grande :

« — Eh ! bien, ma chère, partez donc;
« allez trouver votre parrain, établissez-vous
« chez lui, vous passerez pour sa maîtresse
« mais il paraît que cela vous importe peu de
« vous perdre de réputation, et de quitter une
« famille à qui votre mère vous a confiée.
« Cependant, si cela vous plaît, allez...

« En parlant ainsi, elle paraissait disposée
« à me jeter dehors; mais madame Harling-
« ton a dit avec assez de fermeté :

« — Fermez cette porte, Anna ; et, loin de « l'engager à nous quitter, sachez que, dussé- « je retenir Angèle de force, je ne la remettrai « qu'entre les mains de sa mère ou sur un « ordre d'elle, tel est mon devoir.

« Miss Anna abandonna mon bras tout meur- « tri, je pus me retirer dans ma chambre. « Heureusement, ce bon Robert est venu me « chercher la même nuit. Que de larmes j'ai « versées sur vos mains si amaigries et si pâ- « les. Oh! que j'aurais voulu vous assurer que « je donnerais ma vie pour sauver la vôtre.

« Il faut que je finisse, et que je vous dise « tout ce que je sais sur la route que nous « allons prendre.

« Sir Harlington a été obligé de rester à « Rome à cause de la santé de son frère. Nous « partons pour le rejoindre, et de là nous de- « vons aller à Venise ; mais on a dit cela devant « moi avec une telle affectation que peut-être

« n'est-ce pas vrai. Je sais bien pourtant que « vous pouvez me retrouver, si vous le voulez, « et vous le voudrez.

« Je n'ose écrire à ma mère tout ce que je « souffre, elle est déjà si à plaindre; elle me « croit heureuse. Oh! qu'elle garde son illu- « sion. Hélas! je suis forcée de finir cette « lettre; j'étais presque consolée en l'écrivant.

« Adieu, monsieur Edmond, que Dieu vous « donne la santé et le bonheur, et, si je dois « souffrir encore longtemps, une de mes con- « solations sera de penser à vous et à votre « amitié. »

Cette lettre d'Angèle, me fit verser beaucoup de larmes et abattit mon agitation. Je restai pendant plus de quinze jours dans un état d'inertie tellement profond, que Robert me répéta plusieurs fois :

— Cette pauvre mademoiselle Angèle doit être bien tourmentée, car c'est une méchante

personne que miss Harlington ; et votre pauvre et chère filleule espère, bien certainement, que vous ne l'abandonnerez pas. Si vous vouliez, Monsieur, prendre des aliments, faire quelques efforts pour retrouver des forces, vous pourriez aller au secours de mademoiselle Angèle. Qui sait ce qu'on lui fait éprouver de chagrins !

Ces réflexions de Robert me ranimèrent. Je consentis à faire un peu d'exercice, je me réveillai enfin de ma torpeur, et je fus bientôt en état de prendre la route de Rome.

A peine descendu de voiture, je courus chez le marquis Torlonia; sir Harlington m'avait dit que c'était son banquier. J'appris, là, qu'il y avait environ six semaines, que sir Harlington était parti pour l'Angleterre avec son frère; madame Harlington et sa fille s'étaient mises en route peu de jours après pour Venise, où sir Harlington devait venir les rejoindre.

En arrivant en Italie, j'avais eu l'intention de passer au moins six mois à Rome; mais,

d'après ce que je venais d'apprendre, je ne songeai même pas à m'y arrêter un jour.

Je revins à l'hôtel d'Espagne, où j'étais descendu; pour arriver à l'appartement que l'on m'avait donné, il fallait traverser un fort joli jardin. Je venais de faire une assez longue route, en relevant d'une maladie longue et dangereuse, je me sentais très faible, et mon énergie, un moment réveillée, menaçait de m'abandonner de nouveau. Il y avait un pavillon ouvert au milieu du jardin, j'y entrai pour me reposer. Je m'assis auprès d'une fenêtre, et je me mis à réfléchir tristement.

J'étais extrêmement contrarié de l'absence de sir Harlington; je craignais avec raison qu'Angèle ne fut plus malheureuse en son absence. Je sentais aussi qu'il me serait plus difficile de m'expliquer avec des femmes, et d'obtenir qu'on rendît à Angèle la liberté de rejoindre sa mère; mais enfin, j'espérais qu'a-

vec de la persévérance je l'obtiendrais. Et alors, me disais-je, alors, quand elle sera heureuse, quand j'y aurai contribué de tout mon pouvoir, il me semble que j'aurai fait ce que je devais. Mon malheureux orgueil m'empêchait de m'avouer à moi-même que, pour que je fusse heureux à mon tour, il faudrait que je ne me séparasse plus d'Angèle. Puis, je me disais encore avec effroi, tant l'absence d'énergie m'inspirait de craintes dénuées de raisonnement, je me disais que j'aurais peut-être bien de la peine à retrouver Angèle, que peut-être madame Harlington n'était plus en Italie; et que c'était sans doute pour que je ne la suivisse pas, qu'elle avait annoncé qu'elle se rendait à Venise.

Toutes ces craintes n'étaient pas fondées; il était impossible que je ne découvrisse pas la famille Harlington, soit en Italie, soit en Angleterre, et j'étais le maître de la chercher partout.

En rêvant à tout cela, j'appuyais machinalement ma tête contre les carreaux ; je remarque tout-à-coup qu'on y a tracé quelques lignes. Ce n'est point un songe, une illusion, je lis distinctement :

« — Nous n'allons point à Venise, mais à « Florence ; — Angèle. »

Certainement, c'était le désir, plutôt que l'espoir, qui avait inspiré la pauvre Angèle. Mais combien je bénissais cette inspiration, combien je remerciais la Providence de m'avoir fait découvrir les traces de ma jeune amie. Le soir même, malgré les observations de Robert, j'étais sur la route de Florence, et moins de trente heures après, j'arrivais dans cette ville.

Florence, au printemps, est un délicieux séjour ; parée de son soleil et de ses fleurs, ses rues, blanches comme des pavés de marbre, font ressortir les noirs palais qui les bordent.

Mais je ne vis ni le soleil, ni les fleurs; et deux heures après mon arrivée, je savais qu'en effet madame Harlington habitait Florence et où elle demeurait.

Je connaissais les habitudes de la haute société; j'étais certain que miss Anna ne devait pas manquer de se faire voir chaque jour à la promenade adoptée par la mode, et qu'elle n'y conduisait pas ma filleule. J'étais à peu près certain, aussi, de trouver Angèle seule; mais c'était peut-être donner prise à d'odieux soupçons. Il était plus prudent que ces dames ne fussent pas prévenues; je pouvais espérer, alors, de changer à l'instant la position d'Angèle.

Que m'eût appris cette chère tourmentée, que je ne susse déjà? qu'elle continuait à être la victime d'une orgueilleuse coquette. On va si tard au théâtre ou dans le monde, que le soir j'étais assuré de trouver ces dames à la *prima serra*.

Elles étaient en effet chez elles, et un des valets, qui me reconnut, m'ouvrit, avec empressement, la porte du salon et m'annonça à haute voix.

Madame Harlington se tenait à demi couchée sur un canapé; miss Anna, assise à quelques pas d'elle, s'éventait avec un magnifique éventail; un homme qui n'était plus jeune, mais dont la figure et la tournure accusaient une grande distinction, était placé près d'elle. Dans l'embrasure d'une fenêtre, la tête baissée sur un métier à tapisserie, j'aperçus Angèle, et, à ses côtés, un jeune homme dont le visage me sembla régulier, dont la physionomie était agréable et joyeuse, mais gâtée, pour ainsi dire, par des couleurs trop vives et un manque absolu de finesse et d'élégance. Du reste, grand, robuste, ce qu'on appelle un beau garçon.

Angèle poussa un petit cri de joie, mais n'osa quitter sa place. Madame Harlington

me reçut avec beaucoup de bonté, Miss Anna avec une politesse affectée. Je m'avançai ensuite vers Angèle, et je pressai ses deux mains dans les miennes avec une vive affection. Après m'être informé de sir Harlington, après qu'on m'eût témoigné le regret qu'on avait éprouvé de partir sans pouvoir me dire adieu, la conversation devint générale et dura ainsi quelques minutes; enfin, le prince Morsini, car la personne qui se tenait auprès de Miss Anna était un prince, présenta ses hommages en exprimant l'espoir de revoir ces dames, le soir même, à la *Pergola*; Miss Anna s'inclina en signe de consentement. Le jeune homme assis près d'Angèle se retira discrètement, moi je restai.

— Madame, dis-je à madame Harlington quand il n'y eut plus d'étrangers, je viens vous prier de me confier Angèle pour la conduire à sa mère; je pars pour la France.

— Quand il n'y aurait pas d'autre obstacle que votre âge, qui ne permet pas que vous vous déclariez le protecteur d'Angèle dans ce moment, répondit madame Harlington, je devrais vous faire observer, monsieur de Ferrières, que c'est à moi que madame Gervois a confié sa fille....

— Madame, je ne compte pas partir seul avec Angèle, je trouverai une femme respectable.....

— Je suis persuadée que les convenances seraient parfaitement observées, reprit madame Harlington en souriant presque ironiquement, mais je suis persuadée, aussi, que vous renoncerez à ce projet, quand vous saurez qu'il se présente un assez bon établissement pour votre filleule, et qu'elle n'a pas, je crois, l'intention de le refuser. Ce jeune homme qui vient de sortir est un Français, d'une honnête famille, d'une excellente conduite. Il possède, ici, un

très bon établissement qui le mettra à même de faire une fortune honnête, assurée. Angèle n'en a aucune, et, par intérêt pour elle, nous devons, vous et moi, l'engager à.....

— Mais, ma mère, interrompit Miss Anna avec beaucoup de douceur, il n'est, je crois, nullement dans les intentions d'Angèle de refuser monsieur Jules Rebourg, quoiqu'il ne soit pas précisément de notre société. Vous lui avez permis de venir ici tous les jours, Angèle paraît prendre plaisir à s'entretenir avec lui; je crois même qu'ils ont en France des connaissances communes. M. Rebourg est un fort bel homme et on ne peut pas supposer qu'il déplaise.....

— Miss Anna, interrompis-je avec un peu d'impatience, c'est à Angèle de déclarer ce qui lui convient. Si monsieur Rebourg lui plaît, si elle l'aime, j'appuyai fortement sur ce mot, Eh

bien! pourquoi, en effet, ne l'épouserait-elle pas? S'il se présente même quelques obstacles de fortune, je suis prêt à les lever.

Je prononçai ces paroles avec une expression de dépit qu'il était facile de remarquer; Miss Anna ne fit cependant pas semblant de me comprendre et elle reprit.

— Je vous disais bien, ma mère, que monsieur de Ferrières serait enchanté qu'Angèle trouvât un bon établissement; je vous disais également qu'il fallait lui écrire pour le prévenir de celui qui se présentait pour sa filleule.

Pendant que nous prétendions décider ainsi le sort d'Angèle, elle gardait le silence. Le jour était baissé; elle ne pouvait même plus feindre de travailler, mais sa tête restait penchée sur ses deux mains jointes et appuyées sur son métier.

—Ma chère! s'écria Miss Anna d'un ton doucereux, vous devriez avouer à votre parrain vos véritables sentiments. Il n'est plus temps de

les cacher; d'ailleurs, ils sont fort convenables, puisque monsieur Jules Rebourg vous a demandée, ce matin, en mariage à ma mère.

— Eh bien! m'écriai-je, les choses étant si avancées, je n'ai plus rien à faire, si ce n'est de signer au contrat et de constituer une dot à ma filleule. Pour son bonheur, monsieur Jules Rebourg s'en chargera, puisqu'il est aimé.

Je prononçai ces phrases avec le ton d'une profonde indifférence. Je voulais blesser Angèle, et je n'y réussis que trop bien.

— Je vous remercie, monsieur de Ferrières, dit-elle avec une noble fierté. J'ai déclaré à monsieur Rebourg que je n'avais point de fortune, cette déclaration ne l'a point arrêté, et, si je consentais à l'épouser, je ne voudrais rien devoir à la générosité de personne.

— Et vous auriez tort, ma chère enfant, dit madame Harlington, monsieur de Ferrières a

le droit de vous prouver son amitié, parce qu'il est votre parrain, parce que votre mère a été attachée à sa maison, et enfin il faut réfléchir qu'une dot ne gâte jamais rien.

Angèle se leva, s'avança vers nous et dit d'une voix brisée :

— Je consulterai ma mère, Madame, et je ne me conduirai que d'après ses conseils.

— Vous ferez fort bien, mon enfant, reprit madame Harlington, et à présent, monsieur de Ferrières, il faut que nous vous demandions la permission de vous quitter; ma fille et moi nous allons ajouter quelque chose à notre toilette; est-ce qu'on ne vous verra pas ce soir à la *Pergola?*

Je m'inclinai et sortis sans jeter un seul regard sur Angèle. De cette fois, je crus ne sentir que de l'humeur contre elle.

Je me mis à me moquer de moi-même d'a-

voir pu attacher de l'importance à mes relations avec ma pauvre filleule. J'en vins même à me dire qu'elle ferait très bien d'épouser ce monsieur Jules Rebourg, que leur position sociale était la même, qu'ils n'auraient rien qui ne fut en rapport, qu'ils se convenaient parfaitement, et seraient parfaitement heureux. Enfin tu vas comprendre, Laurent, jusqu'à quel point je poussais la folie et la légèreté, c'est que je courus, avec empressement, m'habiller pour me rendre au théâtre, tout à fait résolu de m'occuper uniquement de Miss Anna.

En entrant à la *Pergola*, je rencontrai un jeune Français que j'avais connu à Naples ; il m'assura qu'il n'était bruit à Florence que de la beauté de Miss Harlington, que tous les hommes, et lui-même, en étaient amoureux, mais qu'il paraissait que la belle Anglaise donnait la préférence au prince Morsini, dont l'immense fortune et l'illustre naissance étaient

bien faites pour flatter l'amour-propre le plus difficile à satisfaire.

En causant, nous étions arrivés devant la loge de madame Harlington; Miss Anna m'aperçut, rougit beaucoup, et devint d'une éclatante beauté.

— Peste! me dit mon compatriote, il paraît, de Ferrières, que vous êtes bien vu de la belle miss. Mais prenez garde à vous, on assure que le prince Morsini fait des armes comme Saint-Georges.

— Eh bien! tant mieux, m'écriai-je, je ne serais pas fâché de me refaire un peu la main.

Et, sans plus hésiter, je me présentai dans la loge de ces dames.

Je me plaçai derrière madame Harlington, en face de Miss Anna et du prince. Celui-ci était devenu très sérieux depuis mon entrée. J'eus la sotte fatuité de m'en énorgueillir et de

faire parler à mes yeux un langage que Miss Anna ne leur connaissait pas encore. Que te dirai-je, Laurent, j'étais fou, je crois, car je me montrai sémillant, empressé, fat même ; je rappelai à Miss Anna, nos promenades, nos courses à cheval aux environs de Naples ; j'insistai sur mille détails qui prouvaient notre longue intimité ; je parlai de sir Harlington comme si j'étais l'ami de la famille. Le prince pâlissait et rougissait de colère et d'inquiétude. Il vint du monde, je cédai ma place et je fus m'établir dans une loge en face, d'où mes yeux ne se détournèrent pas de Miss Anna. Je la rejoignis à la sortie ; sa mère me dit qu'elle recevait après le spectacle ; j'y courus. On fit de la musique, Miss Anna chanta mal comme de coutume ; je l'applaudis, cependant, avec enthousiasme et affectation.

Le lendemain, et les jours suivants, je continuai à témoigner le même empressement. Je

voyais souvent Angèle, mais ni elle ni moi ne cherchions à nous parler en particulier. M. Jules Rebourg arrivait tous les jours avant l'heure du spectacle, madame Harlington l'accueillait avec bienveillance et le faisait causer; il s'en acquittait avec bon sens, intelligence et surtout avec beaucoup de franchise, mais il était impossible de ne pas reconnaître qu'il lui manquait de la distinction et de l'usage du monde. Sa conversation favorite roulait sur ses affaires. Il avait acheté un moulin sur le bord de l'Arno, la vue qu'on découvrait de cet endroit était délicieuse; l'*Ellera*, était la terre promise, on y ferait de bonnes affaires, et on serait heureux là comme le poisson dans l'eau. Puis, Jules Rebourg riait bruyamment, regardait de côté Angèle, et sa bouche grande et fraîche, laissait, en s'ouvrant, apercevoir deux rangées de dents blanches comme l'ivoire.

Miss Anna se plaisait à le mettre en scène,

à le faire parler, à l'égayer ; je suis certain que si elle eût osé, elle eût fait la coquette avec lui, mais c'eût été du temps de perdu. Rebourg n'avait pas appris les usages du grand monde, mais c'était un homme délicat, et il aimait sincèrement Angèle. Quant à elle, on ne pouvait deviner s'il lui plaisait, car elle restait constamment sérieuse, réservée, et sortait du salon le plus tôt qu'il lui était possible, surtout quand il était là. Elle devait savoir que j'avais repris mes anciennes assiduités auprès de miss Anna. En effet, quoique d'autres personnes fussent avec nous à la promenade, particulièrement le prince Morsini, je ne cédais la gauche de son cheval à personne. J'allais exactement dans les mêmes fêtes que miss Anna, et on assurait dans Florence, que notre mariage était arrêté.

Un matin, Robert vint m'avertir qu'il venait d'introduire le prince Morsini dans mon salon. Je me hâtai d'aller l'y joindre.

— Monsieur, me dit le prince avec une exquise politesse, je vous demande mille pardons de me présenter si matin, mais j'ai pensé qu'en m'y prenant de bonne heure, nous pourrions finir aujourd'hui même l'affaire qui m'amène.

— Je ne comprends pas, Prince, veuillez prendre la peine de vous expliquer.

— En France, il est possible, reprit le prince, qu'on se laisse enlever sa fiancée sans se fâcher, mais en Italie, nous avons d'autres habitudes.

— Il en est une fort respectée en France, Prince, c'est de ne pas en laisser approcher, si longtemps, sans le défendre !

— Bien ! Monsieur ; quelles sont vos armes ?

— Mais, l'épée, Prince, si cela vous convient ?

— Parfaitement. Vous aurez des témoins ?

— Je me trouve assez embarrassé sur cet article.

— J'en amènerai quatre, deux pour vous, deux pour moi.

— Le lieu ?

— A votre volonté, choisissez, Prince, vous êtes sur votre terrain, je m'en rapporte entièrement à vous.

— Eh bien, si vous voulez, dans un étroit vallon près du cimetière, sur la route de Bologne.

— Dans une demi-heure, le premier venu attendra l'autre.

— Je tâcherai d'être le premier.

Je reconduisis le prince, je m'habillai, et j'écrivis dix lignes pour mon homme d'affaires à Paris. Je dotais Angèle de quarante mille

francs ; j'augmentais la rente de Robert, le reste de ma fortune retournait à toi, Laurent, et à ma famille.

Deux heures après avoir quitté Florence, je rentrais chez-moi, je venais de donner un joli coup d'épée au prince Morsini.

A compter de ce moment, je passai dans tout Florence, pour être fou de miss Anna. Ce jour-là, ni le suivant, Angèle ne parut point au salon, et Jules Rebourg m'apprit qu'elle était malade. Le pauvre garçon avait les larmes aux yeux en parlant d'elle, et moi j'affectais la légèreté, l'indifférence. Miss Anna paraissait radieuse, sa conduite ni la mienne ne démentaient pas les bruits que l'on faisait courir, que nous n'attendions pour nous marier, que le retour de sir Harlington.

Madame Harlington me pria un soir de venir lui parler le lendemain de bonne heure. Je me sentis glacé, parce que je prévoyais qu'elle allait

exiger que je m'expliquasse clairement relativement à sa fille. J'osai, dans ce moment, descendre dans mon cœur ; je reconnus que je n'avais ni amour, ni aucune sympathie pour miss Anna, et que jamais je ne me déterminerais à l'épouser. Je n'en redoutai que davantage l'entretien que j'allais avoir avec madame Harlington.

Aussitôt que je fus assis près d'elle, elle me dit :

— J'ai voulu vous parler relativement à Angèle, mon cher monsieur de Ferrières ; le consentement de sa mère est arrivé et elle m'a chargé de vous demander le vôtre.

— Elle est trop polie, répondis-je, elle n'a assurément pas besoin de mon consentement.

— Mais vous n'êtes pas conséquent avec vous-même, reprit madame Harlington ; vous faisiez hautement valoir vos droits de parrain

pour emmener Angèle et maintenant.....

—C'est vrai, c'est vrai, eh bien ! je le donne ce consentement, avec quarante mille francs de dot.

— Angèle a déclaré positivement, qu'elle ne se marierait pas, si vous persistiez à la doter. M. Rebourg la veut toute nue, comme il dit galamment ; mais néanmoins il professe une profonde reconnaissance pour vous, tandis que votre filleule me paraît fort irritée. Savez-vous une idée qui m'est venue, ajouta madame Harlington en riant, c'est que la petite ambitieuse s'était imaginée que vous étiez amoureux d'elle et que vous l'épouseriez, comme si la chose était possible.

Je me sentis rougir, et mon cœur battit si fort que je crus qu'il allait rompre ma poitrine. Cependant je fus assez lâche pour imiter ma-

dame Harlington, et je me mis aussi à rire ironiquement.

— Enfin, reprit madame Harlington, Angèle ne veut pas de dot parce qu'elle espérait un beau douaire. Sa mère, qui ne se doute pas de toutes ses rêveries, accepte avec reconnaissance vos bonnes intentions, ainsi vous êtes le maître de faire ce que vous voudrez.

— Je veux voir Angèle, m'écriai-je, je le veux à l'instant même.

Miss Anna n'était pas là, madame Harlington sonna pour qu'on avertisse Angèle, elle entra. Je l'attirai dans l'embrasure d'une fenêtre et lui dis :

— Angèle, vous allez vous marier avec un homme que vous aimez, est-ce donc une raison pour refuser un don de mon amitié, dites-m'en au moins la raison.

— La raison, répondit-elle, en plongeant ses yeux dans les miens, c'est que je veux que l'homme que j'épouserai, soit noble, généreux, désintéressé ; je veux qu'il m'aime pour moi-même, c'est qu'aussi je ne me reconnais aucun droit à vos bienfaits, monsieur de Ferrières.

— Quoi ! ne suis-je pas votre parrain ?

— Je n'invoque plus ce titre, reprit-elle, avec amertume, et je désire que personne à l'avenir ne s'occupe de mon sort.

Je fus profondément blessé de la hauteur des expressions d'Angèle, et, laissant aller sa main que j'avais retenue jusque-là, je lui dis :

— Je désire que vous soyiez parfaitement heureuse, Mademoiselle, et je m'inclinai.

Angèle me rendit mon salut, et après avoir

demandé à madame Harlington si elle n'avait rien à lui ordonner, elle sortit.

— Eh bien ! vous n'en avez rien obtenu ?

— Non, madame, mais je sais ce qui me reste à faire.

Je me hâtai de rentrer chez moi, je me sentais dans un état inexplicable, et tellement douloureux, que j'aurais voulu être pris à l'instant même d'une maladie violente.

Robert me demanda de l'écouter quelques minutes.

— Monsieur, me dit-il avec embarras, vous savez combien je vous suis attaché, vous savez que je comptais vous consacrer le reste de mes forces de ma vie, eh bien, je viens vous demander de vous quitter.

Et deux grosses larmes roulaient sur les joues de ce bon serviteur.

— Me quitter ! pourquoi Robert ?

— J'espérais, je pensais que monsieur se marierait bientôt, reprit-il, mais je ne croyais pas que ce serait avec miss Harlington. J'en demande pardon à monsieur, mais je ne pourrais jamais me décider à servir cette Anglaise.

— Et qui vous a dit que j'épousais miss Anna, Robert ?

— Et qui ne le dit pas ? Monsieur, puisque l'on assure que les articles du contrat sont redigés et que l'on n'attend plus que sir Harlington ; enfin, les gens de la maison vous considèrent comme leur maître. L'autre jour, par exemple, mademoiselle Angèle revenait de la messe, moi j'avais été porter un bouquet de votre part à miss Anna ; mademoiselle Angèle m'a arrêté et m'a demandé :

— Est-il donc vrai, Robert, que votre maître se soit battu pour miss Harlington?

J'ai menti à cette chère demoiselle, continua Robert, car je lui ai répondu que je ne le savais pas; mais je crois bien qu'elle n'a pas été dupe de ma réponse.

— Robert, ai-je demandé d'une voix sombre, pourquoi donc ne voudriez-vous pas servir miss Anna?

— Parce que je voudrais non-seulement respecter, mais encore aimer la femme de mon maître.

— Miss Harlington ne sera jamais ma femme, elle ne le sera jamais, Robert, je vous le jure.

— Ah! tant mieux, tant mieux; car, voyez-vous, Monsieur, tous ceux qui l'approchent le disent : miss Anna est dure avec ses inférieurs

et difficile à vivre avec ses égaux ; jamais, jamais elle ne songe aux malheureux. Quelle différence d'elle avec cette honne mademoiselle Angèle ! Savez-vous, Monsieur, la première chose qu'elle a demandé à son fiancé, c'est qu'il procure du travail à un pauvre père de famille, un Français sans ressources. Le brave jeune homme a fait plus, il a pris chez lui le père, la mère, les enfants ; il les a habillés tout de neuf. Ah ! c'est un cœur d'or que celui de M. Rebourg, et il aime mademoiselle Angèle comme ses yeux ; elle a bien fait de l'accepter, ils sont dignes l'un de l'autre.

Robert avait raison, ils étaient dignes l'un de l'autre, mais moi j'étais digne de pitié. Je montai à cheval, j'avais besoin de solitude et de respirer l'air.

Je sortis par la porte *Santa Croce ;* elle conduit sur la route de Perouse et de Rome, et

sur cette route, à environ quatre milles, est situé le moulin qui appartient à M. Rebourg. Le village, dont il prend son nom, s'appelle l'*Ellera.*

Placé sur le bord de l'Arno, dans une situation admirable, ce village est baigné par une masse d'eau assez imposante. En face de lui sont de riches coteaux plantés de vignes et d'oliviers, semés aussi de villas charmantes; puis, dans l'éloignement, les Alpes s'élèvent comme de verts remparts qui touchent le ciel. D'un côté, le moulin et la petite maison blanche qui le touche se mirent dans les fraîches eaux du fleuve, et donnent, d'un autre, dans un charmant jardin que je me serais étonné de voir dessiné avec autant de goût, si je n'avais pas su qu'il attendait Angèle. Rien n'était paisible et charmant comme le spectacle que j'avais sous les yeux. Le soleil descendait dans la plaine et l'inondait d'une teinte rose; le tic-tac monotone du moulin ne nuisait point à ce tableau, il sem-

blait, au contraire, prêter de la vie à cette solitude sans tristesse.

Ah ! pensais-je amèrement, Angèle a raison, elle sera heureuse ici avec ses goûts modestes, son amour pour la campagne et les fleurs. Elle épouse un homme excellent ; il l'aime passionnément, elle l'aimera un jour, si ce n'est déjà fait ; et, quand j'aurais fait taire mon orgueil, je n'aurais jamais su la rendre si heureuse que lui y parviendra sans efforts et sans sacrifices. Je sentais malgré moi les larmes qui montaient de mon cœur à mes yeux ; je sentais que j'aimais Angèle, que la vanité seule m'avait empêché de le lui dire ; que le dépit de l'avoir trouvée presque liée, quand j'étais arrivé à Florence, m'avait engagé à me conduire d'une manière aussi imprudente et aussi inconvenante avec Miss Anna. Angèle, certainement, ne devait plus m'estimer, puisqu'elle savait l'opinion que dans le fond de l'âme j'avais de

miss Harlington; Angèle, j'étais forcé d'en convenir, s'était conduite avec noblesse en refusant la dot que je voulais lui donner.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, m'écriais-je, sont-ce là les exemples de droiture et de justice que j'ai reçus de mon père ! ah ! je le sentis dans ce moment, Laurent, la douleur la plus insupportable est celle que nous cause une mauvaise action. Je n'avais été entraîné à en commettre que par une petitesse méprisable et sans excuse. Mon père m'avait laissé une fortune avec laquelle je pouvais écouter tous les mouvements de mon cœur. J'avais rencontré un ange et je l'avais repoussé, jeté dans les bras d'un autre. Que ferais-je, maintenant, de cette vie que j'avais gâtée ! qui viendrait remplir le vide de mon âme !

J'étais placé sur une hauteur qui dominait le moulin de l'Ellera au moment où je faisais

ces désolantes réflexions. J'entendis tout-à-coup s'élever une voix jeune et sonore ; elle chantait une petite barcarolle, la seule que sut Angèle, et qu'elle accompagnât sur le piano. J'aperçus alors dans son jardin Jules Rebourg, il était vêtu d'un pantalon et d'une veste blanche, et un large chapeau de paille abritait sa tête; rien ne gênait ses mouvements naturellement vifs et gracieux. Il me parut vingt fois mieux ainsi que je ne l'avais trouvé dans le salon de madame Harlington ; il allait gaîment du jardin à la maison Blanche, d'où il transportait des arbustes chargés de fleurs; il les plantait en chantant toujours sa barcarolle chérie; puis il s'arrêta tout-à-coup et s'écria :

— Beppo ! Beppo ! selle mon cheval, il se fait tard, il faut que j'aille porter un bouquet à ta future maîtresse.

Cinq minutes après, je le vis de loin galoper sur la route de Florence ; moi je la repris len-

tement, personne ne m'attendait, moi; personne qu'une coquette à laquelle j'étais résolu d'échapper. J'avais dédaigné le bonheur qu'il m'eût été si facile d'obtenir, et je me sentais le plus malheureux des hommes.

Je fus plusieurs jours sans aller chez madame Harlington. Je fis dire que j'étais souffrant; on envoyait tous les matins savoir de mes nouvelles. Cependant, je sentais que je ne pouvais me dispenser de reparaître, de faire au moins une visite, quand Robert vint m'avertir que sir Harlington avait écrit de Marseille et qu'on l'attendait de jour en jour.

Il était impossible que, presqu'aussitôt son arrivée, sir Harlington ne cherchât pas à savoir quelles étaient mes intentions. Si je n'épousais pas miss Anna, son père n'avait-il pas le droit de me demander pourquoi j'avais compromis sa fille en me battant avec un homme qui s'était mis sur les rangs pour s'unir à elle? d'un autre côté, je ne me sentais pas le courage d'assister au mariage d'Angèle; et comment m'en dispenser, si je restais à Florence.

Dans cette circonstance, je me conduisis comme un lâche, Laurent; je me déterminai à fuir; oui, je résolus de partir la nuit même. Je dis à Robert qu'il viendrait me rejoindre à Bologne; mais je fis encore une nouvelle imprudence, encore une mauvaise action : j'écrivis à Angèle.

J'osais conserver l'espoir d'être aimé; ma conduite fut pitoyable, je le sais. Mon billet était ainsi conçu :

« Je pars, Angèle, je pars, c'est vous dire

« que je ne serai jamais l'époux de miss Anna.
« Vous êtes encore libre, si la crainte de ne
« pas être heureuse vous arrêtait, remettez
« un mot à Robert, et soyez certaine que je ne
« vous laisserai pas sans appui ; je reviendrai
« pour vous, seulement pour vous. »

Tu vois que c'était en dire beaucoup et n'en pas dire assez ; tu vois que ton malheureux ami n'avait su ni se faire heureux, ni soutenir dignement le malheur qu'il s'était attiré.

J'ordonnai à Robert de ne confier à personne que j'étais parti. Je le répète, je fuyais comme un lâche.

S'il m'eût été possible de jouir de quelque chose, je n'aurais jamais admiré une plus ravissante nuit que celle qui régna pendant que je traversais les Alpes. Le ciel profond et bleu était resplendissant d'étoiles, et c'était avec raison qu'on pouvait le comparer à un manteau de Roi. Mais de quoi peut jouir celui qui est bourrelé par le remords d'avoir gâté sa vie et celle

d'un autre! Si j'attachais mes yeux sur le ciel, il me semblait y rencontrer le regard de mon père ; il me semblait que ce regard s'arrêtait triste et inquiet sur moi; il me semblait entendre mon père dire : Pauvre Edmond ! comment as-tu pu faire tant de mal à un autre et à toi-même!

Quand je fus arrivé à Bologne j'essayai de tromper mon impatience en visitant les églises, les galeries. Je connaissais l'exactitude de Robert; je savais qu'il ne perdrait pas un moment, mais comme il ne venait pas en poste, il pouvait arriver très tard. Je me couchai, la nuit était avancée, mais je donnai l'ordre qu'on fit entrer Robert chez moi aussitôt qu'il arriverait. Quoiqu'extrêmement fatigué, le point du jour brillait que je ne dormais pas, Robert ouvrit ma porte.

— Robert, m'écriai-je, Robert! avez-vous une réponse d'Angèle?

— Oui, monsieur, oui, mais laissez-moi d'abord vous rendre compte.

Je m'ordonnai la patience, je savais que je rendais Robert heureux en l'écoutant.

— Hier matin, me dit-il, je ne voulais pas aller chez madame Harlington, de crainte qu'on ne me questionnât, mais comme c'était dimanche, j'étais certain que mademoiselle Angèle se rendrait à la messe. En effet, à peine était-il huit heures que je l'ai vue sortir de la maison. De peur que quelque domestique ne rôdât par là et ne m'aperçut, je la suivis et ne lui remis votre lettre qu'au moment où elle entrait dans l'église de Santa-Croce. Elle devint très rouge, hésita, et finit, cependant, par la mettre dans sa poche.

Je crois qu'il y a une réponse, mademoiselle, lui dis-je, et vous serez bien bonne de ne pas me la faire attendre, car je suis impatient d'aller rejoindre monsieur.

— Rejoindre monsieur de Ferrières, Robert, s'écria-t-elle, est-ce qu'il n'est plus à Florence?

Mais, comme si elle se fut reproché cette question, elle me fit un signe de la main et dit bien bas :

— Vous aurez la réponse dans la matinée.

Puis, elle entra dans l'église. Comme j'avais mon livre d'Heures sur moi, j'entrai aussi pour entendre la messe. Mademoiselle Angèle resta tout le temps la tête penchée, et je la vis plusieurs fois essuyer ses larmes.

Je sortis avant elle et rentrai à la maison pour faire mes préparatifs. Personne ne m'a vu, personne ne sait que monsieur n'est plus à Florence.

— Et la réponse de ma filleule, Robert ?

— Nous y arrivons, monsieur, me répondit-il en cherchant dans son portefeuille une petite lettre qu'il me remit. Monsieur Rebourg, poursuivit-il, est venu me l'apporter à deux heures, à trois j'étais en route. J'aurais dû

être arrivé plus tôt, mais les voituriers de ce pays-ci sont tous des menteurs et....

— Allez vous reposer, mon bon Robert, interrompis-je, et soignez-vous.

— Monsieur est bien bon, reprit-il, en arrangeant mon lit comme il a conservé l'habitude de le faire, comme il le faisait quand j'étais enfant. Enfin il m'a quitté..

— Voici la lettre d'Angèle, continua Edmond en la passant à Laurent. Je la conserve toujours sur moi dans ce souvenir, en la lisant tu comprendras ce que je dois ressentir.

« Dieu m'a exaucé, monsieur de Ferrières,
« vous n'épouserez pas miss Anna, je craignais
« tant que vous ne compromissiez pour jamais
« le bonheur de votre avenir. Vous partez, il
« est vraisemblable que je ne vous reverrai
« plus. Recevez mes adieux, mes remercî-
« ments et mes vœux. Le désir de contenter
« ma mère, la raison, m'ont ordonné d'accep-

« ter de devenir la compagne d'un honnête
« homme, qui m'aime sincèrement. Ce dont
« je puis répondre ; c'est que je remplirai mes
« devoirs. On dit que la paix rentre dans le
« cœur quand on le ferme à de folles illusions,
« à de dangereuses espérances. La paix vien-
« dra donc pour moi, car je n'ai plus ni illu-
« sions, ni espérances.

« J'ai dit à monsieur Rebourg que vous
« étiez parti, que je vous écrivais pour vous
« faire mes adieux ; il me charge d'y joindre
« les siens avec l'expression de son dévoue-
« ment et de sa reconnaissance, car il sait tout
« le bien que vous avez voulu me faire ; par-
« donnez-moi de pas l'avoir accepté. Ah ! je
« ne pouvais pas, je ne voulais pas recevoir
« une dot de vous.

« Adieu pour la dernière fois, monsieur
« Edmond, si vous revoyez la France et ma
« mère, dites-lui que je lui ai obéi, et que je

« tâcherai d'être heureuse, dites-lui..... mais « mon cœur se brise, adieu. »

Ainsi nous étions à jamais séparés; par un orgueil indomptable, j'avais perdu la seule femme que je sentais pouvoir aimer. Qu'avais-je à faire maintenant, sinon de prendre mon parti d'être malheureux et de me résigner. Je pris ce parti comme il était dans mon caractère, je ne cherchai pas à me distraire par l'occupation ou par les plaisirs; je m'enveloppai au contraire dans ma tristesse, je m'en fis un manteau que rien ne pouvait soulever, je n'eus même pas permis que personne l'essayât.

Je restai quelques semaines à Bologne; puis, je me rendis à Venise, à Milan, à Turin. Quand je fus près de la frontière de France, je me dis que je devrais y rentrer, que rien ne devait plus me retenir en Italie. Mais je reculai au moment de franchir les Alpes, comme si une force irrésistible me repoussait sur cette terre où j'avais tant souffert, mais où du moins j'a-

vais appris à aimer. Tout à coup je me résolus à partir pour Naples, je me retrouvai au Vomero, j'y cherchai la trace de celle que j'avais dédaignée et qui m'aurait rendu si heureux.

De Naples je partis pour la Sicile ; j'espérais que le changement de lieu, que la fatigue physique, me feraient quelque bien. Mais tous mes efforts furent inutiles.

Comme je ne restais pas longtemps dans chaque endroit, je ne formais aucune relation, et je n'en désirais pas. Je poussais les heures pour faire des journées, les journées, pour faire des semaines et des mois. Qu'espérais-je donc en faisant un si mauvais usage du temps qu'on ne retrouve jamais.

Un matin je me rappelai que j'avais passé à Rome sans m'y arrêter, je m'y rendis ; je me flattais que je trouverais quelque plaisir à visiter cette merveille du monde. Durant plusieurs semaines je forçai ma volonté à m'occuper

sans cesse à parcourir tout ce que Rome renferme de curieux. Mais je ne pouvais arracher l'image d'Angèle de mon cœur, et il me prit un insurmontable désir de savoir si elle était effectivement mariée. Hélas! je gardais l'espoir que quelque obstacle avait rompu ce mariage.

Quand Robert apprit que je voulais retourner à Florence, il chercha à me faire renoncer à mon projet. Quoiqu'il ait peu l'expérience des passions, son cœur est si excellent, qu'il lui avait fait devinerla cause de mes souffrances; il comprenait que je regrettais de ne point avoir épousé Angèle. Du reste il n'osa insister et m'obéit avec son respect ordinaire, quand je lui ordonnai de tout préparer pour mon départ.

Je pris cependant le chemin le plus long et le plus pittoresque; je m'adressai partout où je croyais trouver des distractions, puis, tout-à-coup, je me remis en route avec rapidité,

comme si je devais trouver le bonheur au but, et cependant je n'en devais attendre aucun.

C'était dans la même saison et presque à la même heure, où l'année auparavant je m'étais trouvé sur la route qui conduit à Florence; et d'une hauteur d'où on plane sur le moulin de l'Ellera, comme à cette époque je le découvrais tout entier. Le soleil éclairait la terre de ses rayons doux et encore chaleureux ; la nature répandait sa grâce charmante sur ce poétique paysage. Mais Jules Rebourg n'était pas dans son jardin, il n'avait plus de fleurs à planter, car ce jardin en était couvert, et elles jetaient dans l'air leurs délicieuses émanations. La maison blanche avait pris un aspect plus gracieux ; elle était tapissée de chèvrefeuille et de jasmin, et autour d'un petit balcon dont les jalousies vertes étaient à demi fermées, grimpait une immense tige de roses blanches que je n'ai vues qu'en Italie, et qui semblent une

plante parasite, tant elles se montrent promptement envahissantes. Le silence était profond et ne laissait entendre que le tic-tac monotone du moulin.

J'étais descendu de voiture en donnant pour prétexte à Robert que je voulais prendre un peu d'exercice.

—Il serait bon que Monsieur ne s'attardât pas trop, me fit-il observer timidement, la nuit vient vite en automne, et en voici deux que nous passons en voiture.

Je savais parfaitement que Robert parlait de notre fatigue au pluriel pour que je m'en préoccupasse davantage.

Je promis à ce brave serviteur de ne pas m'oublier, et cependant le crépuscule était presque arrivé et je restais toujours ; j'y serais sans doute resté encore plus longtemps, si je n'avais entendu le bruit des roues d'une légère voiture. Elle passa si près de moi,

que celui qui l'occupait put me reconnaître. Sautant à terre, il s'écria avec effusion.

— Monsieur de Ferrières, ah! que je suis heureux de vous voir! Mais comment n'êtes-vous pas entré à la maison, vous feriez tant de plaisir à Angèle?

— Je ne l'ai pas voulu à cause de l'heure, mon cher monsieur Rebourg, lui dis-je en répondant timidement à la pression de sa main. Puis, je suis un peu fatigué et mon vieux Robert m'attend à quelques pas d'ici. Mais je compte revenir bientôt vous voir. En attendant, veuillez m'apprendre comment se porte madame Rebourg?

— Mon Dieu! me répondit l'excellent jeune homme d'une voix un peu attristée, on m'a dit, et vous devez le savoir, monsieur de Ferrières, qu'Angèle a toujours été d'une constitution délicate. J'espérais que le séjour de la campa-

gne, une vie calme et exempte de chagrins raffermiraient sa santé; mais loin de là, Angèle devient tous les jours plus pâle et plus faible.

— Mais qu'éprouve-t-elle? de quoi se plaint-elle enfin, m'écriai-je?

— Elle ne se plaint jamais, et si je ne savais qu'elle ne dort guère que deux ou trois heures par nuit, qu'elle ne mange presque rien, je pourrais la croire bien portante; mais je ne puis m'abuser, et je crains de m'être fait peut-être trop longtemps illusion.

— Vous m'effrayez! Mais n'avez-vous pas consulté, appelé un médecin?

— Je l'ai voulu, mais Angèle m'a supplié de m'en abstenir, en m'assurant qu'elle ne souffrait pas du tout.

— Paraît-elle gaie? demandai-je en hésitant.

— Je n'ai jamais vu Angèle, ce qu'on ap-

pellegaie, Monsieur, toujours je l'ai trouvée mélancolique, et j'ai surpris bien souvent des larmes dans ses yeux ; j'attribuais cela à sa position, car elle a bien souffert dans cette famille Harlington.

Jules Rebourg marchait à côté de moi et m'accompagna jusqu'à ma voiture. Tout-à-coup il me dit :

— Vous savez sans doute ce qui est arrivé à Miss Harlington ?

— Non, vraiment, je n'en ai pas entendu parler depuis que j'ai quitté Florence.

— Eh bien ! quand on a appris votre départ, ce fut sur ma pauvre Angèle que tomba la colère de Miss Anna ; elle l'accusa d'avoir dit du mal d'elle, d'avoir empêché que vous ne l'épousiez. Vainement Angèle essayait-elle de lui faire observer qu'elle ne vous avait ja-

mais parlé seule pendant votre séjour à Florence. La méchante Miss continua à lui dire des choses si pénibles, que je fis ce que vous auriez fait à ma place, monsieur de Ferrières; je me déclarai l'appui de ma fiancée, et j'en appelai à la justice de sir Harlington. Je pressai les préparatifs de mon mariage; il se fit enfin, et le jour même j'emmenai ma femme dans ma petite maison que j'avais arrangée pour elle avec tant de joie.

Ma femme est un trésor, continua Jules Rebourg avec orgueil, un véritable trésor. Vous ne sauriez croire combien elle m'est utile dans mon commerce. C'est elle qui tient mes livres et mes comptes; elle dispose et commande si bien, que je n'ai qu'à m'occuper des affaires du dehors, à profiter des bons marchés et des occasions. Aussi, si cela dure, j'aurai bientôt fait une petite fortune. Mais bah! j'aimerais bien mieux travailler comme un mer-

cenaire toute ma vie, et que mon Angèle se portât bien. Cependant, Monsieur de Ferrières, quoique vous soyez bien jeune encore, Angèle n'osera vous refuser à vous de voir un médecin, parce que vous êtes son parrain et comme un second père pour elle. N'est-ce pas, que vous le lui demanderez, que vous l'exigerez.

— Je ferai ce que je pourrai, répondis-je d'une voix émue.

Il s'aperçut de mon émotion, et voulant me distraire, il reprit :

— Je vous parlais tout à l'heure de Miss Anna eh bien! apprenez qu'elle est mariée; elle a épousé ce prince italien à qui vous avez donné un si bon coup d'épée. Ces Italiens n'ont pas de vergogne. Miss Anna s'était moquée de lui et avait bien prouvé qu'elle vous préférait. Pourtant il l'a épousée avec empressement, comme un imbécile qu'il est.

J'étais arrivé à ma voiture; Jules Rebourg me pressa de revenir le lendemain. Je le lui promis. Ainsi, j'allais revoir Angèle, Angèle la femme d'un autre, et moi, j'étais condamné à vivre seul, à n'être jamais aimé; jamais la présence d'une femme ne devait faire battre mon cœur, et je ne devais plus connaître de l'amour que ce qui en fait la honte et le dégoût. J'éprouvais dans ce moment un tel ennui de tout, que je craignais plutôt que je ne désirais de revoir Angèle. Quand le lendemain je me mis en route pour me rendre chez elle, le cœur me battait péniblement; ce n'était ni de joie, ni d'empressement, c'était un pressentiment qui m'annonçait que j'allais cruellement souffrir. Et, par une pusillanimité qui sera comprise par ceux qui ont ressenti les souffrances du cœur, après m'être dit que je devais choisir la matinée pour aller chez Angèle, je me persuadai qu'il serait plus convenable de n'y arriver que le soir. J'avais de cette manière gagné du temps, c'est

à quoi visent d'ordinaire les caractères faibles, fiers et timides.

Il était ainsi presque nuit quand je me trouvai en face du moulin. La façade blanche de la maison de monsieur Rebourg ne présentait plus à l'œil qu'un aspect indécis. Je descendis par une délicieuse allée bordée d'yeuses et de jeunes pins, et je me trouvai devant une petite barrière de bois qui ouvrait sur le jardin ; je le traversai pour arriver à la maison. Une porte vitrée s'ouvrait sur un vestibule où donnait un élégant escalier; mais je ne rencontrai personne, je ne savais où trouver quelqu'un pour m'annoncer, et je retournai dans le jardin.

Je pensai que peut-être en le parcourant je trouverais les maîtres de la maison ; je descendis une allée touffue et j'aperçus une terrasse qui devait donner sur l'Arno. Je m'approchai ; une femme était appuyée sur cette terrasse

dans la même attitude où, pour la première fois, j'avais vu Angèle au Vomero; c'était elle.

Sans doute elle devait s'attendre à ma visite, cependant elle parut si vivement émue, qu'elle s'appuya sur la terrasse et ne prononça pas une parole. Jules Rebourg venait à nous; je fis quelques pas à sa rencontre, il me salua avec autant de cordialité qu'il l'avait fait la veille, et s'écria:

— Angèle, Angèle, pourquoi restes-tu donc si tard sur la terrasse? l'air du soir est déjà humide dans cette saison ; ce n'est pas raisonnable ce que tu fais là ; demande à M. de Ferrières. Tiens, donne-lui le bras et rentrons; ton petit salon est éclairé et tout prêt à nous recevoir.

J'offris mon bras à Angèle, elle y posa sa main et nous avançâmes en silence du côté de la maison. Jules Rebourg nous précédait en criant :

— Beppo, Beppo ! avertis Nina qu'elle prépare tout ce qu'il faut pour le thé. Cependant, ajouta-t-il en nous ouvrant la porte d'un très joli salon éclairé et arrangé d'une manière vraiment élégante, vous prendrez le thé seulement avec ma femme, monsieur de Ferrières, car moi je ne puis m'accoutumer à cette boisson chaude et fade.

Pendant qu'il parlait, Angèle avait dégagé sa tête d'un grand chapeau de paille, et je vis sa figure. Heureusement je pus retenir une exclamation de surprise et d'effroi ; car je ne retrouvais plus Angèle que j'avais toujours connue svelte et délicate, mais dont le charmant visage conservait, cependant, la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. Maintenant sa figure avait la blancheur du marbre, et son visage était tellement amoindri, que ses yeux, où semblait s'être réfugiée toute la puissance de la vie, paraissaient d'une grandeur presque

effrayante; ses longs cils bruns leur servaient comme de voile funèbre. Mais, au milieu de cette mortelle pâleur, ses lèvres étaient restées d'une rougeur de grenade, et ses dents avaient pris un brillant de nacre, signe presque toujours certain d'une maladie mortelle. Mes yeux ne pouvaient se détourner d'elle, mais elle ne m'avait pas encore regardé.

Rebourg la fit asseoir à côté de moi sur une petite causeuse; elle leva alors sur moi ses longues paupières, tressaillit, car moi aussi, j'étais bien changé.

— Chère Angèle! dis-je doucement, savez-vous que je viens vous gronder. Quoi! vous refusez de vous soigner, de voir un médecin? Vous affligez ceux qui vous aiment.

— Je vois que monsieur Rebourg s'est plaint de moi, dit Angèle en prenant la main de son mari. Il n'a qu'un tort, c'est de vouloir faire de

moi une personne malade, tandis que je me porte à merveille.

— Tu te portes à merveille, répéta Rebourg, et pourquoi donc manges-tu si peu que je ne conçois pas comment tu peux te soutenir; pourquoi dors-tu si mal que je t'entends te promener dans ta chambre presque toute la nuit, et encore je ne puis obtenir de toi que tu reposes le matin. Tu veux toujours t'occuper d'affaires ; je me fâcheraî, Angèle, et tu verras que je t'achèterai la petite voiture et le joli petit cheval que tu sais.

— Attendons jusqu'au printemps, répondit Angèle en détournant la tête, mais ne vous inquiétez pas, mon ami, je ne souffre réellement pas beaucoup.

Beppo vint avertir son maître que quelqu'un désirait lui parler; il sortit. Nous restâmes, Angèle et moi, un instant dans le silence. Enfin, je dis à Angèle :

— Vous essayez d'abuser votre mari, mais vous ne vous abusez pas vous-même, vous ne m'abuserez pas d'avantage. Vous souffrez, vous souffrez beaucoup.

Angèle rougit et pâlit; elle prétendait qu'on ne s'aperçut pas de ce qu'elle voulait cacher; aussi me répondit-elle avec beaucoup de fermeté :

— Je crois que vous n'ignorez pas, monsieur de Ferrières, que je suis d'une santé un peu délicate, et je vous atteste que je me suis toujours sentie plus fatiguée, soit des remèdes, soit d'entendre parler de mes maux, que de les supporter. Pourquoi donc m'imposer une contrariété qui ne ferait qu'ajouter à ce que je puis souffrir. Si Dieu veut que je guérisse, je guérirai.

— Oh! Angèle, m'écriai-je, pouvez-vous oublier à ce point ceux à qui vous êtes si chère.

— Je n'oublie point mon mari, dit-elle sans

me jeter un seul regard, je sais que Jules éprouverait une vive douleur de ma perte; mais il est jeune, actif, il aime l'occupation, et il trouverait facilement une femme qui, sous beaucoup de rapports, lui conviendrait mieux que moi.

— Vous ne pensez qu'à votre mari, mais votre mère, mais.....

Elle m'interrompit vivement.

— Ma mère, ma pauvre mère, elle me pleurerait amèrement; mais depuis que je suis au monde elle sait que je ne peux y rester longtemps.

— Angèle! Angèle! m'écriai-je d'une voix désespérée, rétractez ce terrible arrêt, ne parlez pas ainsi.

— Vous avez raison, reprit-elle en fixant ses grands yeux brillants sur les miens. J'ai l'air de vouloir vous attendrir sur mon sort, de

tâcher de vous inspirer de la pitié, tandis que je suis heureuse, parfaitement heureuse.

Angèle se leva, fut prendre un ouvrage de tapisserie; puis, s'assit près d'une table, me prouvant ainsi qu'elle ne voulait pas continuer la conversation sur le même sujet. Je me levai à mon tour en annonçant que j'allais me retirer.

— Monsieur Rebourg espérait certainement vous retrouver à son retour, dit-elle timidement.

—M. Rebourg devait croire qu'il vous laissait avec un ami, avec une personne qui exercerait quelque empire sur vous, Angèle, et vous refusez d'écouter mes conseils; vous me traitez bien cruellement.

— Moi, je vous traite cruellement! s'écria-t-elle en laissant tomber son ouvrage, ah! monsieur de Ferrières, que vous lisez mal dans mon âme.

Nous entendîmes la voix de Jules Rebourg, Angèle essuya ses longues paupières mouillées de larmes.

— Nous allons prendre le thé, dit Jules en entrant bruyamment, j'espère qu'à présent on me laissera tranquille. Angèle, veux-tu que je ferme la fenêtre du balcon, il me semble que l'air humide du soir peut te faire du mal.

— Ah! laissez-moi respirer, répondit-elle doucement.

Le thé fut apporté; il était parfaitement servi, et Angèle en fit les honneurs d'une manière charmante. Il était impossible de trouver une maîtresse de maison plus gracieuse et plus attentive; tout autour de ce ménage respirait le bien-être, l'ordre et une parfaite union. M. Rebourg me parla de ses affaires, de ses projets d'avenir, d'intérieur, avec une sécurité qu'Angèle ne détruisit par aucun mot, par aucune réflexion.

— Ma femme n'a pas voulu engager sa mère à venir habiter avec nous, dit-il, mais je conduirai Angèle en France avant deux ans.

Hélas! il avait devant les yeux la figure mourante d'Angèle, et il ne comprenait pas son danger. Je n'y pus tenir, et au moment de m'en aller, je dis à M. Rebourg, au risque de déplaire à Angèle, ma filleule consent à voir un médecin; je lui en amènerai un demain.

— Ah! monsieur de Ferrières, s'écria-t-elle avec un accent de reproche, mais enfin, puisque vous le voulez, puisque Jules le veut aussi, je verrai un médecin. Cependant, accordez-moi quelques jours pour me préparer à une chose qui me répugne beaucoup.

Au fait, reprit Jules Rebourg, on ne peut te refuser cela; que peuvent faire quelques jours de retard dans une maladie qui n'est pas dangereuse. Cependant, j'y mets une condition;

c'est que tu iras visiter le logement dont je t'ai parlé. Je veux, souviens-t'en bien, que tu passes l'hiver à Florence : j'ai peur que l'air humide de l'Ellera ne t'ait nui.

— Monsieur de Ferrières, ajouta le bon, l'excellent jeune homme, te rendra de fréquentes visites, j'en suis certain, et moi, j'irai dîner tous les jours avec toi ; puis, tu reviendras ici au printemps, fraîche et bien portante. Ne remettons pas davantage ce qui peut être fait demain ; laisse-moi prier ton parrain de venir te chercher pour que vous alliez ensemble voir cet appartement ; il jugera mieux que moi de ce qui pourra te convenir. Allons, c'est arrangé, n'est-ce pas ?

Angèle voulut essayer de résister, mais monsieur Rebourg, avec cette bruyante décision qui lui était habituelle, s'écria :

— C'est décidé, c'est convenu, et monsieur

de Ferrières va avoir la bonté de nous dire à quelle heure il viendra te prendre demain.

— A midi, répondis-je, si cette heure convient à ma filleule.

Elle essaya de faire comprendre à son mari que cela me dérangerait; mais il n'écouta rien, et en me reconduisant à ma voiture, il me répéta plusieurs fois :

— A demain, à demain, midi.

Que te dirai-je, Laurent, je sortis de cette maison ne pouvant plus m'abuser sur les sentiments que m'inspirait toujours Angèle. Oui, cette femme qui semblait avoir un pied dans la tombe, je l'aimais avec ardeur, et je me préparais à essayer de payer par une trahison la confiance que me montrait son mari. Je formais mille projets plus coupables les uns que les autres; j'éprouvais enfin une de ces fièvres de cœur et de tête qui font tout oublier. Loin que la froi-

deur qu'Angèle m'avait montrée m'effrayât, je me disais que c'était parce qu'elle m'aimait encore; je la croyais bien malade, mais j'étais certain que du moment qu'elle se sentirait aimée, passionnément aimée, elle renaîtrait à la vie et au bonheur. Ainsi, je ne me faisais aucun scrupule de troubler le bonheur d'un jeune homme estimable qui valait cent fois mieux que moi : j'oubliais les conseils et les exemples de mon père; enfin, je trouvais tout naturel de faire ma maîtresse de celle dont je n'avais pas voulu faire ma femme.

Le lendemain à midi, j'étais à l'Ellera, je trouvai le visage d'Angèle beaucoup plus animé qu'il ne l'était la veille. Elle fit beaucoup d'instances auprès de son mari pour qu'il nous accompagnât.

— Je t'assure que cela m'est impossible, répondit-il avec gaîté. Mais n'es-tu pas avec ton

parrain, il te ramènera de bonne heure, afin que la promenade ne te fatigue pas trop; et s'il veut nous donner une nouvelle preuve d'amitié, il dînera avec nous.

Je me hâtai d'accepter, nous montâmes en voiture, et monsieur Rebourg donna à mon cocher l'adresse de l'appartement que nous devions visiter; nous partîmes. Angèle n'était plus silencieuse comme la veille; elle parlait avec une animation qui la rendait charmante; elle revenait sur les jours de son enfance qu'elle avait passés dans la maison de mon père; elle me rappelait mille circonstances que j'avais oubliées, et qui toutes me concernaient. L'air avait ranimé cette frêle plante; il me semblait ne plus retrouver sur son visage aucun des cruels ravages qui m'avaient effrayés la veille.

La confiance que me montrait Angèle, le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, me transpor-

taient et encourageaient encore mon imagination à de folles et coupables espérances. Me rappelant tout ce que j'avais entendu dire sur les femmes, me rappelant encore plus la conduite que plusieurs d'elles avaient tenue envers moi, j'osais confondre Angèle avec elles, et je me persuadais qu'elle ne me refuserait pas longtemps les preuves d'un amour dont je ne doutais plus. J'avais même si entièrement oublié mes principes de délicatesse, qu'en visitant avec Angèle l'appartement que son mari nous avait indiqué, je me félicitais des facilités qu'il m'offrait pour venir à toute heure chez elle. Malheureux Lovelace que j'étais, je n'ai connu que l'espoir d'un bonheur coupable ; il s'est évanoui comme un songe.

Malgré mes instances, Angèle refusa cependant d'arrêter le logement à l'instant même, elle dit qu'elle enverrait la réponse sous quelques jours.

Depuis un moment elle était redevenue plus sérieuse, et quand nous passâmes devant l'église de Santa-Croce, elle me pria de faire arrêter.

Nous nous trouvâmes seuls sous ces majestueuses voûtes. Le bras d'Angèle tremblait sous le mien, elle le retira doucement et fut s'agenouiller auprès d'une des magnifiques tombes que cette église renferme. J'étais debout, mais peu à peu mes genoux ployèrent, ma tête s'abaissa sur mes mains jointes, et toute pensée d'amour coupable et de séduction s'éteignit. J'entendais la respiration pressée et pénible d'Angèle, et un froid glacial vint remplacer les pensées voluptueuses et terrestres qui m'occupaient un moment auparavant. Le souvenir de mon père s'empara de mon âme, il me sembla entendre ces paroles descendre dans mon cœur, paroles qu'il m'avait si souvent répétés :

« Ne sacrifie jamais le bonheur de personne au tien. »

Et n'était-ce pas une honteuse, une déloyale action, que de songer à porter le trouble dans une maison où on m'accueillait comme un protecteur, comme un ami? Et qui au monde aurait fait plus de mal à Angèle que moi? Après lui avoir déchiré le cœur j'aurais voulu la déshonorer. Moi, qui avais juré devant Dieu de la protéger, de lui servir de père, j'aurais essayé de flétrir cette belle couronne d'innocence que Dieu laisse encore sur le front de la femme mariée, tant qu'elle respecte ses devoirs.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, l'orgue se fit entendre. Mon émotion fut portée à son comble, alors Angèle se penchant vers moi, me dit à voix basse !

— Edmond, n'est-il pas vrai qu'il serait

doux de mourir ici, mourir sans avoir commis une mauvaise action? Je n'osai répondre.

Quand elle releva la tête, son visage était couvert de larmes.

Nous sortîmes par le cloître, Angèle lisait tout bas les épitaphes placées sur les tombes. Elle s'arrêta devant une plaque de marbre blanc, sur laquelle était gravée la date récente de la mort d'une jeune fille.

— Dix-neuf ans! dit-elle, moi, je ne les ai pas encore.

Angèle! Angèle! m'écriai-je en l'entraînant, voulez-vous me désespérer en vous livrant à de si tristes pensées?

Elle garda le silence, et ma main pressa la sienne sans qu'elle la retirât. Le soleil était encore chaud et radieux, lorsque nous remon-

tâmes en voiture. Je l'avoue à ma honte, toutes les bonnes pensées que m'avait inspirées le souvenir de mon père et la froide majesté de l'église s'envolèrent, quand je me retrouvai en voiture à côté d'Angèle, quand je me sentis entraîné, et que je parcourus rapidement de délicieuses campagnes. On avait jeté dans notre voiture quelques beaux bouquets que je me plaisais à offrir l'un après l'autre à Angèle. Elle les admirait avec une expression doucement mélancolique. Je suis certain que dans ce moment, elle était heureuse, et heureuse par moi. C'est le seul souvenir doux qui me reste, que cette heure que nous passâmes ensemble.

Jules Rebourg nous accueillit avec des expressions joyeuses; il trouva que sa femme avait repris de belles couleurs, qu'elle paraissait tout-à-fait bien.

Il avait raison; les joues d'Angèle étaient

colorées; mais, ni lui ni moi, nous ne pensâmes à toucher son pouls.

Mais, Laurent, je ne veux point m'appesantir sur les jours qui suivirent. Chaque après-midi, et souvent même le matin, je venais chez Angèle : elle me recevait avec la même expression de mélancolie et d'embarras quand nous étions seuls, mais avec la plus affectueuse aménité quand son mari était présent.

Il la tourmentait souvent pour qu'elle retournât à Florence arrêter l'appartement, elle remettait chaque jour à prendre ce parti.

Aux yeux des indifférents, et même de son mari, qui l'aimait pourtant de toute son âme, la santé d'Angèle ne paraissait pas plus mauvaise; mais, moi, je m'apercevais que la pauvre jeune femme devenait tous les jours plus diaphane, plus ombre.

Un soir que j'étais resté un instant seu

avec elle, elle me demanda tout-à-coup si je comptais retourner bientôt en France.

— Tant que je pourrai vous voir chaque jour Angèle, je ne quitterai pas l'Italie.

— Cependant, reprit-elle, vous ne comptez pas vous y fixer, vous devez vous marier un jour, monsieur de Ferrières; ne m'avez-vous pas dit souvent que c'était le dernier vœu de votre excellent père?

— Quand par sa faute, on a manqué son bonheur, on ne doit plus l'espérer complet, répondis-je avec abattement.

— Elle se leva, et, pour la première fois, je m'aperçus qu'elle chancelait en marchant; je courus à elle et la portai sur le divan.

— Je me sens bien faible, dit-elle, d'une voix éteinte, et elle me laissa sa main que j'avais prise dans la mienne. Sa tête était appuyée

sur un des oreillers du divan, et, de temps en temps, elle fermait les yeux. Je touchai son pouls, je le sentis excessivement faible, et je n'osai pourtant témoigner toute l'inquiétude que j'éprouvais; cependant je me promis d'amener un médecin le lendemain, de très bonne heure, à l'Ellera.

La soirée s'avançait, soirée remplie à la fois de charme et de terreur, car je ne pouvais me le dissimuler, Angèle était bien mal, et jamais ses yeux ne m'avaient laissé deviner autant d'amour. De temps en temps elle faisait effort pour prononoer quelques paroles, mais la force du mal dominait la puissance de cette âme courageuse.

M. Rebourg rentra.

— Qu'as-tu? demanda-t-il avec inquiétude, Angèle est-ce que tu te sens plus mal?

mon Dieu, monsieur de Ferrières, comme vous êtes pâle.

Angèla leva alors les yeux et me regarda avec un sourire, à la fois si doux et si tendre, qu'il me sera présent toute la vie. Puis, elle fit un effort, se releva et dit avec sa voix d'ange : je me sens mieux.

— Ah! tu m'as fait bien peur, s'écria Jules Rebourg, et j'allais prier ton parrain de passer la nuit à la maison, d'autant plus que voilà un orage épouvantable qui commence.

— Un orage dit Angèle, je voudrais bien le voir.

— M. Rebourg ouvrit la fenêtre; les éclairs faisaient par moments pâlir la lampe qui était placée sur une table, le tonnerre grondait dans les Appennins.

— N'est-ce pas Angèle, qu'il ne faut pas

que M. de Ferrières retourne à Florence par un pareil temps, reprit l'excellent, le confiant Jules.

— La voiture de M. de Ferrières ferme bien, fit observer Angèle avec quelque vivacité, et il me semble qu'il n'y a aucun danger.

Je compris qu'elle désirait que je partisse, et je me levai en disant :

— J'aurai le temps d'arriver à Florence avant que l'orage ait entièrement éclaté.

Angèle me tendit sa main, je sentis même qu'elle pressait la mienne. Si j'avais été seul, je me serais jeté à ses pieds.

— Adieu, prononça-t-elle d'une voix éteinte. Et elle retomba sur les coussins du divan.

— Je vous en conjure, Angèle, m'écriai-je, je vous en conjure, laissez-moi rester ici.

— Non, dit-elle en se levant courageusement et en se tenant debout; non, je suis mieux, bien mieux, bonsoir monsieur de Ferrières, bonsoir mon parrain, bonsoir mon ami. Et elle entra dans sa chambre en me jetant un regard dont il m'est impossible de peindre l'expression.

— Il paraît que cela contrarierait Angèle que vous restiez, me dit M. Rebourg, en me reconduisant; elle craint sans doute que vous ne soyiez pas bien chez nous.

— Demain, au point du jour, j'arriverai ici avec un médecin, répondis-je précipitamment, Angèle souffre beaucoup, elle est bien malade.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le pauvre Rebourg, en joignant les mains, est-ce que vous la croiriez en danger.

— J'espère que non, mais nous avons eu tort de ne pas insister pour qu'elle vît plus tôt un médecin.

Le tonnerre grondait avec force quand je montai en voiture; mais, certes, quelque bouleversé que fut l'atmosphère, il ne l'était pas autant que mon âme. Je ne croyais pas, je ne voulais pas seulement supposer qu'Angèle fut ce qui s'appelle en danger, mais je me reprochais d'avoir laissé aggraver sa maladie, en n'insistant pas pour qu'elle eût recours à un médecin.

Il faisait un temps affreux quand je rentrai dans Florence. Je n'en priai pas moins Robert de courir chez un médecin dont on m'avait vanté la science, pour le prier de se tenir prêt à partir au point du jour.

Pour la première fois, je recommandai à Robert de parler de ma fortune et de la manière dont je saurais récompenser le secours que je venais invoquer.

Robert revint bientôt m'annoncer que le médecin serait prêt à partir avec moi. Le brave homme chercha à me consoler, en me

rappelant la jeunesse d'Angèle. Il me raconta je ne sais combien d'histoires de personnes qu'on avait vues très malades, et qui s'étaient parfaitement rétablies.

Pour tranquilliser ce bon Robert, je me jetai sur mon lit, mais sans me déshabiller. Il insista pour rester sur un fauteuil, près de moi, et toutes les demi-heures je voulais lui persuader qu'il était temps de partir.

— Il faut attendre, monsieur; me répétait-il, vous effrayeriez madame Rebourg en arrivant avant le jour chez elle.

Je me calmais quelques minutes; puis, je recommençais à montrer de l'insistance pour me rendre à l'Ellera.

— Encore une demi-heure, monsieur, me répondait Robert pour la quatrième fois, lorsque tout-à-coup on sonna à la porte.

Ce coup de sonnette me glaça, qui à pa-

reille heure pouvait venir chez moi. Robert courut ouvrir. C'était Beppo, défait, pâle, jetant ces bruyantes et interminables exclamations à l'aide desquelles les Italiens exhalent leur douleur.

— Beppo! qu'est-il arrivé, criâmes-nous Robert et moi.

Beppo me tendit un paquet cacheté, et je compris enfin ses paroles fatales : *La padrona, la signora Angèla è morta.*

Angèle était morte, reprit Edmond après être resté assez longtemps dans le silence, tandis que Laurent pressait sa main et cherchait à lui rendre du courage, Angèle était morte, rien ne pouvait ranimer cette âme que j'avais achevé de briser. Car, bien qu'Angèle eût apporté en naissant le germe de la maladie sous laquelle elle venait de succomber, je ne

pouvais me dissimuler que la douleur que je lui avais causée n'eût abrégé ses jours.

J'ouvris le paquet que m'avait apporté Beppo, il renfermait la parure de perles que j'avais donnée à Angèle. Jules Rebourg avait respecté le cachet de sa femme. Elle devait en être bien certaine, tu en auras la preuve, Laurent, en lisant ce dernier adieu d'Angèle.

« Je vous ai revu, Edmond, aujourd'hui, de-
« main je vous verrai encore, et tous les jours
« jusqu'au dernier qui m'est déjà compté. Eh
« bien ! savez-vous que pour échapper à ce
« bonheur dangereux, pour que vous ignoriez,
« tant que j'existe, à quel point je vous aime,
« il faut que je prie Dieu de me rappeler
« promptement à lui. Mais puisque tout sera
« fini quand vous lirez cette lettre, est-ce un
« crime de vous apprendre à quel point j'ai
« souffert.

« Quand je vous revis après tant d'années,
« quand vous me montrâtes tant d'intérêt,
« tant d'amitié, je vous aimai, moi pauvre
« fille, je vous aimai comme personne ne vous
« aimera jamais; je vous aimai comme j'ai-
« mais Dieu ; je vous aimai au point que je bé-
« nissais presque les tourments que me faisait
« souffrir miss Anna, puisque je savais que
« vous me plaigniez. Puis, je pensais que vous
« ne pourriez jamais vous attacher à elle en
« la sachant si cruelle et si méchante. Vous
« souviendrez-vous de ce bal où vous me pro-
« mîtes d'être mon protecteur et mon appui ;
« de ce bal où je fus heureuse, car on me loua
« devant vous; car vous vous occupâtes de
« moi seule.

« Je dois vous le confesser, Edmond, de ce
« moment là j'eus la fatale pensée que vous
« pourriez oublier que j'étais sans fortune, et
« que ma position dans le monde était bien
« différente de la vôtre. Dangereuse espérance,

« chimère imprudente qui devait rendre le « reste de ma vie si malheureux.

« On m'enleva de Naples presque de force. « Je vous laissai dangereusement malade, « mais j'emportai l'espérance que vous ne « m'abandonneriez pas. Quand vous arrivâtes « à Florence, quand je vous revis, madame Har- « lington et sa fille avaient, malgré moi, permis « à M. Rebourg de venir assiduement chez « elles. On avait encouragé ses espérances, « quoique je répétasse que je ne voulais ja- « mais me marier; mais vous proposâtes de « me doter, mais vous vous battîtes pour « miss Anna, tout cela comme pour me punir « d'avoir espéré que vous pouviez m'aimer. « Aussi, à compter de ce moment, je ne le « crus plus; M. Rebourg que j'estimais, je « l'acceptai pour pouvoir mourir en paix, et « afin d'échapper à la persécution de miss « Anna.

« J'avais promis, j'étais la fiancée de M. Re-

« bourg, quand je reçus votre billet. Il s'était « montré aussi généreux que dévoué. Vous « me proposiez votre protection, était-ce contre « lui qui m'aimait si sincèrement, devais-je en « écoutant mon cœur faire une mauvaise, « une lâche action. Je me sentais frappée à « mort, et je voulais mourir respectée, hono- « rée. Je ne voulais point, parce que j'étais « malheureuse, faire couler les larmes de « personne. Vous savez ce que je vous répon- « dis, mais ce que vous ne savez pas ce sont « les atroces combats qui me brisèrent.

« Je vins m'établir à l'Ellera; je sentis dès « les premiers temps que ce séjour serait con- « traire à ma santé, mais je ne me plaignis « pas; la plainte témoigne le désir d'être se- « courue, et je ne voulais point l'être; je ne « voulais point me rattacher à la vie par quel- « que lien que ce fût. Mais vous voilà revenu, « Edmond. Je conçois que si vous ne m'avez « pas assez aimée pour tout me sacrifier, vous

« m'aimiez pourtant assez pour que votre « amour pût me perdre. Alors j'ai prié Dieu « du fond de l'âme, je l'ai prié, je puis le dire, « avec une sainte ardeur, et il m'exauce, je « sens que mes forces s'affaiblissent ; je mour- « rai sinon pure de pensée du moins d'action. « Ne me regrettez donc pas trop amèrement ; « je ne devais vivre que peu d'années, n'est-il « pas heureux que je m'en aille sans emporter « un seul remords véritable. Oh! quel mal- « heur, Edmond, si je vivais quelques années, « quelques mois, même quelques semaines, « où prendrais-je le courage de résister à votre « amour, moi qui l'ai tant désiré! Pensez donc « avec moi que ma mort est un bienfait de la « Providence. Elle vous épargne de trahir « l'honnête homme qui croit en vous ; elle me « donne l'assurance que j'emporterai vos re- « grets et votre estime.

« Je ne vous recommande pas ma mère, « je connais votre générosité. Je sais aussi que

« le cachet de ce paquet, qui est fermé depuis
« quelques jours, sera respecté par M. Re-
« bourg, et je vous renvoie votre parure de
« perles que je n'ai jamais portée; donnez-là
« en souvenir de moi à la femme qui devien-
« dra la vôtre. Je demanderai à M. Rebourg
« d'être enterrée à Santa-Croce; c'est la der-
« nière église où nous sommes entrés, où nous
« avons prié ensemble. Venez y quelquefois,
« Edmond, avant de retourner en France.

« La France! j'aurais tant voulu y aller
« mourir. Il me semble qu'ici les froides dalles
« qui vont me recouvrir, me déroberont plus
« entièrement à ce que j'aime.

« Mais pardon, mon Dieu! de ces frivoles
« regrets, de ces folles terreurs. Qu'importe
« que la terre qui nous couvre soit celle où
« nous avons pris naissance. Eh bien! quand
« ma tombe serait pour toujours abandonnée,
« je sais bien que l'œil de mon créateur tom-
« bera sur elle.

« Adieu, Edmond, adieu, vous que j'ai tant « aimé; vous que je ne pouvais aimer sans « crime. Ah! pourquoi m'a-t-on mariée? Mais « cette réflexion n'est-elle pas une offense « envers le meilleur des hommes? Allons, « dans quelques jours tout sera fini; Dieu me « pardonnera, si vous restez bienfaisant et « bon. Au revoir, Edmond, au revoir devant « lui. »

Je n'essayerai point, Laurent, de te peindre ce que je ressentis en lisant cette lettre, il se fit dans tout mon être un changement qui t'étonnera sans doute. Je n'avais jamais été athée, mais j'avais souvent négligé de penser à Dieu. Eh bien ! dès ce moment, je compris sa grandeur, sa puissance; c'était elles qui venaient d'inspirer à un être si faible et si jeune la

force de désirer sa fin et celle de mourir avec courage.

Je priai longtemps pour Angèle, pour moi, qui en avais plus besoin qu'elle ; je pleurai ensuite de ces larmes qui viennent du cœur et qui y retournent moins amères.

Aussitôt que je m'en sentis la force, je partis pour l'Ellera. Il était environ huit heures du matin, un épais brouillard de novembre enveloppait la maison, le moulin était arrêté ; on n'entendait que la voix d'un prêtre qui priait dans la chambre mortuaire dont la fenêtre était ouverte. Cette voix monotone troublait seule le profond silence de la campagne.

Je descendis, me soutenant à peine, la petite allée d'yeuses que j'avais franchie si souvent, avec tant de joie et d'empressement ; je ne trouvai personne dans le jardin ni dans le petit salon. Je poussai la porte de la chambre d'An-

gèle; elle était étendue sur son lit et cachée par un voile blanc; je n'osai le soulever. Si j'avais été seul, j'eusse posé mes lèvres sur ce front que j'avais tant de fois admiré; mais Jules Rebourg était assis près du lit, il avait la tête appuyée sur le même oreiller où Angèle dormait pour ne plus se réveiller; il avait le droit, lui, de montrer toute sa douleur. Il leva la tête, m'aperçut, et se jeta dans mes bras. Ah! il était cent fois plus heureux que moi, il pouvait pleurer!

Mais je ne veux, ni ne puis m'appesantir sur des sentiments dont je ne pourrai jamais faire comprendre la violence remplie de remords et de profondeur.

Les restes d'Angèle furent conduits à Santa Croce, il ne fut permis à personne de l'accomgagner à sa dernière demeure. Ce n'est pas l'usage en Italie; dès qu'on a cessé de vivre on vous remet à des étrangers, à une confrérie qui vous

emporte en psalmodiant je ne sais quelles prières; puis, la terre vous couvre sans qu'il y tombe une larme.

Ajouterai-je que depuis plus d'une année qu'Angèle n'est plus, j'ai vécu sans vivre, j'ai souffert sans me plaindre. J'ai repris toutes les habitudes ordinaires de l'existence; mais je ne puis me décider à prendre un parti, ni à quitter Florence. Presque tous les jours je me rends au cloître de Santa Croce, j'y reste longtemps à rêver, je ne pleure plus, et je me sens beaucoup plus calme quand j'ai prié. Ne te moque pas de moi, Laurent; va, celui qui souffre croit au remède qui le soulage.

— Me moquer de toi, s'écria Laurent, loin de moi une telle pensée! je t'approuve, au contraire, d'avoir cherché et trouvé cette consolation; mais, ami, l'homme n'est pas fait pour continuer toujours cette vie de contem-

plation et de prières. Plus d'une carrière est ouverte devant toi, et si tu ne veux en embrasser aucune, fais du moins un bon et utile usage de ta fortune, rentre dans ta patrie; tu trouveras dubien à faire et toujours quelques services à rendre.

Je ne te dis point de chercher à oublier Angèle, d'espérer même d'en aimer une autre comme tu l'as aimée; mais enfin, mon cher Edmond, la vie ne se compose pas seulement de sentiments passionnés; il arrive même un moment où l'on se sent satisfait d'avoir échappé à leur empire. Je n'en suis pas encore arrivé moi-même à cet état, mais je le pressens, car je n'ai jamais cherché à être heureux hors des bornes de la raison, que je n'en aie été bien puni. Tu te reproches amèrement de ne point avoir épousé Angèle. Hélas! qui sait cependant à quelle autre douleur tu as échappé en ne le faisant pas. Elle était condamnée à ne pas

jouir d'une longue existence; et tu aurais encore bien plus souffert que tu ne l'as fait, si tu l'avais perdue quand elle serait devenue ta fidèle compagne, la mère de tes enfants. Sais-tu encore si ton orgueil, que tu aurais fait taire un instant pour devenir l'époux d'Angèle, ne se fut pas réveillé au bout de quelques mois, de quelques années? sais-tu si tu n'aurais pas découvert chez Angèle des défauts antipathiques aux tiens? L'Amour est un grand magicien, mon cher Edmond, tant qu'il vous tient sous sa baguette il domine votre volonté et votre imagination, mais....

— Angèle était un ange, interrompit Edmond, un ange que je n'ai pas su apprécier.

— Mon pauvre Edmond, je n'ai guère connu d'homme qui n'ait trouvé dans sa vie, quelque courte qu'elle fut encore, un ou deux anges sur son chemin. Je te l'avoue, je blâme moins

l'excès de ta constance, toute constance est respectable, que je ne blâme l'atonie de ta douleur. Allons, donne-moi une preuve d'affection, consens à rentrer en France, et si je ne puis te décider à venir avec moi faire un tour en pays étranger, je donnerai ma démission pour ne plus te quitter.

— Je te remercie, répondit Edmond, je voudrais peut-être suivre tes conseils, mais laisse-moi le temps de la réflexion, laisse-moi jouir sans trouble du bonheur de t'avoir retrouvé; ne parlons pas de mon avenir dans ce moment.

A compter de ce jour, Edmond parut commander à sa mélancolie pour faire à Laurent les honneurs de Florence; il le conduisit dans les environs visiter ce qu'il y a de pittoresque et d'intéressant. Laurent osait espérer que cette distraction forcée apporterait quelque trève à la douleur de son ami. Mais comme les

jours se passaient et que son congé allait expirer, il rappela à Edmond qu'il fallait prendre une résolution.

— Je te dirai la mienne dans trois jours, lui répondit Edmond, aujourd'hui allons voir Jules Rebourg et le moulin de l'Ellera ; je veux faire mes adieux à l'un et à l'autre.

Cette dernière parole fit espérer à Laurent que son ami le suivrait en France, et il l'accompagna dans cette course.

Au moment où les deux amis allaient s'engager dans la petite avenue d'yeuses, qui descend au moulin, une femme apparut sur un balcon couvert de fleurs ; elle était toute jeune, et si fraîche, si colorée, qu'elle faisait pâlir les roses qui l'entouraient. Sa figure riante, ouverte, exprimait une gaîté expansive ; elle était petite et assez grasse. Jules Rebourg, dans le moment, s'approcha derrière elle et lui

donna un baiser sur le cou; elle tourna la tête et le lui rendit.

— Mon Dieu ! s'écria Edmond, mon Dieu! serait-il possible que Jules Rebourg eût oublié Angèle ?... ah! je ne veux pas le voir.

— C'est ce que tu as de mieux à faire, s'empressa de répondre Laurent en l'entraînant, il paraît heureux et n'a pas besoin de toi.

Les deux amis allaient remonter en voiture, quand Beppo passa près d'eux; il reconnut M. de Ferrières, qui s'écria :

— Beppo! ton maître; cette jeune femme que je viens de voir; serait-il possible...

— Oui, Monsieur, Dieu merci! nous avons une nouvelle *padrona*. Après être resté bien longtemps veuf, monsieur s'est décidé à se remarier; il a épousé une brave demoiselle qui est alerte, vive et bien portante; ils rient en-

semble toute la journée et nous dansons tous les dimanches dans le grand magasin à farine. Est-ce que vous ne venez pas à la maison, monsieur de Ferrières? vous verriez comme la *padrona* est fraîche et avenante.

— Merci, dit Edmond en mettant une pièce d'or dans la main de Beppo, et il s'éloigna.

— Angèle oubliée! s'écria-t-il, elle l'avait prédit....

— Elle avait eu raison, reprit Laurent, il serait impossible de supporter la vie si la douleur était éternelle; Dieu ne l'a pas voulu. Et, crois-moi, mon cher Edmond, c'est une dure nécessité, non d'oublier, mais de sentir un souvenir résigné succéder au désespoir.

— Je me mépriserais si je changeais ainsi, s'écria Edmond.

Le troisième jour, époque que M. de Ferrières

avait fixée pour apprendre sa résolution à son ami, il lui dit le soir :

— Demain, nous parlerons affaires, nous parlerons de mon avenir; mais ne viens que tard, entends-tu Laurent, j'ai besoin d'être seul toute la matinée.

Avant de quitter son ami, Edmond lui pressa plusieurs fois la main et lui témoigna encore plus d'amitié que de coutume.

Le lendemain, en effet, Laurent ne vint qu'assez tard chez monsieur de Ferrières. Robert commençait à s'inquiéter; son maître, sorti de très bonne heure, n'était pas encore rentré.

— Est-il sorti à cheval ou en voiture ? demanda Laurent.

— A pied, Monsieur, à pied.

Laurent courut à Santa-Croce, les portes en

étaient fermées, et il s'assura qu'on ne permettait à personne de rester dans le cloître, dès que la nuit était arrivée. Laurent retourna en toute hâte chez Edmond.

— Une lettre pour vous, Monsieur, s'écria Robert, une lettre, et je crains bien qu'elle n'annonce une mauvaise nouvelle.

Laurent brisa précipitamment le cachet de la lettre, et la lut avec une anxiété croissante. Edmond écrivait ce qui suit :

« Ne m'accuse pas, mon cher Laurent, ne « dis pas que j'ai trompé ton amitié; ne dis « pas surtout que j'ai tort de prendre le parti « que je viens t'annoncer. Crois-moi, mon « cher ami, nous sommes les meilleurs juges « de ce qui peut convenir à notre douleur, et « jamais je ne veux guérir de la mienne. Ton « affectueuse amitié ne peut rien contre le mal « que je me suis fait à moi-même. La solitude

« est le seul remède qui puisse me faire quelque
« bien. Si je restais dans le monde, chacun se
« croirait le droit de me donner des conseils;
« chacun m'indiquerait une manière de me dis-
« traire et de me guérir. Avec un caractère
« comme le mien, irritable et désenchanté, tout
« me deviendrait insupportable, même l'amitié.
« Ne me crois pas, cependant, dirigé par une
« passion déraisonnable ; sans doute, je pleure
« Angèle, mais je la pleure sans désirer que
« mes larmes la rappellent à la vie. Car qui
« sait si je me sentirais maintenant les moyens
« de la rendre heureuse. Tu m'as engagé à
« choisir des occupations, à me rendre utile.
« Tu le sais, je n'ai aucun penchant pour m'oc-
« cuper de politique; j'ai épuisé à peu près
« tous les plaisirs de la jeunesse; qu'irais-je
« donc demander maintenant au monde? des
« déceptions et des mensonges; qu'attendrais-je
« des femmes? la trahison et le dégoût.

« Te souviens-tu que dans nos promenades,

« je t'ai montré de loin sur une hauteur, à
« deux mille d'ici, la *Certosa* qui s'élève sur la
« route de Sienne et domine Florence. C'est là,
« ami, où je me suis retiré. Là je me contente-
« rai d'une retraite composée de trois modestes
« pièces, d'un petit jardin et d'un grand enclos
« commun pour la promenade. De l'endroit
« d'où je t'écris, je découvre en plein le clocher
« de Santa-Croce, et il me semble deviner d'ici
« le marbre qui cache Angèle.

« Je ne regrette que deux personnes, toi et
« le bon vieux Robert. Sous peu de semaines,
« tu aurais été obligé de me quitter ; j'attriste
« la vieillesse de Robert et il a besoin de repos.
« Voilà dix-huit mois que j'ai perdu Angèle,
« et voilà dix-huit mois que le monde m'est à
« charge. Je t'en conjure, n'essaie pas d'ébran-
« ler ma résolution. Le supérieur de cette re-
« traite est un homme d'un esprit sage et élevé.
« Il y a longtemps que je le supplie de me re-
« cevoir ; il s'y était refusé jusqu'à présent

« parce qu'il prétendait que je ne devais point « céder à une vocation qui ne m'est point ins- « pirée par la religion seule; mais j'espère qu'il « reconnaîtra bientôt que le chagrin conduit à « une piété sincère.

« Ce qui me restait de plus pénible à faire, « mon cher Laurent, c'était de t'annoncer ma « détermination. Hier, j'ai été au moment de « te l'avouer, mais j'ai craint que tu n'essayas- « ses encore sur moi des objections que tu « penses raisonnables, mais qui ne m'auraient « pas convaincu. Ne cherche point à parvenir « jusqu'à moi; j'ai pris mes précautions pour « que ta présence ne vînt point ébranler mon « courage; je ne te verrai plus, mais je penserai « à toi, je prierai pour ton bonheur.

« Emmène Robert en France; passe, ainsi « que lui, chez mon notaire pour y prendre « connaissance des articles de mon testament, « qui vous concernent.

« Maintenant, encore adieu; je viens de me

« revêtir de l'habit de l'ordre, puisse mon âme « revêtir aussi la pureté du vêtement blanc qui « va me couvrir pour le reste de ma vie. Adieu, « Laurent, sois heureux. »

Malgré les recommandations de son ami, Laurent ne quitta pas Florence sans avoir écrit plusieurs fois à Edmond, et sans avoir essayé toutes les démarches possibles pour arriver jusqu'à lui; ne pouvant y parvenir et son devoir le forçant de partir, il quitta l'Italie. En passant à Paris, il fut voir le notaire de monsieur de Ferrières. Il apprit de lui que son ami le faisait héritier de la moitié de sa fortune; depuis la mort d'Angèle, une pension était allouée à madame Gervois, celle de Robert était doublée.

Laurent écrivit plusieurs fois à la *Certosa* sans recevoir de réponse. Il y a environ un an, revenant de nouveau d'Afrique, il se rendit en Italie; ne pouvant supporter l'incertitude et le

chagrin que lui causait le silence de son ami, il se rendit à la *Certosa*. Le supérieur le conduisit lui-même dans le cloître, et lui montrant une des tombes qui l'environne :

— Votre ami repose là depuis plusieurs mois, dit le supérieur ; il fut conduit ici par un mauvais sentiment qui a dominé toute sa vie.

— Un mauvais sentiment ! s'écria Laurent, Edmond de Ferrières était un noble cœur.

— C'est par orgueil qu'Edmond de Ferrières est mort sous l'habit de chartreux, répondit le supérieur, c'est par orgueil seulement qu'il ne l'a pas quitté, car il lui pesait ; et il a succombé bien plus à l'ennui qu'à la douleur.

FIN.